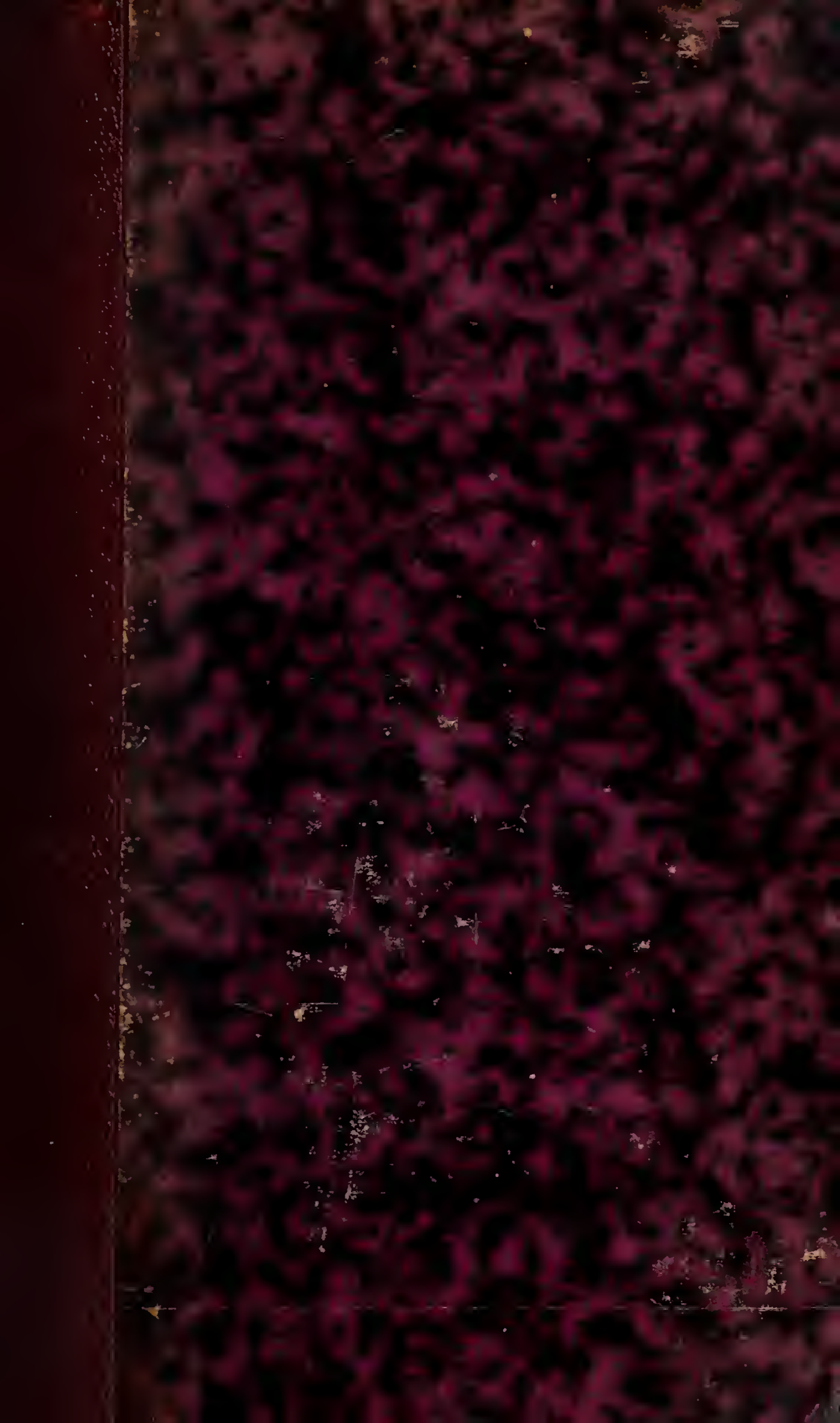
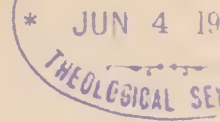




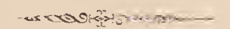
JEHOVAH ET AGNI

(Extrait des Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres, Arts, Agriculture et Commerce du département de la Somme).

Amiens.— Imp. de E. Yvert, rue des Trois-Cailloux, 64.



JEHOVAH ET AGNI



ÉTUDES BIBLICO-VÉDIQUES

Sur les Religions des Aryas et des Hébreux
dans la haute antiquité

PAR J.-B.-F. OBRY

JUGE HONORAIRE ET MEMBRE DE L'ACADÉMIE D'AMIENS.

1er et 2e Fascicules (1869-1870).



PARIS
A. DURAND et PEDONE LAURIEL, Libraires,
Rue Cujas, 9, (ancienne rue des Grès).

1870.

JEHOVAH ET AGNI

ETUDES BIBLICO-VEDIQUES

PAR J.-B.-F. OBRY,

JUGE HONORAIRE ET MEMBRE DE L'ACADÉMIE D'AMIENS.

φρᾶζεο τὸν πάντων ὕπατον θεὸν ἔμμεν' ΙΑΩ.

Macr. Satur. I, 18.



INTRODUCTION.

I.

Le présent mémoire faisait originairement partie d'un plus grand travail, communiqué dans le cours des années 1831 à 1836 à mes collègues de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres, Arts, Agriculture et Commerce du département de la Somme, siégeant à Amiens. Ces longues recherches avaient pour titre et pour objet les traditions primitives des Hébreux, des Perses et des Indiens sur la création, le jardin d'Éden, le déluge et les premières migrations des peuples après le grand cataclysme (1). Le nom propre du Dieu des Juifs, Jehovah, écrit Y H V H, ou plus

(1) Voy. mon opuscule *du Berceau de l'Espèce humaine* où ces traditions ont été résumées en grande partie.

simplement I H U H, en hébreu non ponctué, et nommé Tétragramme hébraïque en raison du nombre de ses lettres, ne pouvait manquer d'y tenir une large place comme désignation d'un Dieu créateur, conservateur et destructeur qui, sous ce triple point de vue, résumait, en quelque sorte, la triade indienne de *Brahmâ*, *Vichnu* et *Çiva*, et mieux encore, comme j'ai pu m'en convaincre dans la suite, la triade védique d'*Agni*. *Vâyu* et *Sûrya* (1).

Ce nom divin était réputé sacré, glorieux, terrible, ineffable et incommunicable, en tant qu'il exprimait l'essence même de la divinité, à la différence des qualificatifs latin, grec et sanscrit *Deus*, *Théos*, *Dêvas*, qui ne signifient que le lumineux, le resplendissant. Il avait joué un trop grand rôle dans la religion des Juifs, et sa véritable prononciation a donné lieu à trop de débats en Europe, depuis la renaissance des lettres jusqu'à ces derniers temps, pour qu'il n'attirât pas spécialement mon attention. Il la méritait à coup sûr au triple point de vue de l'histoire, de la linguistique et de l'éthnologie, même abstraction faite du dogmatisme qui ne devait pas entrer dans le cadre de mes recherches. J'étais d'autant plus porté à m'en occuper

(1) Dans tous les mots sanscrits, zends et latins, la voyelle *u* doit se prononcer *ou*, à moins qu'elle ne devienne demi-consonne devant une autre voyelle, auquel cas elle se prononce comme le *v* français. Quant à la voyelle *i*, tout le monde sait qu'elle se prononce comme le *j* allemand ou le *y* grec quand elle est mue par une autre voyelle.

que, d'une part, M. J. D. Guigniaut avait gardé le silence sur le culte Judaïque dans la refonte française du grand ouvrage allemand de Frédéric Creuzer, intitulé *Symbolik und Mythologie der Alten Vœlker*, et que, d'autre part, Benjamin Constant s'était livré au sujet des Juifs, comme des autres peuples d'ailleurs, à une polémique trop anti-sacerdotale dans son livre *de la Religion considérée dans sa source, dans sa forme et dans ses développements*. Il y avait donc là, selon moi, une grande lacune à remplir. Toute une aile de bâtiment me paraissait manquer au bel édifice des *Religions de l'antiquité*. Sans avoir aucunement la prétention de la construire, j'espérais pouvoir en poser les fondements.

J'étais, d'ailleurs, ramené par mes précédentes études à faire remonter l'emploi et l'usage du Tétragramme hébraïque à une époque antérieure à la vocation d'Abraham, et même à lui supposer une étymologie et une signification mixtes, moitié aryennes, moitié sémitiques. Malheureusement, les textes sanscrits des Védas de l'Inde étaient alors presque lettres closes pour notre Occident. Il m'était donc impossible de vérifier mes conjectures dans la substantielle, mais trop courte analyse de ces livres sacrés par l'illustre Colebrooke (1).

(1) Cette analyse, publiée d'abord dans les *Asiatik Researches* de la Société de Calcutta, IV, p. 369 à 476 (1805, in-4°), a été réimprimée dans les *Miscellaneous Essays* de l'auteur, I, p. 9 à 113 (London, 1837, in-8°).

Dans la disposition d'esprit où je me trouvais, j'hésitais, après beaucoup d'exégètes, à admettre *pour la période patriarcale* le sens métaphysique *celui qui est* que l'on tire communément du chap. III, vers. 14, de l'Exode, malgré la ressemblance de cette définition de Jéhovah, tant avec celle du Brahmâ *Svayambhûh* : Brahmâ *existant par soi-même*, des Brâhmanes de l'Inde, qu'avec celle de la déesse Néith des prêtres de l'Egypte : *Je suis ce qui a été, ce qui est, et ce qui sera.* D'un autre côté, j'étais peu satisfait des deux étymologies conjecturales et contradictoires proposées l'une par le dominicain portugais Oléaster et l'autre par le réfugié français Jean le Clerc, parce qu'il me semblait que si le Dieu des Juifs était tantôt *destructeur* et tantôt *créateur*, ces deux attributs pouvaient très-bien résulter de sa nature divine, sans que l'un ou l'autre eût été pris en considération dans la formation de son titre distinctif à une époque et dans un pays où l'on reconnaissait plusieurs dieux que l'on distinguait des autres êtres par le pouvoir à eux attribué de faire du bien ou du mal à volonté. J'inclinais plutôt vers cette autre idée, émise par le chanoine allemand Hartmann et adoptée par l'égyptologue français Charles Lenormant, que Jéhovah avait fait originairement, c'est-à-dire avant la loi mosaïque, l'office d'un dieu fils, préposé par ses auteurs ou par ses compagnons, les *Elohim*, au gouvernement du monde, et par suite, j'étais tenté de rapporter à cette idée de *filiation* l'origine de son

nom, ce que n'avaient pas fait pourtant les deux exégètes que je viens de nommer. Il me semblait que le qualificatif brut *Ihuh*, en le ponctuant *Yahuh* ou *Yahô*, avait pu originairement signifier le Dieu *créé* ou le fils, bien plutôt que le Dieu *créateur* ou le père. Mais, faute de preuves philologiques tirées de sources antérieures au retour de la captivité de Babylome, cette hypothèse était restée dans mon esprit à l'état de conjecture vraisemblable, mais rien de plus. Le Zend-Avesta des Perses m'offrait bien l'épithète *fils d'Ormuzd*, appliquée fréquemment au Dieu du feu, mais je n'y lisais pas une forme zende semblable à celle du *Ihuh* hébreu : l'idée de fils y était rendue par *Puthra*, sanscrit *Putra*, et c'est *Ihuh* que je cherchais. En conséquence, j'avais relégué dans mes cartons ce travail resté incomplet et inachevé.

Dans le cours de l'année 1841, j'eus occasion d'en parler à notre grand philologue Eugène Burnouf auquel j'avais antérieurement communiqué mes premiers aperçus et qui m'honorait de ses sympathies, de ses conseils et de son amitié. Ce digne correspondant de l'Académie d'Amiens m'engagea à lire, pour m'éclairer là dessus, la petite *Rig-Vêda-samhitâ* de Frédéric Rosen, publiée à Londres en 1838, avec transcription en caractères européens, traduction latine et notes explicatives. Il ne put alors me prêter ce rare et précieux recueil d'une très-petite partie des hymnes védiques, parce qu'il en avait besoin toutes les semaines pour son cours de littérature sanscrite au Collége de France, où il l'expliquait à

ses nombreux auditeurs. Mais il me fut loisible de le consulter à mon aise, grâce à l'obligeante communication du savant et modeste Salomon Munk dont je regrette vivement la mort récente et inattendue.

L'épigraphe *Ab Oriente Lux* inscrite au frontispice de la *Samhitâ* ou collection védique de Rosen, me donna l'espoir d'y trouver enfin ce que j'avais vainement cherché partout ailleurs. Je ne fus pas trompé dans mon attente, à ce que je crois du moins, car j'y vis briller trois fois un qualificatif divin qui me parut alors et me paraît encore aujourd'hui entièrement identique au Tétragramme de la Bible. Il y était appliqué exclusivement au dieu du feu *Agni*, latin *Ignis*, lithuanien *Ugnis*, slave *Ogni*, etc. (1). Depuis cette époque, je l'ai retrouvé trois autres fois dans la transcription du Rig-Véda entier, effectué par M. Théodore Aufrecht (2), et trois autres fois encore

(1) J'ai ici en vue le vocatif *Sahasô Yahô, Roboris Fili!* qu'on y lit, p. 43, St. 10, p. 49, St. 5, et p. 154, St. 4. Le nominatif serait *Sahasô Yahuh* que Benfey donne dans son petit glossaire védique ci-après cité, au mot *Yahuh*, écrit *Yhuh*, parce qu'en sanscrit la voyelle brève *a* est toujours sous-entendue après toute consonne non accompagnée d'une autre voyelle, à moins qu'elle ne soit marquée du signe de *quiescence*.

(2) Dans les vol. VII et VIII des *Indische Studien* de M. Albrecht Weber. Voici d'ailleurs, pour ordre et mémoire, l'indication des six textes du Rig-Véda que j'y ai relevés avec les noms des poètes compositeurs :

1° Mandala I, Sukta 26, Rig. 10, Richi Çunaçepha.
2° id. I, id. 74, id. 1, id. Gôtama.
3° id. I, id. 79, id. 4, id. Gôtama encore.
4° id. VII, id. 15, id, 11, id. Vasichtha.
5° id. VIII, id. 19, id. 20, id. Sôbhari.
6° id. VIII, id. 73, id. 4, id. Uçanas.

dans le texte sanscrit du *Sâma-Véda*, édité par M. Théodore Benfey en tête de sa traduction allemande et avant son précieux glossaire védique (1). Tout porte à croire qu'il figure aussi, tant dans les deux rédactions du *Yadjour Véda* que dans l'*Atharva-Véda*. Mais il m'a été impossible de m'en assurer. Partout où je l'ai vu, il est exclusivement appliqué au Dieu de l'élément igné.

Ce point de fait était pour moi un trait de lumière, car, à la lecture du Pentateuque et des autres livres de la Bible, j'avais acquis la conviction que le Jehovah des Hébreux du désert réunissait en soi les principaux attributs du *Phtah* ou dieu-feu des Egyptiens, tel que le résumait à son article la *Biographie universelle* de Michaud, dans sa *partie mythologique*. Agni, Jehovah et Phtah m'apparaissaient donc comme trois noms différents d'un seul et même Dieu adoré en Orient, c'est-à-dire depuis les rives de l'Indus jusqu'à celles du Nil, et cela dès l'aurore du monde civil, par les trois grandes races de Japheth, de Sem et de Kham, pour parler le langage de la Genèse et suivre l'ordre de filiation ou de topographie qu'elle indique dans son chap. X, vers. 21. Il me sembla que ces trois divinités avaient pour caractère essentiel et commun le *feu*, mais, comme le disait le sagace Parisot dans l'article cité de la Biographie universelle, « le feu dans son acception la plus éten-

(1) Voyez *Die Hymne des Sâma-Veda*, Leipzig, 1848, in-4° p. 153 du Glossaire, col. B.

« due, le feu avec tous les principes que, dans
« l'enfance des sciences, les peuples durent confon-
« dre avec lui, le feu avec le cortège de tous les
« fluides impondérables ou de leurs attributs, connus
« ou inconnus, nommés ou innommés, mais incon-
« testablement sentis ou entrevus par les anciens,
« la lumière, la chaleur, l'électricité, le magné-
« tisme. » Le mythologue que je cite ajoutait avec raison que tous ces agents invisibles pour l'œil humain et dont la nature même échappe encore à l'intelligence, avaient ceci de commun qu'ils étaient disséminés dans tout l'univers, ce qui avait conduit les sages de l'antiquité à les réunir confusément sous le nom du seul principe visible et palpable, le *feu*.

Depuis longtemps déjà, cette appréciation du dieu égyptien Phtah me semblait applicable au dieu hébreu Jehovah. Telle était aussi l'opinion du profond orientaliste allemand Wilhem Gesenius dans son *Thesaurus linguæ hebrææ et Chaldææ* (1). Je n'en concluais pourtant pas, comme il l'avait fait dans son *Lexicon manuale Hebraïcum et Chaldaïcum*, au mot *Ihuh*, que les enfants d'Israël avaient emprunté ce nom divin à quelque sanctuaire de l'Egypte et s'étaient bornés à le modifier légèrement pour l'accommoder à leur langue sémitique, car je considérais le Tétragramme *Ihuh* comme beaucoup plus ancien qu'Abraham lui-même, en Phénicie, en Palestine et

(1) Voy. ce grand dictionnaire au mot *Kbud*, p. 155, col. B.

en Chaldée. En le retrouvant lettre pour lettre dans le Rig-Véda des Aryas de l'Inde, il me parut rationnel de préférer ici Agni à Phtah, au point de vue de l'étymologie s'entend, puisqu'il portait plus visiblement que celui-ci le titre sacramentel tant controversé en la forme et au fond parmi les doctes des derniers siècles. L'identité me paraissait évidente et me paraît encore telle lorsque je compare les anciennes prononciations du nom hébreu *Ihuh* qui nous ont été transmises par les payens, par les gnostiques et par les Pères de l'Église, soit *Yahuh,* nominatif aryen, soit *Yahô*, vocatif védique.

Après une première lecture du petit Rig-Véda de Rosen, je m'empressai de faire part de ce que j'appelais ma découverte, d'abord à mon indicateur Eugène Burnouf, puis à ma patrone l'Académie d'Amiens, comme c'était mon devoir d'ailleurs, après les communications que je leur avais faites quelques années auparavant ; car le qualificatif aryen que je venais de trouver, me mettait à même de compléter et de rectifier mes vues antérieures sur son homonyme hébreu. Notre illustre correspondant, je dois le reconnaître, se borna, par une lettre du 13 décembre 1841, à me donner quelques éclaircissements sur les diverses significations, non pas tant du *Yahuh* aryen ou *Yahô* védique, que de son dérivé sanscrit *Yahvah* qu'il inclinait à prendre pour une sorte d'homonyme de la lecture *Jehovah*, universellement admise aujourd'hui et à laquelle il s'arrêtait lui-même. Occupé d'études

exclusivement aryennes et peu familiarisé alors avec les langues sémitiques, il crut devoir s'abstenir d'émettre un avis sur mon hypothèse. Mais quelques années plus tard, au mois d'avril 1848, lorsqu'il eût terminé ses grands travaux tant sur la langue et les livres Zends que sur le Bouddhisme indien et expliqué très-savamment au Collége de France le petit Rig-Véda de Fréd. Rosen, il me confia en conversation qu'il avait eu plusieurs fois occasion de songer à mon étymologie de Jehovah; qu'il n'était pas éloigné de l'admettre et que j'aurais tort de ne pas la communiquer au monde savant, avec tous les éclaircissements propres à la faire bien comprendre.

Après la mort prématurée et si regrettable de ce philologue de génie, comme l'appelait son illustre collègue M. Villemain, plusieurs indianistes de Paris, en tête desquels je placerai feu M. le baron d'Eckstein et M. Adolphe Regnier, m'engagèrent à livrer mon travail à l'impression sur l'annonce que j'en avais faite dans quelques-uns de mes opuscules antérieurs (1). Enfin, MM. Ernest Renan et Alfred Maury, si connus par leurs savants ouvrages sur les matières d'archéologie religieuse, ont bien voulu me faire les mêmes recommandations, tout en me donnant à entendre, le premier surtout, qu'ils

(1) Tels que ceux *de l'Immortalité de l'âme selon les Hébreux* (1839), *du Nirvâna indien ou de l'affranchissement de l'âme après la mort selon les Brahmanes et les Bouddhistes* (1856), *et du Berceau de l'espèce humaine selon les Indiens, les Perses et les Hébreux* (1858).

avaient des doutes sur la solidité de mon système (1).

Avant la révolution de 1848, les esprits sérieux en France étaient trop absorbés par les luttes et les préoccupations politiques pour s'intéresser aux études d'histoire religieuse. Autre temps, autres soucis et autres goûts. Mais le présent travail, par le fond autant que par la forme, ne peut convenir qu'à un petit nombre de lecteurs. Je me vois forcé, en effet, de revenir sur des matières de lexicologie et d'exégèse biblique peu attrayantes par elles-mêmes et peu familières à l'esprit français. Je me trouve amené, en même temps, et bon gré mal gré, à remonter aux premiers âges de la civilisation en Orient, à l'époque anté-historique où les vieilles et grandes religions de l'Asie, nées successivement les unes des autres, ne formaient encore qu'une seule et même église, de même que les tribus si diversifiées qui y étaient soumises, ne parlaient encore qu'une seule et même langue, divisée en dialectes, comme l'église l'était en sectes.

Ces considérations, jointes à des maladies et à des malheurs domestiques, m'ont empêché jusqu'à ce jour de songer à la publication de ce vieux produit de mes études Biblico-Védiques. Je l'ai retouché, révisé et refondu à diverses dates avec le projet sans

(1) Ils y ont fait allusion sans me nommer, l'un à la p. 7 de sa brochure intitulée *de la part des peuples sémitiques dan l'histoire de la civilisation,* et l'autre en divers endroits de son *Essai historique sur la religion des Aryas,* dont je parlerai bientôt.

cesse nourri et sans cesse ajourné de rechercher pour lui un éditeur bienveillant. Cet éditeur, je l'ai enfin trouvé dans le corps savant auquel j'ai l'honneur d'appartenir depuis 38 ans bien comptés, et qui a constamment accueilli avec faveur le fruit de mes élucubrations. L'Académie d'Amiens a bien voulu protéger ce dernier travail de ma plume en lui donnant accès dans ses Mémoires imprimés. Je n'entends pas dire qu'elle adopte mon système d'interprétation. A l'exemple de toutes les sociétés littéraires et savantes de la France et de l'étranger, elle ne publie les recherches laborieuses de ses membres que dans la seule vue d'appeler sur elles l'examen des juges compétents, le tout sans aucune approbation préjudicielle. Les idées que je publie me restent donc personnelles, et j'en suis seul responsable.

Ceci ne veut pas dire que je les présente toutes comme entièrement neuves et inédites. Elles ne le sont plus maintenant qu'en partie. Mais cette partie me paraît susceptible d'offrir quelque intérêt pour une certaine classe de lecteurs, sous les rapports déjà indiqués, abstraction faite des dogmes religieux qui, à mon avis, sont ici complètement désintéressés, puisque, d'une part, mon étymologie s'applique à une époque antérieure au Mosaïsme, et que, d'un autre côté, à celle d'Auguste et de Vicramâditya, les qualificatifs divins *Ihuh* et *Yahuh* avaient depuis longtemps fait place à ceux d'*Elion* en Judée et de *Paramêchthî* dans l'Inde, signifiant tous deux le *Très-Haut*.

II.

En disant que le sujet de mes études Biblico-Védiques, je veux dire mon parallèle de Jehovah et d'Agni, a perdu quelque chose de sa nouveauté, je fais allusion, non pas aux aperçus déjà anciens et nécessairement incomplets de divers exégètes allemands sur l'origine indienne du Tétragramme hébraïque (1), mais seulement au parallèle plus suivi qui a été tenté plus récemment par deux savants français entre le Dieu aryen *Indra* et le Dieu hébreu *Jehovah*. Mon devoir est d'en dire ici quelques mots par anticipation, me réservant d'y revenir plus tard, s'il y a lieu, et de montrer qu'en faisant choix d'*Agni*, au lieu d'*Indra*, c'est-à-dire du Dieu du feu en place du Dieu de l'éther, dans mon appréciation du culte védique, je m'écartais moins des origines aryennes et sémitiqnes qu'il ne paraît à première vue.

Les deux écrits dont je veux parler émanent l'un de M. Edgar Quinet et l'autre de M. Alfred Maury, écrivains qui ont acquis tous deux, dans les sciences comme dans les lettres, une grande et légitime célébrité. Ces deux savants français avaient, sur leurs devanciers d'Outre-Rhin, l'avantage de pouvoir re-

(1) Je citerai entre autres : 1° Buttmann, *Mythologus*, II, p. 74 et suiv.; 2° Von Bohlen, *Die Genesis*, Einlueitung, p. 103 ; 3° De Wette, *Bibl. Dogmatik*, Beitrage, II, p. 183 ; et 4° Vatke, *Bibl. Theologie*, I, p. 668-72. A l'époque où ces savants écrivaient on ne connaissait pas encore en Europe la religion des Aryas, antérieure au Brâhmanisme indien.

monter plus haut que le vêdântisme indien. Aussi se placent-ils au centre de la religion des anciens peuples qui, sous le nom d'*Aryas*, habitaient le *Sapta-Sindhou*, c'est-à-dire le pays du *Kaboul* et du Pendjâb actuels, arrosé par sept fleuves (*Sapta-Sindhavas*) dont l'Indus était le principal [1], car la région gangétique ne faisait pas encore partie de l'*Aryavarta* indien, pas plus, à ce qu'il semble, que la Perside ou Perse proprement dite n'était alors comprise dans *l'Airyanem-Vaêdjô* habité par les Iraniens de la Bactriane, frères des Aryas indiens.

M. Edgar Quinet, dans son *Génie des Religions*, publié en 1842, n'avait à sa disposition que la version latine du petit Rig-Véda de Rosen, formant tout au plus la 10e partie de ce grand recueil d'hymnes védiques. M. Alfred Maury, qui rédigeait onze ans plus tard son *Essai historique sur la Religion des Aryas* [2], avait à la sienne la traduction française et intégrale de M. A. Langlois, publiée de 1849 à 1852, en 4 vol. in-8°, dont il se proposait de rendre compte, dans le but annoncé de faire servir son analyse à éclairer les origines des religions hellénique,

(1) Sur la situation et l'étendue du Sapta-Sindhou, voyez, outre les auteurs cités dans mon opuscule du Berceau de l'espèce humaine, p. 49-53, un autre ouvrage postérieur et remarquable de M. Vivien de Saint-Martin, analysé par M. Alfred Maury, à la p. 16 de ses *Croyances et Légendes de l'Antiquité*.

(2) Dans la *Revue archéologique*, 1re série, t. IX, année 1853. Il en a donné une 2e édition revue, corrigée et augmentée, en tête de ses *Croyances et Légendes de l'Antiquité*, publiées en 1863.

latine, gauloise, germaine et slave. Ce n'est guères qu'accessoirement et par occasion, pour ainsi dire, qu'ils ont tenté tous deux, mais le second avec plus d'étendue que le premier, des rapprochements religieux entre *Indra* et Jehovah (3).

J'applaudis sans réserve à leur manière de voir à ce sujet, car, dès l'année 1841, c'était déjà la mienne. Si je suis leurs brisées, ce n'est pas foncièrement pour substituer le Dieu du feu au Dieu de l'éther, la différence entre Indra et Agni me paraissant résider dans les noms bien plutôt que dans les idées. C'est d'abord pour étendre le parallèle de l'un ou de l'autre avec Jehovah à une foule d'objets, de particularités, de détails que ces deux savants ont dû négliger, parce qu'ils se proposaient moins de remonter à la première origine des deux cultes aryen et hébraïque, que de les envisager à l'époque de leurs développements respectifs. C'est ensuite et surtout pour suppléer à une autre lacune sur laquelle j'ose insister. Voici en quoi elle consiste.

En ne s'arrêtant qu'aux sommités, en distinguant Indra d'Agni, et en préférant le premier au second, mes deux illustres devanciers ont très-bien pu, ils ont dû même laisser dans une sorte de pénombre la partie purement philologique du parallèle qu'ils

(3) Pour les comparaisons entre Indra et Jehovah, voy. d'une part, *du Génie des Religions*, p. 145-58 et p. 384-5, et de l'autre, *Revue citée*, IX, p. 592-604 ou *Croyances et Légendes de l'Antiquité*, p. 21-38.

esquissaient, je veux dire l'étymologie et le sens primitif du nom hébreu *Ihuh*, sujet ingrat et aride qu'ils n'auraient d'ailleurs songé à aborder que s'ils avaient remarqué la relation de ce nom avec une rare épithète aryenne d'Agni, perdue au milieu de beaucoup d'autres qualifications louangeuses. Je crois avoir de bonnes raisons pour y attacher une grande importance. Il me semble qu'en pareille matière la similitude des noms prouve mieux et prouve plus que la ressemblance des idées. En effet, Jehovah, une fois conçu comme le *Primus inter pares*, et il me paraît l'avoir été ainsi très-longtemps par ses adorateurs avant de l'être comme le Dieu unique, Jehovah, dis-je, peut ressembler au Jupiter des Latins, au Zeùs des Grecs, à l'Osiris des Égyptiens, à l'Hadad des Syriens, au Baal ou Bel des autres peuples sémitiques, et, à l'Ahuramazdâ ou Ormuzd des Bactriens, des Mèdes et des Perses, tout autant et même plus parfois qu'à l'Indra des Aryas du Sapta-Sindhou. Ces analogies de rang, de fonction ou d'aspect ne nous éclairent pas beaucoup, soit sur ses caractères intrinsèques, soit sur les particularités de son culte, soit sur l'origine de son titre distinctif, écrit *Ihuh* ou *Yhuh* ou *Yhvh* sans points-voyelles. L'identité de nom, au contraire, en lui imprimant un cachet tout spécial, le localise pour ainsi parler : elle indique de quel plateau de l'Asie il a dû descendre primitivement ; car, s'il a toujours été vrai de dire *Ab Oriente lux*, cette identité est, en quelque sorte, la

triple empreinte de sa provenance, de sa nature et de son antiquité. C'est ce qu'on verra mieux lorsque j'expliquerai le sens primordial de l'invocation védique *Sahasô-Yahô* adressée par les Aryas au Dieu de leur foyer.

J'avoue que la qualification aryenne *Sahasô-Yahuh* qui m'a séduit ne figure que six fois dans le Rig-Véda, et au vocatif seulement sous la forme *Sahasô-Yahô*, avec application exclusive à Agni, ainsi que j'en ai déjà fait la remarque. Je conviens, en outre, que ses *synonymes*, et elle en a plusieurs dans les hymnes védiques, n'y figurent que 70 à 72 fois avec application au même Dieu, et 18 autres fois à d'autres déités solaires, ignées ou atmosphériques, au nombre desquelles on compte Indra [1], tandis que son homonyme hébreu *Ihuh* se présente à tout propos dans les livres de la Bible antérieurs à l'exil babylonien, soit sous une forme complexe comme dans la Rig-Véda, soit le plus souvent à l'état isolé. Mais je ferai voir, d'une part, que les autres dieux védiques ne reçoivent les équivalents du titre en question que par métaphore en tant qu'émanés du foyer d'Agni, et, d'autre part, que la rareté du titre lui-même chez les Aryas, sa fréquence et son abréviation chez les enfants d'Héber sont insignifiantes au point de vue religieux. Ces différences tiennent à nombre de causes secondaires signalées et développées par M. Ernest

(1) Les autres sont Mitra et Varuna et les trois *Ribhavas*.

Renan dans son beau livre intitulé *Histoire générale et système comparé des langues* sémitiques où il fait des rapprochements très-ingénieux entre les Aryas et les Sémites sous le triple rapport de leurs caractères physiques, de leurs facultés intellectuelles et morales et du génie de leurs langues respectives (1). Toutefois, en adoptant à cet égard les vues générales de l'éminent critique, je me permettrai de ne pas trop insister sur le monothéisme des seconds et le polythéisme des premiers, car l'histoire atteste qu'à l'exception du peuple Juif, les Sémites étaient aussi polythéistes que les Aryas et que les Khamites. Du reste, il a reconnu lui-même qu'en cette matière il fallait faire un triage entre la foule et le petit nombre, entre les ignorants et les lettrés (2), correctif d'autant plus nécessaire, que, chez les Israélites eux-mêmes, l'idolâtrie a eu souvent le dessus jusqu'au retour de l'exil babylonien (3).

« L'Asie, a dit avec raison M. Edgar Quinet dans son esquisse rapide et imagée, l'Asie a deux échos qui s'appellent à ses deux extrémités. Quand l'hymâlaya dit Indra, le Liban répond Jehovah ! » (4) M. Alfred Maury part aussi de ce point de vue. Mais

(1) Voyez *l'ouvrage cité,* 1re édit., p. 1-24, p. 389-400, et p. 463-77.

(2) Voy. sa brochure déjà citée *De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation.*

(3) Ce fait a été amplement démontré par Benjamin Constant dans son livre *De la Religion,* II, p. 232-6, en notes.

(4) *Du Génie de Religions,* p. 314.

il remarque, toutefois, qu'Agni, *l'enfant de la force*, car, de son aveu, c'est une épithète qu'on aime à lui donner, qu'Agni, dis-je, supplante ou remplace Indra dans une foule d'hymnes védiques qui célèbrent ses sept flammes, son éclat, ses qualités, sa force, sa prééminence, et vont même jusqu'à le nommer *l'âme du monde* (1). Quant à moi, il me semble toujours qu'au siècle d'Abraham déjà les deux échos en question devaient répéter plus spécialement l'un *Sahasô Yahô*, *Roboris Fili !* au vocatif, et *Sahasô Yahuh*, *Roboris filius*, au nominatif, et l'autre soit *Yahô-Elohim*, *Fili Roborum* ou *Roboris*, soit *Yahuh-Elohim*, *filius Roborum* ou *Roboris* (en hébreu sans points-voyelles *Ihuh-Alhim*), c'est-à-dire *fils des forces*, au pluriel, ou *fils de la force*, au singulier seulement, si l'on admet avec les grammairiens qu'*Elohim* n'est ici qu'un pluriel d'excellence ou de majesté, mis en place du singulier *Al* ou *Aluh*, ponctués *El* et *Eloha*. Dès ce moment, en effet, je crois pouvoir me permettre, sauf preuves ultérieures, d'écrire, de prononcer et de traduire ainsi par anticipation et pour la période patriarcale le titre complexe *Ihuh-Alhim* des chap. II et III de la Genèse. Il me semble qu'à cette époque les prêtres aryas, en invoquant tour-à-tour le Dieu du foyer sacré (Agni), le Dieu de l'air ou de l'éther (Vâyu ou Indra) et le Dieu du ciel, c'est-à-dire le soleil (Sûrya), consi-

(1) *Croyances et Légendes de l'Antiquité*, p. 45 et 48.

dérés tous trois dans leurs rôles spéciaux, n'avaient en vue qu'un seul et même être divin, le feu, cet agent universel de la nature qu'ils envisageaient comme créateur et roi des trois mondes de la terre, de l'atmosphère et du ciel, c'est-à-dire comme embrassant dans sa vaste, mais vague compréhension, les trois dieux *populaires* qui étaient réputés présider à ces trois parties de l'univers.

Si, relativement à la religion des Aryas, j'ai le déplaisir de m'écarter en ce point des vues de mon très-savant ami M. Alfred Maury (1), j'ai au moins la satisfaction de rester en parfait accord avec celles de M. le baron d'Eckstein, ce vieux Nestor des indianistes en France, très-apprécié en Allemagne où il était né. Voici, en effet, ce qu'il écrivait en 1855 à propos du naturalisme dans les Védas : « les Aryas considéraient le feu comme un dieu unique qui apparaissait en trois régions. Allumé d'en haut par un rayon solaire, ou né dans l'atmosphère par la décharge d'un nuage électrique de la foudre, ou extrait ici-bas du bois par le frottement, Agni renfermait l'idée culminante, l'idée centrale de tout le culte védique » (2).

Les textes du Rig-Véda que, de mon côté, j'avais recueillis et groupés sur cette question de critique comparative et que j'aurai soin de relever plus tard,

(1) Voir ses observations sur l'*Anukramani* ou table du Rig-Véda, *Croy. et Lég. citées*, p. 115.

(2) Voy. l'*Athénæum Français*, année 1855, p. 61, col. 2 et 3.

m'avaient paru tellement clairs, précis et concordants que, dans ma brochure du *Nirvâna indien*, publiée en 1856, je n'ai pas hésité à qualifier Agni par ce titre significatif : *l'Être unique aux noms multiples* (1). Je songeais alors au *Ihuh-Alhim* des premiers chapitres de la Genèse, à ce Dieu chaldéen qui, semblable au *Sahasô Yahuh* védique, formait à la fois la base, le centre et le couronnement de l'édifice à la fois religieux, social et politique des *Beni-Israël*, à partir de leur sortie de la Basse-Égypte.

Je me plais à croire que si, en 1863, lors de la révision de son *Essai historique* pour la 2e édition donnée en tête de ses *Croyances et Légendes de l'Antiquité*, M. Alfred Maury s'était mieux rappelé ce que je lui avais dit en conversation, quelques années auparavant, de ces deux qualificatifs divins, à la fois homonymes et synonymes, il ne se serait pas borné à signaler, sans aucune explication, le titre védique *enfant de la force*, donné à Agni par les prêtres Aryas. Il l'aurait rapproché du *Ihuh-Alhim* de la Genèse, ou du moins il aurait indiqué les anciennes prononciations du Tétragramme hébraïque auxquelles je m'arrêtais. Mais peut-être, s'il y a songé un instant, a-t-il préféré attendre pour en parler la publication tant de fois annoncée de mes *Études îblico-Védiques*.

(1) Voy. cette brochure à la p. 21. Elle est extraite du t. Ier, 2e série des *Mémoires de l'Académie d'Amiens* pour les années 1854 à 1857.

Dans la petite phrase de M. Edgar Quinet sur les deux échos qui se répondent aux deux bouts de l'Asie, le brillant littérateur a évidemment attribué aux mots Himâlaya et Liban l'acception la plus étendue, je veux dire qu'il les a pris comme désignant deux grands systèmes orographiques, l'un Aryaque et l'autre Araméen. Or, comme il s'en réfère virtuellement, ainsi que M. Alfred Maury, au livre de la Genèse en ce qui concerne les migrations des anciens peuples de l'Asie, je crois traduire exactement leur pensée à tous deux, en marchant de l'Est à l'Ouest depuis les monts Belour-Tag et Hindou-Kouch, au nord du Sapta-Sindhou, jusqu'aux monts Horeb et Sinaï, au sud du Canaan. A leur exemple, je ne pense pas que pour expliquer les ressemblances de Jehovah soit avec *Indra*, soit avec *Agni*, soit avec *Sûrya*, car ces trois dieux védiques ne font pour moi qu'un seul et même dieu (1), il soit nécessaire de chercher dans les montagnes de la Gordyène ou du Kourdistan actuel, un foyer primordial et commun qui aurait été placé entre le Tigre et l'Euphrate et dont les flammes auraient rayonné à l'Orient jusqu'à l'Indus et à l'Oxus, de même qu'elles me paraissent l'avoir fait à l'Occident jusqu'au Jourdain et au Nil.

(1) J'ai déjà annoncé que les Indiens les ont remplacés par eur triade de Brahmâ, Vichnu et Çiva, auxquels M. Guigniaut, dans les *Religions de l'Antiquité*, I, p. 157, avait appliqué le célèbre passage de la première épitre de St-Jean, (1, 7 et 8) : *Tres sunt qui testimonium dant, etc.... et hi tres unum sunt.*

En cela, je ne fais que suivre mes anciens errements, constatés pour l'Académie d'Amiens par mes nombreuses lectures en séances privées et résumés partiellement pour le public dans mon opuscule cité du *Berceau de l'espèce humaine selon les Indiens, les Perses et les Hébreux*, opuscule qui fait partie du t. I[er], 2[e] série, (années 1858-60), des Mémoires imprimés de ce corps savant, et a été tiré à part en un certain nombre d'exemplaires (1).

Comme ces errements se rattachent au sujet que je vais traiter et qu'ils en forment l'un des points accessoires, je prie le lecteur studieux de vouloir bien, an besoin, consulter mon précédent travail, s'il n'a pas à sa portée les deux ouvrages de M. Ernest Renan sur les langues sémitiques et sur l'origine du langage. Dans tous les cas, je l'engage à se bien rappeler les neuf premiers versets du chap. XI de la Genèse, relatifs aux migrations des descendants de Noé *venant de l'Orient* et s'arrêtant dans la plaine de Sennaar (la Mésopotamie) où ils bâtirent une ville (Babylone) et une tour (Babel) qu'ils voulaient élever jusqu'aux cieux, pour leur servir, l'une, de point de ralliement et, l'autre, de lieu de refuge en cas de dispersion et de nouveau cataclysme.

(1) Ceux-ci se trouvent chez Auguste Durand, libraire à Paris, rue Cujas, n° 9. On peut voir aussi le rappel postérieur de ces idées dans l'introduction à mon Mémoire inachevé ayant pour titre *Du Culte des Mânes à Rome, à Athènes, en Perse et dans l'Inde*, p. 224 et suiv. du t. V, 2[e] série, des *Mémoires de l'Académie d'Amiens*, pour les années 1864-5.

Du reste, si je renvoie ici à ma brochure *du Berceau de l'espèce humaine*, c'est uniquement parce qu'elle résume, complète et précise les vues de mes devanciers : Henry Ewald, Christian Lassen, baron d'Eckstein et Ernest Renan : *Suum cuique.*

III.

Mes *Etudes Biblico-Védiques* ne s'adressent qu'aux esprits sérieux, dégagés de toute prévention, de toute idée préconçue. Elles tendent à démontrer que le Jehovah du Pentateuque et l'Agni de Rig-Véda n'étaient originairement qu'un seul et même Dieu comme ayant, l'un chez les patriarches de Canaan et les Israélites du désert, et l'autre chez les Aryas du Sapta-Sindhou, même nature, mêmes caractères, mêmes attributs, mêmes symboles, mêmes fonctions en paix comme en guerre, mêmes dénominations, qualifications ou épithètes, mêmes instruments de culte, mêmes nombres consacrés, même rôle dans le gouvernement du monde ou plutôt de la société aryenne ou israélite. C'est dire assez que mon travail embrasse à la fois les choses et les mots, les idées et leurs signes.

Les noms hébreux du Dieu suprême que je me propose d'expliquer à mon point de vue et par comparaison avec leurs corrélatifs sanscrits, se réduisent à quatre. Je les présente ici sous leurs formes brutes afin de ne rien préjuger d'avance sur la prononcia-

tion fort controversée du plus important, quoique j'aie déjà indiqué mon opinion là dessus. Ce sont :

1° *Ihuh* tout court, appelé par les rabbins *fils de quatre lettres* et par les hébraïsants nom *tétragrammatique* ou *quadrilittéral*, lequel est fréquemment employé seul en place du pluriel *Alhim* dans les textes hébreux de la Bible, et raccourci quelquefois en *Ih*, forme poétique ou populaire qui a fini par prévaloir dans les derniers temps du Judaïsme;

2° *Ihuh-Alhim*, dénomination solennelle qui figure d'abord aux chap. II et III de la Genèse, et se représente parfois ailleurs dans les occasions importantes;

3° *Al-Chdi*, autre nom solennel et dit patriarcal qui ne vient qu'ensuite et finit en poésie par se diviser en *Al* et *Chdi*, employés alternativement;

Et 4° *Ihuh-Tsbauth*, 3e qualification solennelle, appelée prophétique, qui ne commence à apparaître qu'au 1er livre de Samuel, mais à laquelle il est déjà fait allusion dans le livre de Josué.

Je n'ajoute point à ces noms le pluriel *Adni*, bien qu'il figure tantôt seul comme *Alhim* et comme *Ihuh*, et tantôt avant ou après ce dernier, parce que tous les hébraïsants s'accordent à ne voir en lui qu'un simple qualificatif qui accompagne ou remplace le Tétragramme hébreu. J'agis de même et par les mêmes motifs à l'égard de quelques autres titres de Jehovah moins fréquents, tels que *Adun* (singulier d'*Adni*), *Mlk*, *Aliun*, etc., etc

Les trois noms complexes ou composés *Ihuh-Alhim*,

Al-Chdi et *Ihuh-Tsbauth* exigeront de ma part certains développements, parce que leur comparaison avec leurs correspondants védiques m'a montré qu'ils sont susceptibles de divers sens, soit propres ou primitifs, soit allégoriques ou figurés, soit mythiques ou légendaires, non compris le sens orthodoxe ou métaphysique que je ne repousse pas pour le Tétragramme, tant s'en faut, mais que je considère comme postérieur en date, croyant suivre en cela la pensée du rédacteur de l'Exode, ainsi que je l'expliquerai ultérieurement. A la hauteur d'antiquité où j'ose me placer, on ne s'étonnera pas des distinctions de sens que j'annonce. Il y avait, alors parmi les Aryas comme parmi les Hébreux, plus de polythéistes que de vrais monothéistes, plus d'ignorants que de lettrés; en sorte que quand un *Richi* ou *Nâbhi*, c'est-à-dire un poète ou prophète, s'adressait au peuple, il se voyait forcé, pour en être compris, de parler le langage du peuple. Il faut donc en cette matière avoir égard aux temps, aux lieux, aux personnes, aux croyances, etc., si l'on ne veut pas tout brouiller et tout confondre.

Les sources où je puiserai la plupart de mes arguments sont le Rig-Véda et le Pentateuque, sans excepter ni le 10e ou dernier *Mandala* de l'un, ni le 5e ou dernier livre de l'autre, bien que réputés plus modernes par la critique indépendante. Je ne me préoccupe pas beaucoup de l'antiquité absolue ou corrélative de ces recueils sacrés. Le premier n'est

qu'une collection d'hymnes qui, comme le Psautier davidique, contient des chants des différents âges, composés par des *Richis* ou *Voyants*, réputés contemporains: les uns d'Abraham ou de Jacob, les autres de Moïse ou de Josué, d'autres encore, et même le plus grand nombre, de David et de Salomon, si l'on s'en rapporte aux appréciations des indianistes européens (1); tandis que, suivant un dernier appréciateur, M. Martin Haug, allemand de naissance, alors résidant dans l'Inde, où il dirigeait naguère les Études sanscrites au Collége de Pouna, les plus anciens auraient vécu du XXe au XXIVe siècle avant notre ère (2). De son côté, le second recueil porte maintes traces de retouches, de remaniements, d'additions, de corrections, d'explications ou de rectifications qui ont déterminé d'habiles exégètes à placer la rédaction définitive de ses quatre premiers livres au VIIIe siècle avant notre ère et celle du 5e, le Deutéronome, vers le temps de la captivité (3). Mais, en somme, le Rig-Véda et le Pentateuque, quoique de natures et

(1) Voy. là dessus les divers résumés de M. Barthélemy-Saint Hilaire dans le *Journal des Savants*, année 1853, p. 404 et suiv., année 1854, p. 279 et suiv.

(2) Voir le compte-rendu du même indianiste français dans le même *Journal des Savants*, année 1866, p. 494-500.

(3) Voy. dans les *Études critiques sur la Bible* de M. Michel Nicolas, p. 1-95, le substantiel résumé des travaux de l'Allemagne sur les origines et la formation du Pentateuque. — Voy. aussi les *Études d'histoire religieuse* de M. E. Renan, p. 79-83 et son *Histoire générale des langues sémitiques*, p. 106, 1re éd.

d'époques diverses, me semblent également dignes de confiance en tant qu'ils nous révèlent les idées et les opinions religieuses qui avaient cours aux deux extrémités de l'Asie aryenne et sémitique, et cela dès les temps historiques les plus reculés, chez deux peuples de races, de mœurs et de langues différentes, à quelque époque d'ailleurs que la critique la plus hardie place les rédactions matérielles qui sont parvenues jusqu'à nous, quand même elle les ferait descendre, pour le premier, au XII[e] siècle avant notre ère [1], et, pour le second, au retour de l'exil babylonien [2].

Ces problèmes de chronologie sacrée ont leur importance sans nul doute au double point de vue de l'interprétation des textes et du développement des doctrines. Mais, fort heureusement pour moi, la haute antiquité à laquelle je remonte me dispense d'entrer en discussion à cet égard. Je suis plus frappé du caractère archaïque des idées que de tout le reste. Je n'hésite pas à faire une très-large part à la

(1) C'est ce que fait M. Max Müller, *A. History of ancient sanscrit littérature*, p. 572.— Sur quoi voy. les observations de M. A. Maury dans les *Croyances et Légendes de l'Antiquité*, p. 105.

(2) On sait que nombre de Pères de l'Église attribuaient la *Restauration* du Pentateuque au lévite Esdras, après le retour de la captivité. Fabricius, dans son *Codex Pseudepigraphus veteris Testamenti*, I, p. 1156-60, cite comme partisans de cette opinion St-Irénée, Clément d'Alexandrie, Tertullien, St-Jérôme, St-Basile, St-Jean Chrysostôme, Athanase-le-Jeune et Léonce de Byzance dont il rapporte les textes. Il a oublié d'y joindre l'auteur des *Homélies Clémentines* (II, 38; III, 47.)

tradition orale en matière de chants sacrés, de récits symboliques, de légendes patriarcales que les prêtres pasteurs des deux pays gravaient soigneusement dans leur mémoire et transmettaient d'âge en âge à leurs descendants, prêtres et pasteurs comme eux, et, comme eux, intéressés à les conserver intacts. Car c'était là le fondement de leur puissance sacerdotale, plus ancienne dans le Sapta-Sindhou que dans le Canaan ou la presqu'île de Sinaï.

Il est certain d'ailleurs qu'à la longue, Agni et Jehovah ont grandi dans l'esprit de leurs adorateurs avec les progrès de la civilisation. M. A. Maury l'a très-bien montré pour le premier (1) et M. E. Quinet pour le second (2). Sur ces deux points je suis complètement de leur avis. Je ne diffère d'opinion avec eux, qu'en ce que, relativement aux Aryas, je remonte par hypothèse à une période de temps plus reculée (3), à celle de la découverte des moyens de se procurer du feu, élément très-utile et indispensable même à des tribus qui habitaient encore le plateau élevé de *Pamêr* ou *Pamîr*, assis sur les

(1) *Croyances et Légendes de l'Antiquité*, p. 39 à 49.

(2) *Du Génie des Religions*, p. 362-8.

(3) Je dis par *hypothèse* parce que les documents dont je me sers, après mes deux devanciers, ont besoin d'être rapprochés, réunis et même *sollicités* pour motiver les conclusions que j'en tire. La chronologie indienne, tout incomplète qu'elle est, remonte avec une certitude suffisante à l'an 3101 avant l'ère chrétienne, au jugement de M. Adolphe Pictet, de Genève. (Voir ses *Origines indo-européennes*, II, p. 329-34).On sait que les Septante palcent le Déluge à l'an 3716, c'est-à-dire 615 ans auparavant.

hautes montagnes du Belour-Tag et de l'Hindou-Kouch et renommé par ses quatre fleuves paradisiaques, le Kameh-Indus au Sud, l'Oxus à l'Ouest, l'Iaxarte au Nord et le Tarim à l'Est. On sait que la tradition de tout l'Orient faisait sortir ces fleuves d'une source unique pour arroser quatre contrées distinctes, appelées, en sanscrit, *Mahâ-Dwipas* ou grandes îles, et se rendre delà, en coulant vers les quatre points cardinaux, dans quatre mers ou grands lacs limitrophes (1).

J'admets qu'à cette époque anté-historique les familles aryennes n'avaient pas encore fait un seul dieu d'*Agni*, d'*Indra* ou *Vâyu* et de *Sûrya*, qu'elles préposaient le premier à la terre, le second à l'atmosphère et le troisième au ciel, en les considérant comme trois dieux distincts et indépendants, chacun dans sa sphère d'action,quoique unis d'intention et de volonté.Mais, déjà sous la première période védique, telle que nous pouvons l'entrevoir, Agni était le *Primus inter pares*, en tant qu'il recevait dans sa flamme, au lever du soleil, à son midi et à son coucher, toutes les offrandes adressées tant à lui qu'aux autres dieux: il était leur bouche et leur langue, ainsi que le lui dit le *Richi* ou poète inspiré Gôtama (2). En conséquence, il devint bientôt leur maître à tous, leur père, après avoir été leur fils,

(1) Voyez là-dessus ma brochure citée du *Berceau de l'Espèce humaine*, p. 55-98 ou, en raccourci, p. 187-90.

(2) *Rig-Véda* Langlois, I, p. 142, St. 13.

jusqu'au temps où les plus anciens philosophes védântistes, par une synthèse à la fois naïve et profonde, firent rentrer en lui tous les Dêvas du panthéon védique, réunirent et concentrèrent en sa personne toutes les forces actives, apparentes ou occultes, de la nature, en donnant à son titre de *Brahman* ou prêtre une signification transcendante, puis en substituant à l'ancienne triade d'*Agni-Vâyu-Sûrya*, celle de *Brahmâ-Vichnu-Çiva*, exprimée par le divin monosyllabe *Aum* (1) sur lequel ils débitèrent autant de rêveries que les rabbins Juifs sur *Ihuh*, à telle enseigne qu'Anquetil-Duperron crut à une communication d'idées, probablement par l'entremise des dix tribus que Salmanazar avait transportées de Samarie dans les villages des Mèdes (2). Mais, je l'ai déjà dit, ces théologiens védântistes de l'Inde n'étaient en ce point que les échos renforcés de leurs devanciers du Sapta-Sindhou. En effet, dès la période purement védique, nombre de chantres avaient élevé Agni au rang suprême sous le titre d'esprit unique aux noms multiples.

Je n'hésite donc pas à identifier le *Sahasô-Yahuh* du Rig-Véda au *Yahuh-Elohim* de la Genèse, je veux dire, à prendre ces deux appellations complexes pour

(1) Sur ce nom sacré voyez *Lois de Manou*, II, 74 et suiv. et *Rig-Véda*, IV, p. 151, St. 3, et p. 235, note 290.

(2) *Oupnekhat*, I, p. 443. Comparez II Rois XVII, 6, et voy. le mémoire d'Abel-Rémusat sur Lao-Tseu, dans les nouveaux *Mémoires de l'Acad. des Insc. et Belles-Lettres*, VII, p. 44-8.

un legs de l'humanité primitive, recueilli religieusement par celle qui lui a succédé en Asie après la grande inondation traditionnelle que presque tous les anciens peuples placent en tête de leurs annales, et qu'on nomme le Déluge, savoir: de Yao en Chine, de Manou-Vâivasvata dans l'Inde, de Xisuthrus en Chaldée, de Noé en Palestine, d'Ogygès ou de Deucalion en Asie-Mineure et en Grèce (1).

Je remarque en passant que ce cataclysme général, qui aurait noyé tous les hommes à l'exception d'une famille privilégiée, pourrait bien se rattacher à la seconde période glacière qui paraît avoir suivi, tandis que la première aurait précédé l'apparition de l'homme à la surface du globe (2).

(1) Voyez ce qu'a écrit là dessus M. Alfred Maury, dans 1° *L'Encyclopédie moderne*, à l'article *Déluge;* 2° les *Religions de la Grèce antique*, I, p. 90-2, 135 et 594, et 3° la *Revue des Deux Mondes*, année 1860, n° du 1er août, p. 634-67, (article intitulé *les Nouvelles Théories sur le Déluge.*)

(2) Ce sujet est encore très-obscur pour moi. Peut-être est-il plus clair pour les géologues et les paléontologistes actuels. Je n'ai ici pour guides que MM. Louis Figuier, Charles Martins et Alfred Maury. Voy. *la Terre avant le Déluge* du premier, p. 365-70, le 3e et dernier article du second *sur les glaciers actuels et la période glacière*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars 1867, p. 212-7, et les *Nouvelles Théories sur le Déluge* du troisième, citées à la note précédente. Joignez-y au besoin les deux articles du dernier sur *les premiers âges de notre planète*, *même Revue*, nos des 15 mai et 15 juin 1859, ainsi qu'un 2e article sur *l'Homme primitif*, *même Revue*, n° du 1er avril 1867. Je regrette de n'avoir pas à ma portée *la Terre et l'Homme* du même savant, dont la 2e édition a paru depuis peu d'années, chez Hachette, libraire à Paris.

Quoi qu'il en soit, et pour m'en tenir aux dénominations aryenne et hébraïque dont je m'occupe, je ne pense pas qu'on doive songer ici à un emprunt quelconque qui aurait été fait soit par les Sémites aux Aryas, soit par les Aryas aux Sémites, soit même par les uns et par les autres aux Khamites ou Kouchites qui paraissent avoir dominé les premiers en Asie depuis les rives de l'Oxus et de l'Indus jusqu'à celles du Tigre et de l'Euphrate avant de s'étendre plus à l'Ouest, jusqu'en Afrique, le long de la vallée du Nil, et chez lesquels on a retrouvé quelques qualificatifs divins analogues, mais non identiques, à ceux qui font l'objet de mon travail.

J'ai deux raisons pour m'attacher aux Aryas du Kaboul et du Pendjâb et aux Hébreux du Canaan et du désert de Sinaï, préférablement aux autres nations de l'Asie placés entre eux. D'abord, ces deux peuples, dans l'état actuel de nos connaissances sur les antiques religions de l'Orient, représentent pour nous les deux grandes familles de Sem et de Japheth qui y ont prédominé dans les temps historiques (1). Ensuite leurs livres sacrés, parvenus presque intacts

(1) MM. E. Renan et A. Weber n'hésitent pas à ramener les Aryas et les Sémites à la même race primitive, malgré les différences ultérieures et profondes de civilisation, de caractères, de mœurs et de langage. Voy. l'*Histoire des langues sémitiques* du premier, p. 663-77, 1re éd., et tant les *Indische Skizzen* que les *Academische Vorlesungen* du second, traduites les unes par M. F. Baudry dans la *Revue germanique* du 5 mai 1858 et les autres par M. A. Sadous, sous ce titre : *Histoire de la Littérature indienne*, p. 11.

jusqu'à nous, sont aujourd'hui d'une interprétation plus facile, grâce aux progrès de la philologie moderne et aux récents travaux de l'exégèse biblique au-delà du Rhin. Pourtant, à l'occasion, je parlerai des grandes nations intermédiaires, contemporaines des Hébreux et des Aryas, je veux dire des Bactriens, des Mèdes et des Perses, appelés communément *Iraniens*, frères des seconds, puis des Assyriens, des Chaldéens et des Babyloniens, nommés généralement Sémites-Araméens, frères des premiers, tout en regrettant la perte d'une très-grande partie de leurs littératures sacrées dont il ne nous reste que des fragments incomplets, surtout en ce qui concerne le Tétragramme *Ihuh*.

Ces regrets, que j'exprime en passant, s'étendent par les mêmes motifs aux religions des peuples plus voisins de la Judée, tels que Ismaélites, Edomites, Ammonites, Moabites, etc., puis Syriens, Cananéens et Phéniciens. Ils s'appliquent même aux Egyptiens, placés à l'Ouest, quoique l'ancienne Egypte nous offre plusieurs qualificatifs divins qui se rapprochent plus ou moins des noms hébreux *Ih* et *Ihuh*, selon les prononciations que les Bibles ponctuées donnent au 1er à l'état isolé, et au 2e dans les noms propres composés. Sous ce rapport, les qualificatifs égyptiaques auxquels je fais allusion ne pouvaient manquer d'attirer mon attention et d'appeler mon examen. A cet égard des explications assez étendues me paraissent nécessaires. J'en ferai l'objet des deux § suivants.

IV.

Les partisans de l'origine égyptienne du Tétragramme hébraïque me reprocheront peut-être de ne pas joindre, dans le parallèle qui va suivre, le *Phtah* des Égyptiens au Jehovah des Hébreux et à l'Agni des Aryas. C'est là, pourront-ils m'objecter, une grande lacune qui rend votre travail incomplet; car, à quelque point de vue que vous vous placiez, vous ne pouvez ni ne devez, même en partant du massif de l'Asie centrale, faire abstraction de la Basse-Egypte, de cette riche vallée du Nil inférieur, contiguë à la presqu'île de Sinaï, et plus célèbre que tout le bassin du Haut-Indus par le nombre et l'antiquité de ses monuments religieux. En effet, Abraham y avait séjourné à la cour d'un Pharaon, durant une famine qui désolait le Canaan; plus tard, Joseph, Jacob et ses autres fils y étaient morts; le premier comblé d'honneurs, et les autres dans une position florissante; enfin leurs descendants avaient continué d'y résider, et plusieurs siècles s'étaient écoulés à l'époque où Moïse, l'un d'eux, élevé dans la sagesse des Egyptiens selon la Bible, en retira ses compatriotes pour les affranchir de l'oppression sous laquelle ils y gémissaient en dernier lieu.

Ces considérations ne manquent pas de force assurément. Aussi les avais-je présentes à la mémoire lorsque, au début de cette introduction, je plaçais Phtah, Jehovah et Agni sur la même ligne comme

trois dieux qui n'en formaient qu'un à l'origine, semblant ainsi annoncer par avance une *trilogie* projetée que je n'exécute pas. La vérité est que maintes fois j'ai conçu et même esquissé cette trilogie. Voici pourquoi je l'avais d'abord entreprise et pourquoi je l'abandonne aujourd'hui.

En Allemagne, nombre d'orientalistes, plus ou moins aventureux, s'étaient avancés avant moi vers les rives du Nil pour chercher chez les Khamites ce que je crois avoir trouvé chez les Aryas. Il est vrai que plusieurs d'entre-eux n'ont pas persévéré dans cette voie; mais les raisons données par les autres subsistent (1). Elles sont trop spécieuses, en

(1) Le d[r] Tholuck a donné leurs noms et cité leurs ouvrages dans sa dissertation *Uber den ursprung des namens Jehova aus Ægypten und Indien*, qu'on lit dans le *Litteralischer Anzeigher* de 1832, p. 228-30. Ce sont : 1° Gesner, *de Laude Dei apud Ægyptios*, dans *comment. Gœtting.*, anno 1751, p. 245 et suiv.; 2° J. D. Michaelis, *supplem. ad Lexica Hebraïca*, v° *Ihuh* ; 3° Schiller, *Die sendung Mosis;* 4° Reinold, *Die Hebr. myster.* etc.; 5° Plessing, *memnonium*, II, p. 529;6° Heeren, *Gœttlich. Anzeigen* de 1830 ; 7° Von Colln, *Bibl. Theologie*, I, p. 102 ; 8° Hagel, *Apologie des Mosis*, p. 84 ; 9° Stahl, *Philosoph. Lehrbegriff;* 10° Weigscheider, *instit.* § 52, en note ; 11° Herder, *Von Geist des Hebraïschen Poesie*, I, p. 316, et 12° Ed. Rothe, *Geschichte der Philosophie*, p. 146.— Cette opinion avait été aussi soutenue ou adoptée par : 13° De wette, *Bibl. dogmatik*, 64 ; 14° Gesenius, *Lexicon Manuale hébraic. et Chaldaïcum*, v° *Ihuh*, et 15° Hartmann, *Engevirbindung des alte und new Testament* ; mais ces trois derniers y ont renoncé pour se tourner, savoir: le 1[er] vers l'Inde avec Buttmann, de Bohlen et Vatke, le 2[e] vers la Chaldée (voir son grand *Thesaurus*, p. 575-8), et le 3[e] vers la Phénicie (voir ses *Etymologische Forschungen Uber 5 Bücher Mosis*, p. 156.

trop grand nombre et trop bien agencées pour que je puisse les considérer comme non avenues et les passer toutes sous silence.

Les critiques égyptianisants se croient d'autant plus autorisés à remonter des bords du Nil à ceux du Jourdain, en passant par la presqu'île du Sinaï, que les Hébreux du Désert et leur législateur sortant de la Basse-Egypte où ils étaient nés, avaient dû garder des souvenirs bien plus vifs de leurs récentes relations avec les Egyptiens contemporains, que des antiques rapports de leurs ancêtres Chaldéens avec les Aryas du Sapta-Sindhou. D'ailleurs, il est aujourd'hui bien avéré que le culte mosaïque a fait de nombreux emprunts à la liturgie égyptienne (1). Ces emprunts n'ont-ils pas porté aussi sur le nom propre et sacramentel de Jehovah?

Les égyptianistes, je ne dis pas les égyptologues, répondent à cette question par l'affirmative. Ils soutiennent, avec plus ou moins de hardiesse, que Moïse a emprunté ce nom à quelque sanctuaire de la Basse-Egypte, soit à Memphis, soit à Héliopolis où il aurait été prêtre du dieu *Osarsiph*, c'est-à-dire d'*Osiris*, qu'on adorait en cette dernière ville suivant Mané-

(1) M. D. J. M. Henry les a ainsi résumés dans *l'Egypte pharaonique*, I, p. 244 (Paris 1846) : « L'arche, les tables, les « autels, les lévites, les ornements, les offrandes, les sacrifices, « le choix des victimes, les impuretés légales, les purifications, « etc., sont les mêmes en Judée qu'en Egypte. » Il avait dit à la page précédente : « Elève des prêtres d'Héliopolis, Moïse « transporta l'essence de leur culte dans celui de Jehovah. »

thon, cité par l'historien Josèphe [1]. Ils ajoutent que ce législateur s'est borné à en modifier la forme pour le faire accepter de ses compatriotes parlant hébreu.

Au nombre des arguments qu'ils font valoir à l'appui de leur système, il en est deux surtout qui leur paraissent péremptoires, comme étant puisés dans la Bible elle-même. Arrêtons-nous y un instant. Ce sont, d'un côté, l'application du Tétragramme *Ihuh* au veau d'or du Désert, dressé par Aaron au pied du Sinaï, trois mois après la sortie d'Egypte [2], et de l'autre, la déclaration expresse qu'Abraham, Isaac et Jacob n'avaient pas connu Dieu sous son nom de Jehovah, révélé seulement à Moïse dans le buisson ardent du Mont-Sinaï [3].

Tous les commentateurs anciens et modernes de la Bible, sauf trois à ma connaissance [4], reconnaissent que le veau d'or du désert était imité soit du Bœuf *Apis* de Memphis, soit du Taureau *Mnevis* d'Héliopolis [5], représentant l'un Osiris et l'autre

(1) Contre Appion, I, ch. 9 et 10. Peut-être, au lieu d'*Osarsiph*, Manéthon avait-il écrit *Arsaphès*, c'est-à-dire *Horus générateur* selon l'interprétation de MM. Charles Lenormant, Ephrem Poitevin et Emm. de Rougé (voir *Revue archéologique*, 1re série, IX, p. 272-3); car Héliopolis était la ville du soleil de jour ou *vivant*, et Memphis celle du soleil de nuit ou *mort*.

(2) Exode XXXII, 1-6.

(3) Comparez Exode III, 14-5 et VI, 3.

(4) Ces dissidents sont Ewald, Movers et A. Réville qui prennent le veau d'or pour une imitation du taureau Molok des Ammonites, descendants de Lot, neveu d'Abraham.

(5) Outre *Apis* et *Mnevis*, les Egyptiens avaient le Taureau

Horus, c'est-à-dire le soleil dans ses divers rôles durant le jour ou pendant la nuit [1]. Comme je trouve les dénominations de *Veau* et de *Taureau* appliquées dans le Rig-Véda aux dieux *Sûrya*, *Indra* et *Agni*, et, dans toute l'Asie intermédiaire, aux grands dieux de la nature, je ne vois pas la nécessité de recourir ici à la zoolâtrie égyptienne. La Perse et la Chaldée avaient pu fournir des modèles aux peuples de la Syrie, de la Phénicie et du Canaan dès le siècle d'Abraham et même antérieurement.

A première vue, l'argument tiré de la comparaison des chap. III, vers. 14-15, et VI, vers. 3, de l'Exode, paraît beaucoup plus embarrassant; car ces textes, pris à la lettre, seraient en contradiction flagrante avec plusieurs récits de la Genèse. Parmi les exégètes orthodoxes, les uns répondent que l'historien sacré de la vie des patriarches avait nommé Jehovah par *anticipation*, et cette réponse est généralement acceptée aujourd'hui. Les autres, plus rigides, n'admettent pas que le rédacteur de la Genèse se soit permis de mettre dans la bouche de ses personnages *humains*

Bakis ou *Pakis*, à Hermonthis, et le taureau *Onuphis* ou *Omphis* dans une ville de ce nom probablement; ce qui leur faisait *quatre veaux sacrés*, selon M. le vicomte Emmanuel de Rougé. (Voir *Athénéum* de 1856, nº 6, p. 46).

(1) Tout le monde sait qu'après la Scission des dix tribus, Jéroboam établit *en l'honneur et comme symboles de Jehovah* deux veaux d'or, l'un à Béthel et l'autre à Dan où ils sont restés debout jusqu'à la déportation des Schismatiques par les rois d'Assyrie.

un nom divin qui n'aurait pas été connu de leur temps. Mais, comme les versets cités de l'Exode, tels qu'ils les entendent, ne sont pas faciles à concilier avec les énonciations de la Genèse, ils se perdent ou se contredisent dans leurs explications et finissent par dire : *Crux interpretum* (1). Il y a là pour eux une croix que je ne me condamne pas à porter, n'étant pas théologien. Je serais plus disposé à admettre *partout* le langage par *anticipation*, si la critique des textes ne me fournissait une autre réponse déjà entrevue, mais non suffisamment élucidée, par un rabbin juif et par un ministre protestant. Cette réponse consiste à traduire ainsi le malencontreux verset 3 du chap. VI de l'Exode : « J'apparus à Abraham, à Isaac et à Jacob comme *Al-Chdi*, mais sous mon nom *Ahuh* (et non *Ihuh*) je ne leur ai pas été connu. » C'est ce que j'expliquerai plus tard en simple philologue, au moyen du remplacement de l'*I* par l'*A* aux trois formes *Ahih* des versets 14 et 15 du chap. III auxquels se réfère évidemment le verset 3 du ch. VI, cause et objet de la difficulté.

Pour le moment, je me borne à rappeler mon axiome *Ab Oriente Lux !* Je ne vois pas aussi clair du côté de l'Egypte que du côté de l'Inde ; et je ne suis pas le seul dans ce cas. La raison en est que le Panthéon égyptien n'a pas encore été mis dans tout son jour par nos égyptologues hiéro-

(1) Le Père Souciet et Rosenmüller, entre autres, lui ont consacré nombre de pages peu concluantes, à mon avis.

glyphistes, en sorte que, très-souvent, les profanes, les laïques, les ignorants, et malheureusement je suis du nombre, en sont réduits à deviner. Il me semble que les épithètes de Phtah, ou pour mieux dire celles des dieux égyptiens qui en émanent et qui prennent pour symboles des corps ou des têtes de bœuf ou de veau, je veux parler des qualifications *Ioh*, *Iah*, *Ohi*, *Ahi*, et même *Iho*, *Iha*, ces deux dernières par inversion d'*Ohi* et d'*Ahi* (2), il me semble, dis-je, que ces épithètes s'éloignent beaucoup plus de la forme hébraïque *Ihuh* que le titre de *Yahuh*, vocatif *Yahô*, affecté à l'Agni védique. J'en conclus provisoirement, sauf plus ample information, que ces noms égyptiaques, rapprochés des noms aryen et hébreu que je viens de rappeler, en seraient plutôt des copies altérées que des modèles ou des esquisses.

Je transporte donc hardiment le problème des vallées du Nil et du Jourdain à celles de l'Indus et de l'Oxus, puis je le ramène des deux premiers fleuves aux deux derniers, le tout en traversant le Tigre et l'Euphrate, conformément à la marche que les peuples de Sem, de Kham et de Japhet, mentionnés dans la Genèse, me paraissent avoir suivie dans leur grande émigration de l'Orient à Babylone, postérieurement

(2) Ces inversions ne sont pas rares dans les hiéroglyphes. J'admets celles-ci d'après l'abbé Greppo. Voir son *Essai sur le système hiéroglyphique, appliqué à la critique sacrée*, p. 112, Paris, 1828, in-8°.

au déluge asiatique (1). Car je ne vois pas ici moyen de leur faire prendre la route contraire, de les conduire, par exemple, du Caucase arménien au Caucase indo-bactrien. Les livres sacrés des Perses, des Indiens et des Hébreux, rapprochés les uns des autres, conduisent forcément au parti que j'adopte. C'est celui qui a été admis dans notre siècle par la plupart des savants, par les indianistes d'abord, puis par les historiens, les géographes, les ethnologistes et les critiques (2).

Il n'a guère été combattu dans ces dernières années que par MM. Kiepert, Michel Bréal et Spiegel. Et encore ces érudits n'ont-ils envisagé la question que sous l'une de ses trois faces, l'Iranienne, en laissant de côté les deux autres, l'Aryenne et la Sémitique ou Chaldéo-Araméenne. Ils ont rappelé et proposé deux anciennes solutions consistant à soutenir, l'une, que l'*Airyanem-Vaêdjô* des livres Zends, la première région créée pure par Ormuzd avant la Sogdiane, la Bactriane, la Margiane, etc., aurait été non pas la patrie primitive des Aryas de l'Inde et de la Perse, mais seulement leur première station ou étape plus ou moins prolongée, et l'autre, que ce nom Zend n'aurait désigné qu'une contrée idéale, confondue soit avec le ciel des

(1) Voir Genèse, XI, 2-9.

(2) Voyez leurs noms dans mon opuscule *Du Culte des Mânes* etc., (Mémoires de l'Académie d'Amiens, 2e série, V, p. 220, avec les notes). Je pourrais en citer beaucoup d'autres.

Amschaspands, des Izeds et des Férouers, soit avec le *var Djemschid*, cet autre ciel du roi légendaire Yimô, fils du soleil, identique au Yama-Vivasvat du Rig-Véda (1).

Je ne m'arrête point à ces objections, parce que, mythique ou réel, l'*Airyanem-Vaêdjô* des Perses, répond au *Gan-Eden* des Hébreux, au *Mahâ-Mêrou* des Indiens, au *Kouen-Loun* des Chinois, au *Bâm-i-Dounia* des Tartares-Mandchoux, etc., etc. Il représente pour tous ces peuples le fameux plateau de Pamêr ou Pamir dont les contreforts sont le Belour-Tag et l'Hindou-Kouch, plateau radieux et éblouissant au soleil par ses neiges perpétuelles qui l'avaient fait assimiler à la voûte céleste et confondre avec elle par les peuplades disséminées dans les vallées d'alentour. Aux yeux des peuples de l'Inde et de la Perse, placés les uns au Sud-Est et les autres au Sud-Ouest, le Belour-Tag était la montagne sacrée, la montagne septentrionale où le dieu suprême, Brahmâ selon les uns, Ormuzd suivant les autres, avait dicté ses lois, où il faisait sa résidence avec ses compagnons les sept astres de la Grande-Ourse, appelés *Pourouchas* par les premiers et Amschaspands par les seconds (2), et où enfin, selon les Brahmanes,

(1) Voyez pour le premier le *Monathsbéricht* des Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin, décembre 1856, p. 621 et suiv., pour le second le *Journal asiatique*, 1862, XIX, 5e série, p. 481-97, et pour le troisième son *Commentar Uber das Avesta*, (Leipzig, 1865), I, p. 1 et 10-20.

(2) Voy. mon *opuscule cité*, p. 5-10.

s'était arrêtée l'arche de Manou-Vâivasvata à la fin du grand cataclysme qui avait détruit toutes les créatures [1].

Ces légendes avaient passé des Aryas du Sapta-Sindhou aux Sémites de l'Assyrie et de la Chaldée et delà à ceux de la Palestine. Or, comme on ne les trouve pas dans les hiéroglyphes égyptiens, je me crois suffisamment autorisé à contester la prétendue origine égyptienne du dieu Sémitique *Ihuh-Alhim*, de cette grande divinité qui, suivant ses adorateurs, avait présidé à la création d'Adam et au déluge de Noé [2], puis conduit Abraham de l'Ur des Chaldéens en Canaan [3], et finalement dicté ses lois à Moïse sur le Mont-Sinaï [4]. Aussi bien, le Pentateuque présente-t-il maintes fois *Ihuh*, le dieu des Hébreux, comme un antagoniste et un vainqueur des dieux de l'Egypte [5].

Je n'entends pas dire toutefois que jusqu'à Moïse et Aaron, *Ihuh* était resté inconnu aux Egyptiens. Il est vrai que le Pharaon auquel les deux fils d'Amram avaient affaire, feint de le méconnaître [6]. Mais ses conseillers, ses amis, ses affidés redoutent le pouvoir de ce dieu asiatique [7], et, lors du passage de la Mer

(1) *Même opuscule*, p. 64.
(2) Genèse, Vi, 7 et suiv., VI, 3-4.
(3) Ibid., XV, 7.
(4) Exode, XIX et XX, *passim*.
(5) Voir, entre autre, Exode, XVIII, 11, et Nombre XXXIII, 4.
(6) Exode, V, 2.
(7) Ibid, X, 7.

Rouge, les soldats égyptiens s'écrient : «Fuyons devant Israël, car *Ihuh* combat pour eux contre *Mitsraïm* » (1). De leur côté, les Israélites, après leur sortie miraculeuse de cette mer, chantent la victoire de leur Dieu libérateur qu'ils nomment alternativement *Ih* et *Ihuh* (2). D'ailleurs la mère de Moïse et d'Aaron s'appelait *Iôkabed*, (hébreu *Iukbd* pour *Ihukbd*), gloire de Jehovah (3). Tout cela suppose que, dans la Basse-Egypte au moins, le Tétragramme *Ihuh* était antérieur à Moïse et connu tant des Hébreux que des Egyptiens au milieu desquels ils vivaient depuis l'arrivée de Jacob et de ses fils dans la terre de Gessen.

Ce nom sacré devait être d'origine ou plutôt de provenance chaldéenne, car, à Paddan-Aram, c'est-à-dire en Mésopotamie, la deuxième épouse de Jacob, Rachel, avait fait entrer cet ethnique dans le nom de Joseph, son premier fils sorti de ses entrailles, en hébreu *Iusph* (4), pour *Ihusph* (5), nom signifiant, selon moi, *Jehovæ augmentum*, dans le sens de *Rejeton de Jehovah*, et correspondant, sous ce rapport, au *magnum Jovis incrementum* de Virgile (6). Plus bas,

(1) Ibid, XIV, 25.

(2) Ibid, XV, 1-3.

(3) Ibid, VI, 20 et nomb. XXVI, 59.

(4) Genèse, XXX, 23-4.

(5) Ps. LXXXI, 6.

(6) Gesenius conteste les deux allusions de l'auteur sacré. Voir son *Thesaurus*, *in verbo*. Je n'hésite pas à admettre la seconde après le chev. Drach, dans son livre de *l'Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, I, p. 480 et suiv. J'aurai occasion d'y revenir au § qui va suivre.

nous voyons son père Laban, au moment de se séparer de ses filles et de son gendre, traiter alliance avec ce dernier *au nom de Ihuh* (1). Plus haut, nous lisons qu'antérieurement Bathuel et Laban avaient accordé au messager d'Abraham, pour son fils Isaac, la main de leur fille et sœur Rebecca au nom du même dieu *Ihuh* (2). Enfin, au temps d'Isaac, Abimelek, roi des Philistins de Guerar, Ahuzat, son ami, et Pikol, son général d'armée, viennent trouver ce patriarche à Beerchebâ et font alliance avec lui parce qu'ils ont remarqué qu'il est béni de *Ihuh* (3).

Ces Cananéens s'expriment ainsi parce que, dans leur pensée, Isaac jouissait de toute la faveur du Dieu chaldéen qui, au temps de Melkisédek, roi de Salem et prêtre du Très-Haut, avait fait triompher son père de quatre rois de l'Orient, envahisseurs de la Palestine (4).

Il ressort en effet des récits de la Génèse relatifs aux aventures d'Abraham, que c'est lui qui aurait transporté de la Chaldée en Canaan le nom et le culte de Jehovah (5), l'un déjà connu de Noé et de sa famille avant le Déluge et l'autre pratiqué par eux à leur sortie de l'arche (6). L'auteur sacré sup-

(1) Genèse, XXXI, 49.
(2) Ibid. XXIV, 31, 50-1.
(3) Ibid, XXVI, 28-9.
(4) Voir Genèse, XIV, 1-24.
(5) Genèse, XV, 7, et Josué XXIV, 2.
(6) Genèse, VI, 8; VII, 1, 5, 16; VIII, 20-2; IX, 26.

pose que le patriarche a suivi l'exemple de Noé dès son départ de l'Ur des Chaldéens jusqu'à son arrivée en Palestine et fondé là le culte de Jehovah, nommé encore *El-Chaddaï*. *El-Eliôn* et *Elohim*.

Je suis très-porté à croire, quant à moi, qu'Abraham trouva ce culte déjà établi en Canaan, mais dans une situation peu florissante en raison du polythéïsme qui y dominait, chaque localité ayant son dieu de prédilection qu'elle mettait à la tête de la hiérarchie divine (1). Il l'y restaura donc, en ce sens qu'il y fit remettre en honneur et en relief la dénomination sémitico-aryenne *Yahuh* altérée par les Cananéens, comme par les gens de sa suite eux-mêmes, d'abord en *Ihô* avec *H*, puis en *Iô* sans cette aspirée, enfin en *Iah* ou *Ia*, car ces formes se retrouvent tant dans la ponctuation massoréthique des noms propres hébreux composés que dans la prononciation grecque de quelques autres mots ethniques de même nature, soit phéniciens, soit cypriotes ou crétois, soit carthaginois ou numides, que l'Antiquité nous a transmis (2).

Je m'en tiendrais là sur ce sujet, si les noms de

(1) Ce point sera examiné plus tard. En attendant, voyez Genèse XXVIII, 12-22. XXXV, 1-14, et Josué XXIV, 2-14 et suiv.

(2) Les orientalistes Lindberg, Hamaker, Gesenius, Bunsen, duc de Luynes et autres ont cité quelques exemples de ces composés extra-bibliques. On en découvrira sans doute de nouveaux quand l'Académie des Inscriptions aura recueilli, classé et publié les monuments épigraphiques des nations phéniciennes dont elle a chargé une commission spéciale très-compétente.

Joseph et de *Jokabed* que j'ai relevés ci-dessus, joints à celui de *Josué* et les récentes découvertes de l'égyptologie moderne ne fournissaient pas de nouvelles armes aux partisans de l'origine égyptienne du Tétragramme hébraïque.

Ici, en effet, certains égyptianistes de nos jours, sans abandonner les conclusions principales de leurs devanciers, en ajoutent subsidiairement d'autres auxquelles ils paraissent tenir beaucoup. Ils prétendent que si les noms de Jokabed et de Joseph, signalés ci-dessus, n'ont pas été forgés ou modifiés après coup, comme ils le supposent à l'égard de celui de Josué (hébr. *Ihuchu'a*), qui n'était d'abord que *Hosée* (hébr. *Huch'a* (1), tout ce qu'on pourrait en conclure, c'est qu'Abraham aurait précédé Moïse dans l'emprunt fait en Egypte du divin Tétragramme, soit à Memphis, soit à Héliopolis, soit à Tanis, villes voisines de Gessen et célèbres par le culte qu'on y rendait à des dieux ignés ou luni-solaires représentés par des génies à corps ou à tête les uns de veau ou de bœuf, et l'autre ou les autres d'âne ou d'onagre.

Comme ces quadrupèdes symboliques sont désignés en égyptien-copte, savoir : les premiers par les substantifs *Ioh* ou *Iah*, *Iho* ou *Iha*, etc., relevés ci-dessus, et le dernier ou les derniers par ceux d'*Eiò* et *Eia*, souvent abrégés en *Iô*, *Ia*, c'est à ces dernières formes ou qualifications que les égyptianistes dont je parle

(1) Nomb. XIII, 9, 17.

s'attachent plus particulièrement, par la raison qu'elles s'appliquent au terrible dieu *Set*, *Sot*, *Sut* ou *Sutekh* des monuments pharaoniques, c'est-à-dire à ce personnage divin que les Grecs avaient confondu avec leur mauvais génie *Typhon* ou *Typhoé*. C'est ce dieu qu'ils choisissent de préférence pour en faire le type de Jehovah, en raison du rôle *Typhonien*, suivant eux, que le rédacteur de l'Exode fait jouer au dieu des Juifs dans son récit des dix plaies d'Egypte.

Ce point de vue plus spécial et plus déterminé de la prétendue origine égyptienne du Tétragramme hébraïque n'est pas nouveau. Il est tellement ancien qu'on peut le faire remonter jusqu'à Manéthon et, qui plus est, soupçonner le moine portugais Oléaster d'en avoir eu connaissance lorsqu'il donnait au nom *Jehovah* le sens de *destructeur*. Mais aujourd'hui les rapprochements se présentent sous un aspect, avec des couleurs ou des nuances qu'ils n'offraient pas assez clairement d'abord et qui les rendent plus spécieux. Sous ce rapport, ils méritent d'être examinés de près. C'est ce que je vais essayer de faire au § suivant, au risque d'anticiper un peu sur certaines discussions mythologiques que j'aurai à reprendre et à compléter plus tard.

V.

Tout le monde sait que, sous les Ptolémées, les Séleucides et les Romains, on reprochait généralement aux Juifs d'adorer un dieu à tête d'âne : imputation triviale qui a même rejailli sur les premiers Chrétiens, à telle enseigne que, par dérision, on représenta le Christ sous cet aspect jusque sur son calvaire (1).

Les érudits des derniers siècles, et Bochart entre autres (2), n'ont pas hésité à signaler l'Egypte comme point de départ de ces calomnies. Selon eux, elles proviendraient d'un *quiproquo*, bientôt transformé en *calembourg*. Nos modernes égyptologues semblent accepter cette conjecture (3). Mais certains égyptianistes y voient quelque chose de plus. Ils s'en prévalent en les prenant dans deux sens également favorables à leur système d'emprunt du Tétragramme aux mythes égyptiaques ; car, pour prévenir les objections, ils ne refusent pas de remonter, au moins par hypothèse, à une époque anté-

(1) Voir à ce sujet dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, XV, p. 101-18 (année 1857), la curieuse dissertation du P. Garucci, traduite de l'Italien par l'abbé André.

(2) *Herozoïcon*, chap. 18.

(3) Voyez une dissertation allemande du dr Lepsius, imprimée dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, vol. de 1852, p. 163 et 210.

rieure, non seulement à Moïse et à Joseph, mais encore à Abraham.

Essayons d'exposer tout ceci le plus brièvement possible.

Sous le gouvernement des Lagides, il y avait à Alexandrie, devenue alors capitale de l'Egypte, deux écoles critiques, rivales l'une de l'autre, celle des philosophes grecs, plus ou moins partisans de la zoolâtrie symbolique des Hiérogrammates (1), et celle des rabbins hellénistes qui mettaient bien au-dessus la sage prudence de leur législateur ennemi des représentations figurées de la Divinité. Il va sans dire que ces grecs égyptianisants renvoyaient leurs antagonistes à l'histoire égyptienne qui représentait les anciens hébreux comme des esclaves lépreux et révoltés. En réponse, les docteurs juifs, dans le désir de relever l'antiquité de leur nation, s'avisèrent de confondre les hébreux de la terre de Gessen avec les *Hycsos* ou pasteurs qui les avaient précédés dans la vallée du Nil, y avaient dominé en maîtres pendant une période de 511 ans, et en avaient été expulsés par *Ahmos* ou *Ahmès*, chef de la XVIIIe dynastie indi-

(1) « L'usage des symboles tirés de la nature animée, qui a laissé des traces si nombreuses dans l'écriture hiéroglyphique, avait conduit à donner pour emblème à chaque divinité l'animal qui rappelait ses énergies et ses vertus. On fut ainsi amené à vénérer ces animaux comme les images vivantes des dieux. Mais cette zoolâtrie purement symbolique dégénéra en une idolâtrie abjecte.» J'emprunte cette remarque à M. A. Maury. Voir *Revue des Deux-Mondes* du 1er septembre 1867. p. 197-8.

gène [1]. Les Egypto-Grecs jugèrent l'assimilation inadmissible de tous points, en raison de la différence des temps, des lieux, des personnages et des événements [2]. Ils opposaient les traditions égyptiennes rapportées par Manéthon et formellement contraires aux assertions judaïques dont Josèphe s'était fait l'écho.

Manéthon racontait, en effet, que Moïse, ex-prêtre d'Osiris, selon lui, avait été chassé d'Héliopolis avec d'autres à cause de la lèpre dont ils étaient infectés; que ces malheureux ayant obtenu de se retirer dans la ville d'Avaris, nommée autrefois ville de Typhon et ancienne résidence des rois Hycsos, s'y étaient mis en révolte, y avaient changé de religion et appelé à leur secours les pasteurs de Jérusalem. Il ajoutait que ceux-ci n'avaient pas demandé mieux que d'y rentrer dans l'espoir de reconquérir bientôt tout le pays; qu'en effet ils en étaient venus à bout et qu'ils avaient dominé de nouveau en Egypte pendant treize ans, parce que le Pharaon de cette époque, qui n'osait les combattre, s'était retiré en Ethiopie avec une grande partie de son peuple. Manéthon terminait par dire que ce monarque qu'il nomme Aménophis, était enfin rentré en Egypte avec de grandes forces, et qu'aidé de son fils Sethos, devenu adulte, il avait

(1) Voy. *la Réponse de Josèphe à Appion*, I, ch. 9 et 10.

(2) Elle a pourtant été reproduite de nos jours par certains exégètes de diverses communions, en France, en Angleterre et même en Allemagne.

livré bataille aux étrangers et aux rebelles, les avait vaincus et poursuivis jusque sur les frontières de Syrie (1).

Nos modernes égyptologues et M. le vicomte de Rougé à leur tête, placent l'Exode sous le règne de Menephtah, surnommé Séti II, 4e roi de la XIXe dynastie, fils de Ramsès II Miamun, le Sésostris des Grecs, petit-fils de Séti I et arrière-petit-fils de Ramsès I, chef de cette dynastie. Je ne mentionne ici ce grand événement que pour ordre et mémoire, sans prétendre ni en fixer la date précise, ni mettre en accord les deux récits biblique et manéthonien, et je passe de suite à une autre légende égyptiaque qu'on lit dans le *Traité* d'*Isis* et d'*Osiris*.

Celle-ci était relative, non plus aux démêlés de Moïse avec Pharaon, mais à ceux de Seth-Typhon avec Horus, son neveu. Elle représentait le premier dieu combattant le second sans succès, vaincu par lui, fuyant sur un âne roux à travers les marais du lac Serbonis (aujourd'hui lac Menzalez), et poussant sa retraite jusqu'en Palestine où il aurait engendré *Hiérosolymus* et *Judæus*, roux et pasteurs comme lui (2).

Le bon Plutarque s'étonnait qu'on eût mêlé les Juifs en cette affaire, mais c'est qu'il n'était pas au

(1) Manéthon dans Josèphe, *ouv. et lieu cités.* — Comparez Exode XII, 38, pour le ramas de gens de toutes sortes qui suivirent les Israélites à leur départ de Ramsès.

(2) Voy. là-dessus *Religions de l'Antiquité*, I, p. 490-9.

courant de l'histoire écrite par Manéthon. Il ignorait que la ville d'Avaris où Moïse se serait retranché avec ses troupes suivant les Égyptiens, s'appelait en leur langue ville de *Set* et en grec *Typhonopolis*, ville de Typhon (1); que le dieu y avait un temple solide bâti par un roi Hycsos et restauré par Ramsès II Miamun, père du Pharaon de l'Exode ; qu'enfin les Alexandrins accusaient Moïse d'avoir abandonné le culte d'Osiris pour celui de Seth-Typhon, son frère.

Ajoutons que, sur les monuments pharaoniques, le terrible dieu *Set* ou *Sut-ekh* est ordinairement représenté par un génie à forme humaine, mais avec une tête équivoque soit d'onagre, soit d'aigle-griffon, soit d'antilope-oryx à cornes gigantesques (2), mais quelquefois aussi par l'homme seul ou par l'animal entier; qu'au temps des Lagides et même bien auparavant (3), le peuple prenait la tête ou forme de quadrupède pour celle de l'âne en général et qu'en égyptien cet animal portait, entre autres noms, ceux d'*Iô*,

(1) M. le vicomte E. de Rougé a prouvé qu'*Avaris* n'était autre que l'antique ville de Tanis, située sur un bras oriental du Nil du côté des lacs amers ; fait admis aujourd'hui par les autres égyptologues.

(2) M. le vicomte de Rougé ne la précise pas autrement dans son *Examen du livre de Bunsen sur l'ancienne Egypte*. Voy. *Annales de Philosophie chrétienne*, 3e série, XIV, p. 362-4.

(3) On raconte que le roi de Perse Ochus, traité d'âne par les hiérogrammates au moment où il voulait reconquérir l'Egypte, leur fit répondre : Prenez garde que cet âne là n'avale votre bœuf, par allusion à Set-Typhon, alors réputé ennemi d'Osiris-Apis.

d'*Ia*, par O ou A long sans H final. C'est, à ce qu'il paraît, le premier de ces noms là que le papyrus hiératique du Musée de Leyde donne au redoutable dieu *Set* avec l'épithète de *grand destructeur* (1).

Ces préliminaires posés, voici en abrégé comment raisonnent ou peuvent raisonner les égyptianistes que j'ai maintenant en vue :

« Durant leur séjour sur le territoire de Gessen, les Israélites avaient pour voisins des peuples qui adoraient ou vénéraient des dieux à formes animales, soit entières, soit partielles. Tels étaient, d'une part, les habitants d'Héliopolis et ceux de Memphis qui avaient pour dieu tutélaire ou patronal, les uns le Taureau *Mnevis-Horus*, incarnation ou seconde vie de *Ra* ou *Phra*, le Soleil, les autres le Bœuf *Apis-Osiris*, incarnation ou seconde vie de *Phtah* ou *Ptah*, le feu (2). Tels étaient, d'autre part, les habitants de Tanis-Avaris, adorateurs de l'âne *Set* ou *Sut-ekh* fils de *Nu* ou de *Nut*, l'abîme céleste au féminin.

Les Israélites donc, peuple essentiellement imitateur et idolâtre (3), n'avaient pu manquer d'adopter ces noms et ces symboles. Le veau d'or du Sinaï, érigé par Aaron, en l'absence de son frère, prouve qu'ils avaient voulu ramener le *Ihuh* de Moïse soit au taureau d'Héliopolis, soit au bœuf de Memphis. Le

(1) Voy. la *dissertation citée* du dr Lepsius.

(2) Sur l'interprétation égyptienne de ces deux symboles divins, voyez un article de M. le vicomte Em. de Rougé dan le *Journal Asiatique*, 5e série, XII, p. 123, en note.

(3) C'est le reproche que leur fait le livre de Josué, XXIV 2 et 14.

simulacre d'or, érigé plus tard par Gédéon dans sa ville d'Hophra sous le nom d'*Ephod* (1), indique à son tour qu'ils l'avaient aussi ramené à l'âne *Set* ou *Sutekh* de Tanis-Avaris.

La Bible n'explique pas la forme de cette idole, mais le nom d'*Ephod* qu'elle lui donne, sa comparaison avec l'oracle appelé *Bath-Qol*, *fille de la voix*, dont parlent les Talmudistes, et d'autres indices encore, recueillis par l'exégèse indépendante, portent à faire croire que c'était une tête d'onagre (2), disposée de manière à rendre des oracles et, sinon tout-à-fait semblable, au moins très-analogue à la fameuse tête d'âne en or massif et de très-grand prix qu'Antiochus Epiphane et Pompée après lui

(1) Juges, VIII, 27.

(2) Le qualificatif hébreu *'Aphr*, d'où a été formé *'Aphr'a*, nom de la ville de Gédéon, est équivoque ; car il désigne le petit de tout quadrupède champêtre ou sauvage, un veau, un faon, etc. Il en est de même du qualificatif *'Agl*, latin *vitulus;* en sorte que l'*'Agl zhb* d'Aaron et l'*Aphud zhb* de Gédéon (pour *'Aphr zhb*) auxquels on donne généralement l'acception de *veau d'or*, pourraient bien avoir signifié pour certains orientaux *ânon d'or*, comme l'ont soutenu deux érudits allemands, Théod. Hasœus au dernier siècle, et G.-Fr. Daumer dans le nôtre. Le mot égyptien *Hes* ou *Hus*, généralement interprété veau, peut offrir la même équivoque suivant M. E. de Rougé. On peut en dire autant du nom *Iô* (âne) que, par confusion avec *Ioh* (bœuf ou vaehe), les Egyptiens et les Grecs après eux, appliquèrent les uns à la vache Isis, et les autres à la vache Iô. Ajoutez la remarque, je n'ose dire la méprise de Philon portant qu'en Egypte les Hébreux avaient adoré le *taureau Typhon* : au lieu de soit *l'âne Typhon*, soit le *taureau Osiris*. — Dans la stélo dite de l'an 400 dont je parlerai plus loin, le dieu de Tanis est représenté sons une forme entièrement humaine avec la tête couverte d'une mitre décorée de deux petites *cornes* qui se terminent par des mains, et le commandant de la citadelle de Tsar lui dit : « Salut à toi, o Sutekh, fils de Nut, toi qui es vaillant dans la barque des siècles, toi qui renverses l'ennemi à la proue de la barque du soleil ! Grands sont tes *mugisse-*

auraient trouvée, disait-on, lors de la prise de Jérusalem, l'un dans le sacré trésor du temple (1), l'autre dans le sanctuaire même de cet édifice religieux (2).

Tout le monde sait comment les Grecs et les Romains expliquaient ces prétendues têtes d'âne du temple de Jérusalem. Ils racontaient qu'après leur sortie d'Egypte, les Hébreux, égarés et mourant de soif dans le désert, auraient été sauvés par un onagre qui, marchant devant eux, leur aurait fait découvrir des sources d'eaux vives et les aurait dirigés dans leur route vers la terre promise. En reconnaissance de quoi Moïse aurait consacré l'image ou les images de cet animal dans son tabernacle (3). Salomon l'aurait imité, puis Zorobabel, l'un en transportant l'arche d'alliance dans son temple, l'autre en remplaçant cette arche dans le sien par une ou par deux têtes d'âne, employées, disait-on, comme sous les juges et sous les rois, à titre d'appareil divinatoire.

Divers passages du Pentateuque, assez mal entendus ou appliqués, avaient fourni matière à ces

ments...». (*Revue archéologique,* nouv. série, IX, p. 131 et XI, p. 170). Ces cornes et ces mugissements rappellent plutôt le buffle sauvage que l'onagre.

(1) Josèphe a cité et réfuté dans sa *Réponse à Appion*, II, ch. 4, les colporteurs grecs de cette fausse nouvelle.

(2) Cette seconde trouvaille, plus généralement alléguée que la première et plus répandue chez les Romains, a été contestée même par des païens.

(3) Voy. entre autres Tacite, *Histor.*, V, 4.— Diodore, XIV, 1. — Plutarque, *Symp.* IV, 5. — Notez sur Tacite que l'édition de Gronove porte *Asini effigies* (et non *effigiem*) *sacravere*, d'où Théod. Hasœus, a conclu qu'il s'agissait des *Krubim* de l'arche. Voir sa dissertation de *Onolatriâ Judæorum* dans les *Commentationes* de la Société royale de Gœttingue, année 1851.

pots-pourris. Entre autres méprises, les anecdotiers confondaient les deux anciens chérubins de l'arche avec les deux génies à tête de bœuf et d'âne ou d'autres animaux analogues que les Egyptiens faisaient figurer sur leurs *Baris* ou barques sacrées. Ils les confondaient aussi, ce semble. tant avec l'ancien oracle mosaïque appelé *Urim et Tummim,* qu'avec l'*Ephod* de Gédéon. de l'Ephraïmite Mikas (1), et des prêtres de Dan et de Béthel, en Samarie, car les veaux d'or de ces deux villes étaient accompagnés d'un Ephod (2), et il en avait été probablement de même du veau d'or du désert. puisque les idolâtres qui l'avaient fait fondre et dresser, s'étaient écriés à sa vue : « voilà tes dieux, ô Israël, qui t'ont fait monter du pays d'Egypte (3). »

Quoiqu'il en soit, et pour remonter à l'origine des reproches faits aux Juifs d'adorer un âne ou une tête d'âne, le savant Bochart croyait les expliquer en disant que, comme les hébreux de Gessen. dans leurs réponses aux exacteurs égyptiens, se servaient de l'expression *Phi Ihoh, la bouche de Jehovah*, ou *Phi Iah, la bouche de Iah,* c'est-à-dire la parole, l'ordre, le commandement de Jehovah ou d'*Iah*, les employés de Pharaon entendaient qu'on leur opposait *Phi Iô* ou *Phi Ia*, c'est à-dire *l'âne*, car en égyptien, *Phi* ou *Pi* n'était que l'article devant un nom

(1) Juges XVII, 5 ; XVIII, 17-20.

(2) Juges XVIII, 17-20 et Osée III, 4.

(3) Exode XXXII, 4. — Comp. I Rois, XII, 28.

ou qualificatif masculin. Bochart citait en même temps, et MM. Creuzer et Guigniaut ont reproduit après lui, maints vestiges d'un très-ancien culte de l'âne en Arabie, en Syrie, en Palestine, etc. (1). Puis G.-Fr. Daumer en a recueilli beaucoup d'autres pour la Judée sous la période des Juges (2).

On voit par ce qui précède qu'aux oreilles des Egyptiens les sons *Phi Iô* ou *Phi Ia* se rapportaient, non pas à *l'âne* en général, mais au dieu à corps ou à tête d'âne des habitants de Tanis-Avaris, adorateurs de *Set* ou *Sutekh*. Ces habitants, proches voisins des Hébreux, étaient des *Hycsos* ou des *Khétas*, c'est-à-dire des Asiatiques, établis dans cette ville au moins depuis l'usurpation des Rois-Pasteurs. Après le détrônement de ceux-ci, et l'expulsion de leurs bandes armées, on n'avait pas troublé ces étrangers dans leurs possessions : la politique des Pharaons indigènes les y avait même maintenus afin de s'en servir comme d'ouvriers très-utiles pour la construction ou réparation des forteresses du Delta oriental. Ils appartenaient à la même race que les Hébreux, parlaient la même langue et professaient probablement la même religion. Tout porte à croire que nombre d'entre eux se joignirent aux Israélites tant dans la révolte de ces derniers contre le Pharaon que dans leur fuite de la Basse-Egypte, car le Penta-

(1) Voy. là-dessus *Religions de l'Antiquité*, III, p. 141-5.

(2) Voy. son livre intitulé : *Der Feuer und Molochdienst der Alten Hebraer*, Braunschweig, 1842, p. 172-91.

teuque affirme en deux endroits qu'à leur départ de la ville de Ramsès les Beni-Israëls furent suivis d'un ramas de toutes sortes de gens (1).

Les modernes égyptianistes dont il s'agit en ce moment inclinent donc à penser que le Tétragramme hébraïque se rattache plus au *Iô* ou *Ia*, âne, de Tanis-Avaris, qu'au *Ihô*, *Ioh* ou *Iah*, bœuf, d'Héliopolis. Ils se prévalent même à ce sujet de la manière dont *Ihuh* est transcrit par la version grecque des septante à la tête des noms propres composés dans lesquels il entre comme élément constitutif. Pour cela ils s'arrêtent aux sept premiers livres de la Bible qui ne contiennent que six noms de cette espèce. Dans ce nombre, cinq débutent dans le texte hébreu par *Iu*, ponctué *Iô* par les massorèthes, et transcrit de même par les septante, comme s'il s'agissait de l'âne *Iô-Set* ou *Sutekh* de Tanis (2). Ils font remarquer que le 6e seul, celui de Josué, ministre et succeseeur de Moïse, porte en tête *Ihu* avec *h*, ponctué *Ihô*, comme s'il se référait au taureau *Ihô-Mnevis* d'Héliopolis, ville où Moïse aurait exercé la prêtrise selon Manéthon, mais que c'est là l'effet d'une rectification sacerdotale qui aurait préludé à celle de *Iusph* en *Ihusph* opérée

(1) Exode XII, 38; nomb. XI, 4.

(2) Ces cinq noms sont : 1° *Iusph*, Joseph, fils de Jacob; 2° *Iukbd*, Jocabed, mère de Moïse; 3° *Iuach*, Joas, père de Gédéon; 4° *Iuthm*, Jotham, son fils, et 5° *Iual*, Joël, fils de Samuel.

longtemps après par le psalmiste (1); que ce qui le prouve, c'est que Josué s'était d'abord appelé Osée, tout court, en hébreu *Huch'a*, Salut (2).

Ainsi, selon ces critiques, quelque prêtre ou lévite lettré, postérieur à Moïse, aurait préféré le nom d'*Ihô* à celui d'*Iô* et l'aurait ensuite sémitisé en *Ihuh*, distinction que ses coréligionnaires n'auraient pas toujours parfaitement comprise, puisque nombre de fois, après Samuel, les textes sacrés écrivent *ad libitum* tantôt *Ihu* avec *h* et tantôt *Iu* sans *h*, à la tête des noms propres composés, même lorsque ceux-ci s'appliquent à des personnages identiques.

Si ces dernières conjectures reposaient sur des fondements un peu plus solides, elles pourraient servir à expliquer et le culte du bœuf et le culte de l'âne en Palestine comme en Syrie, car elles feraient supposer que ces deux cultes venaient également de la zoolâtrie égyptienne. Mais l'Inde aussi connaissait ces emblèmes divins. J'ai déjà dit que celui du taureau figure dans les hymnes védiques. J'ajoute qu'il en est de même de celui de l'âne, car cet animal y joue également son rôle dans le mythe des *Açvins* ou des crépuscules au char desquels il est attelé.

J'avoue, d'ailleurs, que l'assimilation de *Jehovah* à *Set Typhon* a quelque chose de séduisant. Déjà, en

(1) Psalm. LXXXI, 6.

(2) Nomb. XIII, 17, comparé à Exode XVIII, 9, et XXIV, 13. mais il n'y a dans *Huch'a* qu'une soustraction de l'*I* initial comme dans le nom propre *Huchm'a* (quem Jehovah audit).

effet, à l'époque du séjour des Hébreux en Egypte, le redoutable dieu *Set* que les Pharaons conquérants honoraient de longue date comme dieu de la puissance, de la bravoure, de l'audace et de la victoire, comme *Dieu des combats* en un mot, devait souvent apparaître avec le caractère d'un génie destructeur aux yeux de leurs sujets timorés ou superstitieux, victimes des désastres causés par la guerre, par la famine, par la peste et par les autres fléaux naturels. Aussi est-ce sous ces divers aspects que l'Exode nous présente son dieu dans le récit des dix plaies d'Egypte, tout en faisant de Jehovah le dieu tutélaire des Hébreux, l'ennemi et le triomphateur des dieux de la vallée Niliaque. Ces fléaux indiquaient aux Egyptiens, laboureurs, artisans ou soldats, que, dans la circonstance, *Iô-Set* se tournait contre eux et faisait cause commune avec leurs voisins, pâtres étrangers et révoltés.

Ce point de vue suffit-il à la critique pour justifier la confusion? Je ne le pense pas. Il me semble qu'il y a ici nécessité pour les égyptianistes auxquels je réponds en ce moment, de choisir entre les deux hypothèses suivantes :

Ou prétendre avec certains égyptologues, d'ailleurs très-instruits, que le culte du dieu *Set* était inconnu en Egypte avant l'invasion des Rois-Pasteurs venant de l'Asie ; que ce sont eux qui l'y ont introduit pour la première fois; qu'ils l'ont d'abord installé à Tanis-Avaris, leur premier et dernier camp

retranché, et qu'après y avoir construit *ad-hoc* un temple grandiose, ils ont fait adopter leur dieu asiatique par les Egyptiens, devenus leurs sujets (1).

Ou bien admettre avec le plus grand nombre des docteurs en hiéroglyphes que ce culte existait déjà en Egypte depuis l'époque la plus reculée (2), en sorte que ces usurpateurs n'auraient fait que l'adopter à leur tour et se l'approprier, en considération de ce qu'il représentait à leurs yeux leur puissant et redoutable dieu *Baal* (3).

Or, dans l'une comme dans l'autre hypothèse, à quelque époque que l'on se reporte, fût-ce à celle de l'arrivée de Jacob en Egypte, et même à celle du voyage d'Abraham à la cour du Pharaon qui régnait alors, il est moralement impossible que le prétendu emprunt imputé aux Hébreux de la terre de Gessen, voisine de Tanis et d'Héliopolis, eût été fait aux véritables Egyptiens. En effet, de tout temps, ce peuple policé et dédaigneux avait les bergers en abomination (4). Les enfants d'Israël n'auraient pu s'adresser à cet égard qu'à leurs voisins de Tanis,

(1) Voir les *Mélanges égyptologiques* de M. Chabas, 1864, p. 190.

(2) MM. Auguste Mariette et Emmanuel de Rougé se sont assurés, dans les tombeaux de Gizeh et de Sakharah, que le dieu *Set* était connu dans le Delta dès la IVe dynastie égyptienne. C'est désormais un fait acquis à la science.

(3) Voir à ce sujet le résumé fait par M. A. Maury des dernières découvertes sur l'ancienne Egypte, dans la *Revue des Deux-Mondes*, cahier du 1er septembre 1867 p. 195.

(4) Voy. Genèse, XLIII, 32 ; XLVI, 34. — Exode, VIII, 26.

étrangers comme eux, originaires des mêmes contrées, parlant des dialectes de la même langue et exerçant des professions semblables ou analogues, car il est aujourd'hui constaté que les anciens habitants de cette ville et du nôme arabique étaient des Syro-Araméens dont on a retrouvé les descendants sur les bords du lac Menzalez (1), autrefois lac Serbonide, dans cette province de Chargych où l'on disait que *Set-Typhon*, après sa défaite, avait fui devant la colère d'Horus, son vainqueur, comme Moïse et les siens auraient fui non loin delà devant celle de Pharaon, suivant les traditions égyptiaques. L'impossibilité morale que je viens de signaler, apparaît plus manifeste encore par les récits de l'Exode, du chap. I[er] au chap. XV (2).

Voilà les considérations qui m'ont déterminé à ne point placer l'Egypte en tiers dans mes *Etudes Biblico-Védiques*. En ce point, comme en beaucoup d'autres, j'étais complètement d'accord, et je m'en félicitais, avec mon très-savant ami, M. Alfred Maury, qui,

(1) Voy. l'*Aperçu de l'Histoire d'Egypte depuis les temps les plus reculés*, par M. A. Mariette-Bey, p. 27, Alexandrie, 1864.

(2) *Nec obstat* le fameux emprunt des vases d'argent et d'or et des vêtements (sacerdotaux sans doute) effectné la veille du départ des Israélites. Car, d'un côté, les prêteurs pouvaient n'être que des étrangers à demi-égpytianisés; de l'autre, s'ils étaient des égyptiens d'origine, le dernier fléau (la mort des premiers-nés) avait dû les rendre accessibles et favorables à des gens qu'ils voulaient mettre dehors au plus vite dans la crainte du courroux d'*Iô-Set* auquel les emprunteurs allaient sacrifier dans le désert. Voy. Exode, XII, 29-36.

dès 1854, dans un premier aperçu succinct, mais substantiel de la religion des anciens habitants de la vallée du Nil, avait repoussé en quelques lignes l'origine égyptienne du Jehovah des Juifs (1). Depuis cette époque, sans revenir sur cette question spéciale, et même sans parler du peuple d'Israël, l'éminent archéologue, dans une analyse toute récente des dernières découvertes sur l'ancienne Egypte (2), s'est exprimé en termes qui prouvent qu'il n'a pas changé d'opinion. Avant ce second écrit, c'est-à-dire en 1866, l'illustre successeur et continuateur de Champollion jeune, M. le vicomte Em. de Rougé, dans ses savantes *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties* de Manéthon (3), était venu ajouter le poids de sa grande autorité en cette matière à l'ancien système que j'avais adopté sur l'origine asiatique des fondateurs de la monarchie égyptienne. Ils ont ainsi tous deux confirmé implicitement la conclusion que j'avais tirée des récits de la Genèse, à savoir que les Egyptiens, en passant d'Asie en Afrique, soit par l'Isthme de Suez, soit par le détroit de Bab-el-Mandeb, avaient transporté avec eux dans la vallée du Nil, en les altérant plus ou

(1) Voyez l'article *Egypte*, (Religion) de l'*Encyclopédie moderne*, dirigée par M. Léon Renier, XIII, p. 573-4.

(2) Voyez *Revue des Deux-Mondes*, nº cité du 1er septembre 1867, p. 206-7.

(3) Voy. le t. XXV, seconde partie des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, publié en 1866.

moins, le nom et le culte d'un dieu commun aux trois races de Japheth, de Sem et de Kham.

Cette digression est déjà bien longue, et il semble que je devrais la clore en cet endroit. Cependant, comme quelques égyptologues doutent encore, soit de la parfaite identité du dieu *Sutekh* des Hycsos avec le dieu *Set* des monumenis pharaoniques antérieurs ou postérieurs à la domination de ces étrangers en Egypte. (M. Mariette). soit de l'authenticité de la lecture *Sutekh* (M. Chabas); comme, d'un autre côté, M. le vicomte de Rougé, qui admet l'une et l'autre, donne de ces deux noms une étymologie sémitique ou mieux syro-araméenne qui les rattache tous deux à l'*El-Chaddaï* des patriarches, en hébreu *Al-Chdi*, c'est à dire à un ancien nom biblique de Jehovah, je ne crois pas pouvoir me dispenser de résumer sur ce sujet les nouveaux éclaircissements de notre célèbre professeur d'égyptologie au Collège de France.

En identifiant ci-dessus le *Set* des pharaons égyptiens au *Sutekh* des rois *Hycsos* et des princes *Khétas*, leurs successeurs selon toute apparence, je n'ai fait que suivre l'opinion générale de nos modernes égyptologues, adoptée et confirmée par M. le vicomte Em. de Rougé. Or, d'un côté, il est reconnu aujourd'hui que les *Hycsos* expulsés par la XVIIIe dynastie et les *Khétas* contre lesquels la XIXe eut à lutter, étaient des Syro-Araméens. D'un autre côté, l'égyptien-copte n'offre pas de racine à laquelle on puisse

rapporter les deux qualificatifs *Set* et *Sut-ekh*. Enfin M. de Rougé prouve, par la comparaison des noms ethniques, que les Egyptiens primitifs étaient venus d'Asie en Afrique par les côtes de la Mer-Rouge ; qu'ils avaient dû traverser des pays habités par les Syro-Araméens, et qu'ils avaient sans doute habités eux-mêmes dans l'origine à en juger par l'appareil grammatical de l'égyptien comparé à celui de l'hébreu. C'en était assez pour autoriser notre grand égyptologue à recourir ici à l'idiome hébraïque qui lui offrait deux radicaux curieux. savoir : *Chud* et *Chdd*. signifiant tous deux « être fort ou puissant, agir avec violence, dévaster, détruire ». Ce savant rapproche donc *Set*, tant du pluriel *Chdim* (lisez *Chêdím*), les puissants, les seigneurs, employé dans le Deutéronome (XXXII, 27) pour désigner des démons ou des idoles, que du nom divin *Chdi*, (ponctué *Chaddaï*, grec et latin Saddaï), le *Tout-Puissant*. Il fait remarquer que les Egyptiens confondaient souvent le *D* avec le *T*, le *L* avec le *R* et le *Ch* avec le *S*, qu'ainsi ils pouvaient très-bien rendre *Ched* par *Set*, de même qu'ils rendaient *Baal* par *Baar* (1).

Quant à *Sut-ekh*, il va de soi que la première syllabe, *Sut*, répond au Syro-Araméen *Chud*, variante dialectique de *Chdd*, ce qui la justifie suffisamment. Mais la seconde, *Ekh*, reste inexpliquée Le caractère hiéroglyphique qui la représente et que l'on rend par *kh*, étant partout ailleurs employé comme

(1) Voir les *Recherches citées*, p. 232-3, avec les notes.

signe phonétique (et non idéographique) et supposé mû par une voyelle vague, (a, e, o), cette syllable peut très-bien être lue *Akh*. Ne pourrait-on pas voir dans celle-ci un très-vieux substantif *Akh*, synonyme de l'hébreu *Ach*, feu ? Un prophète juif, voisin de la captivité, se sert encore de ce mot *Akh* pour signifier brasier ou poêle ardent (1), de sorte que *Chud-Akh*, chez les Hycsos, les Khetas et les habitants de Tanis, aurait signifié à la lettre ou le *puissant feu* ou le *seigneur feu*, car ces Asiatiques qualifiaient *Sut-ekh roi du ciel* et *Baal* ou *Seigneur* par excellence, en même temps que *grand destructeur*. C'est ainsi que le Deutéronome qualifie Jehovah de *feu consumant*(2), de dieu *qui fait mourir et qui fait vivre* (3), et que le Psalmiste le nomme quelque part le *roi des épouvantements*. Ces titres convenaient parfaitement à *Set* ou *Sutekh*, dieu de la puissance et de la dévastation, suivant M. de Rougé.

A ce sujet, l'illustre égyptologue nous révèle une particularité importante qu'il est bon de relever, c'est que *Set*, qui fut appelé le mauvais génie, le principe du mal ou de la force brutale, l'ennemi d'Osiris et d'Horus, à partir d'une époque qui paraît dater de la fin de la XXIe ou de l'avènement de la XXIIe dynastie (4), n'avait point ces caractères dans les temps

(1) Jérémie XXXVI, 22-3. Voir là-dessus, Gesenius, p. 69 B.
(2) *Ach-Aklh*, Deutér. IV, 24, et IX, 3.
(3) Deutér. XXXII, 39.
(4) Le premier roi de celle-ci, nommé Çiçaq dans la Bible, fut contemporain de Salomon, de Roboam, roi de Juda, et de Jéroboam, roi d'Israël. Voyez Rois XI, 40, et XIV, 25-6.

antérieurs, je veux dire jusque vers la fin de la domination des Ramsès qui remplissent les XIXe, XXe et XXIe dynasties réputées indigènes.

Déjà, sous l'ancien empire, et dès le commencement de la IVe dynastie, *Set* et *Horus* apparaissent sur les monuments hiéroglyphiques comme les représentants de la souveraineté, l'un sur la Basse-Egypte ou le Delta et l'autre sur la Haute ou la Thébaïde. Ils sont tellement unis que chaque Pharaon, en montant sur le trône, se fait appeler l'*Horus* et le *Set*, en même temps que : « *Soleil, fils du Soleil* » (1). Aussi le Rituel funéraire mentionne-t-il une scène dans laquelle *Horus* et *Set* sont représentés versant sur la tête des rois, lors de leur sacre probablement, les symboles de leur domination future (2). En outre, sur le tombeau de Ramsès III *Hic-Pen*, chef de la XXe dynastie, on voit figurer un génie symbolique à deux têtes qui sont, d'un côté, celle de *Set* et, de l'autre, celle d'*Horus* (3), en signe de la domination de ce roi sur les deux Egyptes, appelées dans la Bible *Mitsraïm* au duel, « les deux confins, les deux limites » (4).

Sous les *Toutmès* de la XVIIIe dynastie, le culte

(1) Voir les *Recherches citées* p. 232-3 et pour les preuves, p. 264-5, 276-7 et 330.

(2) Voir *Revue archéologique*, nouv. série, I, p. 350.

(3) Champollion, *notices*, p. 420.

(4) Voy. sur le sens de ce mot ou le *Thesaur* ou le *Lexicon manuale* de Gesenius.

de *Set* qui avait prédominé au temps des usurpateurs asiatiques sous le titre de culte de *Sut-ekh*, fut associé de nouveau à celui d'Horus. Il reprit plus de faveur encore sous les *Ramsès* des trois dynasties suivantes, à tel point que le surnom de *Seti*, comme qui dirait dévoué à *Set* ou *Setien*, fut donné successivement : 1° au IIe roi de la XIXe dynastie, *Ramenma*, fils de *Ramsès* Ier et père du grand *Ramsès II Miamun*, 2° au IVe roi de cette dynastie, *Menephtah*, sous le règne duquel paraît s'être opéré l'Exode et qui était le 13e fils de *Ramsès II*, et 3° au chef de la XXe dynastie, *Ramsès III*, *Hic-Pen*, sur le tombeau duquel figure le génie à deux têtes dont je viens de parler.

Quoique *Ramsès II Miamun* n'eût pas pris lui-même le surnom de *Seti* que portèrent son père et son fils, le traité d'alliance offensive et défensive qu'il conclut avec le prince des *Khétas* où il se dit chéri de *Set* (1) et surtout la fameuse stèle de l'an 400, découverte récemment à Tanis par M. A. Mariette-Bey, prouvent sans réplique qu'il n'en était pas moins dévoué au dieu principal de cette ville, puisqu'il y restaura le temple de *Sut-ekh* et y consacra à ce dieu un monument en mémoire de ses ancêtres et

(1) Voir la traduction de ce traité par M. Em. de Rougé dans la *Revue archéologique*, nouv. série, XIII, p. 268-15. Notons ici : 1° que M. Chabas, dans les *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Châlons-sur-Saône*, IV, p. 453 (an. 1863), cite un texte hiéroglyphique où il est dit de ce Ramsès II : *C'est tout Horus-Set* ; et 2° que, suivant M. Em. de Rougé (*Revue archéologique*, IX, p. 131, nouv. série), ce grand roi avait épousé la fille du prince de *Khét*, quand le traité de l'an 22 de son règne eut ramené la paix entre les deux pays.

de son père Seti Ier. Les paroles prononcées à ce sujet par le Pharaon et le profil de sa figure qui rappelle le type syrien, ont fait croire à M. le vicomte de Rougé que les Ramsès s'honoraient de descendre (par les femmes probablement) d'un Roi-Pasteur, nommé *Noubti-Set* ou Set-le-Roux (1).

Le culte de Set avait donc été ravivé dans la Basse-Egypte au temps de l'Exode et replacé au même rang que celui d'Horus. En conséquence, les Egyptiens de cette époque, jusque-là vainqueurs de leurs voisins sous des Pharaons que protégeaient également ces deux divinités, durent être étrangement surpris des nombreux fléaux qui venaient fondre sur eux, à intervalles plus ou moins rapprochés, y compris l'insurrection des Israélites et de leurs adhérents; ils durent penser que l'antique dieu *Set* qui avait favorisé tour à-tour les anciens Pharaons jusqu'à la fin de la XIVe dynastie, puis les Rois-Pasteurs ou *Hycsos* des trois dynasties suivantes, ensuite les *Ahmès* et les *Toutmès* de la XVIIIe et finalement les trois premiers *Ramsès* de la XIXe, redevenait contraire aux fidèles sujets du 4e Ramsès, (Menephtah), actuellement sur le trône. De là, ainsi que je l'ai déjà insinué à la fin du § précédent, ce conseil un peu rude donné au roi régnant par ses serviteurs timorés : « Jusqu'à quand

(1) Cette filiation présumée a été constestée par M. Mariette et maintenue par M. de Rougé. Voir *Revue archéologique*, nouv. série, XI, p. 169-90, et p. 346-7, et *Revue des Deux-Mondes*, n° du 1 septembre 1867, p. 195-6.

« celui-ci (Moïse) nous sera-t-il en piége ? Laisse « aller ces gens, et qu'ils servent *Ihuh* leur Dieu. Ne « vois-tu pas que déjà l'Egypte est perdue ? [1] » Delà aussi ce cri de détresse proféré par les soldats égyptiens au passage de la Mer-Rouge : « Fuyons « devant Israël, car *Ihuh* combat pour eux contre « Mitsraïm [2]. » Prononcez ce nom sacré à l'égyptienne, c'est-à-dire *Iô*, et vous verrez que, dans la pensée de ces égyptiens, militaires ou bourgeois, le dieu *Set* cessait d'être propice à la vallée du Nil, c'est-à-dire de personnifier, comme sous l'ancien empire, la royauté de la Basse-Egypte, et d'être pour elle un dieu national et protecteur, au même titre qu'Horus pour la Haute-Egypte, en sorte que désormais, c'est à ce dernier seul qu'il faudrait recourir dans les dangers, puisque l'autre passait du camp des Egyptiens dans celui des Hébreux.

Ami lecteur : « *Si quid novisti rectius istis,*
« *Candidus imperti, si non, his utere mecum.* »

VI.

Mon parallèle de Jehovah et d'Agni resterait incomplet, controversable et même obscur pour la plupart des lecteurs studieux, peu au courant de ces sortes de matières, si, avant de l'entreprendre, je ne résumais pas dans un chap. préliminaire, les

(1) Exode, X, 7.
(2) Exode, XIV, 25.

travaux exécutés avant le mien sur les vieilles prononciations du Tétragramme hébraïque qui nous ont été transmises, non point par les docteurs juifs, ils se gardent bien d'entrer en explication à ce sujet, mais par des écrivains étrangers au Judaïsme, tels que païens, gnostiques et pères de l'Eglise, après la destruction du temple de Jérusalem. Ce hors-d'œuvre me paraît indispensable ; c'est une sorte de question préjudicielle qu'il importe d'examiner et de résoudre tout d'abord, car, avant d'aborder le fond, il faut s'assurer de la forme : autrement la partie philologique de mon exégèse manquerait de base certaine.

N'ayant à ma portée que la traduction française du Rig-Véda par feu A. Langlois, c'est à elle que j'emprunterai la plupart de mes citations védiques, toute divinatoire qu'elle ait paru en certains endroits au très-savant éditeur du *texte* et du *commentaire sanscrit* (1).

Pour abréger, je me bornerai généralement à l'énonciation de trois chiffres, dont le premier, en caractères romains, indiquera le volume, le second, en chiffres arabes, la page, et le troisième, en mêmes chiffres, la stance. Je ne mentionnerai l'hymne, et entre parenthèses seulement, que quand la page

(1) Voyez la seconde série, p. 409, des *Lectures on the Science of Language* par M. Max Müller. Les indianistes savent que la traduction anglaise de feu M. H. Wilson est restée incomplète et que la version allemande de Théod. Benfey marche lentement dans son journal intitulé *Orient and Occident*, dont le 1er fascicule a paru à Gœttingue en 1862.

de renvoi contient deux stances du même numéro. Je suivrai le même procédé tant pour la transcription et la traduction latines du premier livre du Rig-Véda par Fréd. Rosen que pour la traduction anglaise du Sâma-Véda par Stevenson, en ce sens que, comme ces ouvrages ne contiennent chacun qu'un volume, je me bornerai pour eux à deux chiffres arabes indiquant la page et la stance. Quant au petit nombre de citations que j'aurai à extraire de la transcription en caractères européens de tout le Rig-Véda par M. Théodore Aufrecht dans les volumes VII et VIII des *Indische studien* de M. Albrecht Weber, j'emploierai trois chiffres dont le premier indiquera le *mandâla* ou livre, le second le *sukta* ou hymne, et le troisième le *rig* ou verset. Malheureusement je ne peux adapter les mêmes abréviations au *Sama-Véda* de M. Théodore Benfey à l'égard duquel je me verrai obligé de recourir à la série de chiffres très-compliquée qu'il indique lui même à chaque page de sa traduction allemande.

En ce qui touche la transcription des mots étrangers, je veux dire sanscrits et hébreux, je suivrai pour les premiers la méthode d'Eugène Burnouf, et pour les seconds celle de Gesenius, sauf, à l'égard de ceux-ci, quelques légères modifications indiquées dans la note ci-après.

Je ne puis ni ne dois terminer cette préface-introduction, sans donner ici un témoignage public de ma profonde gratitude envers MM. Adolphe Regnier,

Alfred Maury et Gustave Liétard, les deux premiers membres de l'Institut, et le troisième membre des Sociétés d'Anthropologie et de Linguistique, pour les grandes facilités qu'ils ont bien voulu m'accorder, tantôt en consultant avec moi ou pour moi, tantôt en mettant à ma disposition plusieurs ouvrages rares de leurs bibliothèques particulières dont j'avais besoin pour mon travail.

Note pour la transcription des mots hébreux.

L'hébreu ne se prête pas aussi facilement que le sanscrit à une transcription uniforme, parce que son alphabet est comparativement fort incomplet, ce qui entraîne l'obligation d'affecter plusieurs sons ou emplois à une seule et même lettre, tantôt pour l'aspirer, tantôt pour l'adoucir. Quoique tous les caractères *écrits* dans le canon alphabétique soient réputés consonnes, il en est plusieurs qui font réellement fonction de voyelles En conséquence, j'avertis le lecteur que je transcrirai, comme je l'ai déjà fait d'ailleurs pour quelques lettres :

1° L'*ALEPH* par *A* et l'*AIN* par *'A*, et non par *O*;

2° Le *HE* par *H* et le *HHETH* par *'H*, et non par *KH*;

3° Le *VAU* et le *IOD*, tantôt par *U* (pour ou) et par *I*, lorsqu'ils restent voyelles, tantôt par *V* et par *Y* lorsqu'ils deviennent consonnes.

4° Le *CAPH* et le *COPH*, l'un par *K* ou *KH* et l'autre par *Q* dont il a la forme.

5° Le *PE* par *P* ou *PH* selon qu'il est simple ou marqué au milieu d'un point diacritique;

6° Le *SAMEKH* et le *TSADE*, l'un par *S* et l'autre par *TS* et non par *Ç* italien sonnant *TCh*.

7° Le *SIN* et le *SCHIN* ou *SHIN*, le premier par ç cédillé et le second par *CH* français dans *CHAT, CHER, CHIEN, CHOSE, CHUTE*.

8° Enfin le *TET* et le *THAU*, l'un par *'T*, l'autre par *T* simple lorsqu'il est muni de point diacritique, sinon par *T*H, cas le plus ordinaire.

—

JEHOVAL ET AGNI

ÉTUDES BIBLICO-VÉDIQUES

CHAPITRE I.

Discussion préliminaire sur la véritable prononciation du Tétagramme hébraïque IHUH (1).

I.

De tous les anciens noms de la Divinité qui sont parvenus jusqu'à nous, il n'en est aucun qui, depuis la renaissance des lettres en Europe, y ait suscité parmi les érudits autant de débats, d'hypothèses, de systèmes et de rêveries, que le célèbre Tétragramme hébreu IHUH, ou YHVH, plus connu sous sa forme moderne *Jehôvâh*.

(1) Les ouvrages à consulter sur ce chap. Ier sont très nombreux. Voici ceux dont j'ai fait plus spécialement usage :

1° *Tetragrammaton* par Drusius, dans la *Critica-sacra,* t. I, 2e partie, in-f°.

2° *Recueil de dissertations critiques sur quelques endroits difficiles de l'Ecriture Sainte,* Paris, 1715, in-4°, sans nom d'auteur, mais attribué au P. Souciet, jésuite.

3° *Palæographia critica,* par Kopp, vol. III et IV, in-4°.

4° *Thesaurus Linguæ Hebrææ et Chaldææ*, de Gesenius, au mot *Ihuh*, p. 575-8, in-4°.

5 *De l'Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue,* par P. L. B. Drach, t. I, in-8°.

6° *De origine nominis Ihuh*, dissertation de Fr. Paul Scholz, Breslau, 1857, in-8°.

Et 7° *Uber die Bedeutung und Aussprache von Ihuh,* par H. G. Hoelemann, dans ses *Bibel-studien,* 1re partie. Leipzig, 1859, in-8°

Ce nom de quatre lettres que nous écrivons généralement avec sept, en y faisant entrer les trois points-voyelles que lui adjoignent les bibles ponctuées et en prenant pour des consonnes les quatre caractères écrits à la suite les uns des autres et de droite à gauche en hébreu, ce nom *quadrilittéral*, dis-je, joue un rôle immense dans la religion des Juifs : il est à la fois la base, le centre et le couronnement de leur édifice social, politique et religieux. C'est le nom sacré par excellence, le nom à la fois glorieux et terrible, le nom ineffable et incommunicable, le nom propre de Dieu, comme désignant son essence; tandis que les autres noms divins que lui donne aussi la Bible hébraïque sont des noms dérivés de ses actions et n'indiquent que ses attributs, tels que la puissance, la justice, la bonté, la sagesse, la miséricorde, etc. En un mot, ce nom particulier (1). ce nom distinct ou séparé (2), était, si l'on en croit les auteurs du Talmud, le seul nom existant avec Dieu avant la création (3). Delà le saint respect dont les Juifs l'entouraient comme symbole de nationalité, d'indépendance, de théocratie et surtout de monothéisme. Sous ces divers rapports, il ne pouvait manquer d'attirer partout l'attention du monde

(1) *Hchm hmiu'had.*

(2) *Chm hmphurch.*

(3) Sur tout cela voyez le *More Nebukim* ou *Guide des Egarés, de Maïmonide*, traduction de feu S. Munk, chap. I, p. 267-73. Paris, 1856, grand in-8°.

savant. Aussi a-t-il enfanté des milliers de dissertations, pour ne pas dire de gros volumes (1), et il en enfante encore de nos jours au-delà du Rhin, surtout dans l'Allemagne protestante qui est devenue la terre classique de l'exégèse sacrée.

Ihuh figure dans les textes hébreux de la Bible jusqu'à 6855 fois, si l'on s'en rapporte au relevé minutieux et tout récent d'un vieil israélite anglais, nommé Jonathan (2). Dans ce nombre ne sont pas compris probablement les noms propres d'hommes et de femmes dans lesquels *Ihuh* entre comme élément constitutif, tel que celui de *Jonathan* (3), ou Adéodat, en grec *Theodôros*, que je viens de citer, et celui de *Nathanyâhu* (4), son adéquat, signifiant Dieu-donné, en grec *Dôrotheos*. Mais il en est sans doute autrement du nom divin *Ih*, ponctué *Yâh*, forme poétique ou populaire de *Ihuh*, son type ou son abrégé, qui commence à apparaître dans le cantique chanté après le passage de la Mer-Rouge et que le Psalmiste emploie assez fréquemment, témoin le refrain *Illuih* (Alleluyâh !).

(1) J'en pourrais dire autant du divin monosyllabe *Aum* des Indiens sur lequel les Brâhmanes et les Bouddhistes ont débité plus de rêveries encore que les Talmudistes et les Kabbalistes Juifs sur *Ihuh* : ce qui a fait croire à Anquetil-Duperron qu'il y avait eu là des emprunts réciproques, bien que *Ihuh* ne ressemble pas plus à *Aum* que l'arabe *Alphana* au latin *Equus*. Voir son *Oupnekhat*, I, p. 443.

(2) Voir l'article de l'*International* de Londres, extrait par le *Journal d'Amiens*, dans son numéro du 23 août 1866.

(3) Hébreu sans points-voyelles *Ihunthn* ou *Iunthn*.

(4) Hébr. s. p. v. *Nthnihu*.

Cependant, chose singulière et bien digne d'attention ! le nom intégral *Ihuh* a cessé d'être en usage chez les Juifs, même dans la *bénédiction sacerdotale* où son emploi était formellement prescrit par le Pentateuque. Cette cessation absolue date d'une époque vaguement déterminée, mais qui paraît remonter à celle du partage de l'empire d'Alexandre-le-Grand entre les généraux qui l'avaient aidé dans ses conquêtes en Asie. On sait que, dès l'année 320 avant l'ère chrétienne, la Judée, la Phénicie et la Cælésyrie étaient devenues tributaires de l'Egypte sous le gouvernement de Ptolémée-Soter (1). Les Talmudistes prétendent que le souverain pontife Siméon-le-Juste, décédé sous le règne de ce prince, l'an 292 avant Jésus-Christ, fut le dernier des *prêtres sanctifiès à l'Eternel* qui proféra à haute voix le divin Tétragramme selon ses lettres propres, dans la grande bénédiction du peuple à la solennité du jour des expiations (2).

Ce qu'il y a de certain, c'est que ce nom sacré ne reparaît plus ni dans la version grecque d'Alexandrie,

(1) Ces trois provinces lui furent enlevées l'an 314 par Antigone ; mais il les reprit l'an 300. Les Lagides les perdirent l'an 203 par suite des victoires d'Antiochus-le-Grand sur les Égyptiens. Elles tombèrent alors sous la domination des Séleucides, et la Judée y resta assujettie jusqu'à l'époque des princes Asmonéens ou Macchabées qui, à partir de 166, luttèrent avec avantage contre ces puissances étrangères. Après ces libérateurs, le pays tomba sous le joug des Hérodes et des Romains.

(2) *Guide des Egarés*, I. p. 273-9 ; *Thesaurus*, p. 576.

dite des *Septante*, qui date pour le Pentateuque de l'an 276 sous le règne de Ptolémée-Philadelphe, ni dans les livres bibliques écrits en chaldéen ou en grec, ni dans ceux du nouveau testament, ni dans les ouvrages de Philon et de Josèphe, ni même dans les versions de la Bible hébraïque exécutées durant les cinq ou six premiers siècles de notre ère, en quelque langue que ce fût, par la raison que les premiers chrétiens judaïsaient tous en cette partie.

Tel était alors le respect des Juifs pour ce nom divin que le néoplatonicien Philon déclare expressément qu'il n'est pas permis de l'entendre et encore moins de le transcrire littéralement (1). Ce respect s'est continué jusqu'à nos jours parmi les Israélites. Il a été imité par les Pères de l'Eglise, excepté par ceux qui avaient à combattre les hérésis gnostiques dans lesquelles on faisait jouer au Tétragramme les rôles les plus divers. St-Grégoire de Nazianze, en théologien-poëte, va même jusqu'à dire, par allusion

(1) Ce sont ses propres expressions dans sa *Legatio apud C. Caligulum*, p. 1041 de ses œuvres dans l'édition de Paris. Josèphe s'exprime en termes aussi nets dans son *Archéologie judaïque*, lib. II, c. 5, § 2. Il y ajoute même dans son livre subséquent, de *Bello judaïco*, liv. V, c. 5, que ce nom n'était composé que de voyelles, assertion excusable dans la bouche d'un helléniste écrivant en grec pour des Grecs, mais inexacte en réalité, car le *He* hébreu répond a notre *H* aspiré. Elle a pourtant été répétée par Eusèbe de Césarée dans un texte qui sera cité ci-après.

à *Ihuh* sans le transcrire, que Dieu est insaisissable pour l'esprit, inexprimable pour la langue (1).

La grande Synagogue s'était montrée extrêmement sévère à l'encontre des Israélites qui oseraient le proférer. Elle leur infligeait la peine de mort par une fausse entente de divers textes de Pentateuque qui n'avaient voulu atteindre que les blasphémateurs (2). Ce fait est trop connu pour que j'aie besoin d'y insister.

Quant aux prêtres officiants à qui la loi prescrivait de bénir le peuple au nom de *Ihuh* (3), Maïmonide rapporte, d'après la Mischnâ, qu'ils remplaçaient le Tétragramme par un nom de douze lettres, moins mystérieux, mais pourtant très respectable, qu'on enseignait d'abord à qui voulait l'apprendre, mais que dans la suite on ne révélait plus qu'aux plus pieux de la classe sacerdotale, à tel point que le prêtre qui s'en servait en bénissant le peuple dans le sanctuaire, le faisait absorber par les mélodies des prêtres, ses frères (4). Il paraît que le Talmud ne

(1) Voir ses *œuvres*, I, p. 552 ou Drach, *ouv. cité*, I, p. 337, — On en dit autant d'*Aum*, *Atmâ* ou *Brahma* dans les *Lois de Manou*, I, 7, et XII, 122, trad. de Loiseleur-Deslongchamps.

(2) Voy. entre autres, Exode, III, 5, et XX, 7, et surtout Lévitique, XXIV, 10-6.

(3) Lévitiq. IX, 22. Nomb. VI, 24-6,

(4) Voir surtout cela *le Guide des Egares*, de Maïmonide, I, p. 274-5 avec les notes du traducteur feu S. Munk. Voici en outre certain texte de R. Bekhaï que Buxtorf, *Lexicon Chald. Talm. Rabbinic.* p. 2435, et d'autres après lui rattachent au Tétra-

s'explique ni sur le sens de ce nom substitué, ni sur les lettres dont il se composait. Le savant Maïmonide se borne à dire qu'on le cachait, à l'exemple du Tétragramme, parce que les hommes relâchés l'ayant appris sans en bien saisir les profonds mystères métaphysiques, avaient été troublés dans leur foi et étaient arrivés à de fausses croyances ou avaient professé par suite des croyances mauvaises (1).

II

Ces expressions ambiguës ont fait naitre parmi les critiques une question intéresante : celle de savoir si c'est seulement par des scrupules religieux, comme on le croit généralement, ou si ce n'est pas aussi par suite d'abus, de profanations, de blasphêmes, de superstitions et de sortilèges, soit

gramme lui-même : « sunt tempora quibus sacerdotes profe-
« runt illud nomen cum elevatione manuum expressè (et
« publice, ut ab omnibus audiatur), et sunt tempora quando
« non pronunciant illud publice et clare, sed deglutiunt illud
« (id est obscurè, cum murmure et mussitatione proferunt
« illud, quasi absorberent) ». — Du reste, l'existence et l'emploi de ce prétendu nom de douze lettres ont été contestés de nos jours par Abraham Geiger, célèbre Rabbin de la Synagogue de Breslau dans un savant livre publié en 1857, sous ce titre : *Urschrift und Uebersetzungen der Bibel,* etc.

(1) *Ouv. cité*, p. 274-5.

(2) Maïmonide, *ouv. cité*, I, p. 271-2, semble admettre les deux dernières causes lorsqu'il parle, d'après la *Mischnâ*, d'abord des *Kamiôth* ou amulettes renfermant des formules magiques qu'on portait comme préservatifs contre les maladies, ensuite des *Schimôth* ou noms sacrés, forgés par fantaisie, n'offrant aucun sens et réputés capables d'opérer des miracles.

parmi les Israëlites, soit parmi les étrangers avec lesquels ils se trouvaient en rapport (1), qu'il fut défendu d'abord de révéler le Tétragramme à tout venant, ensuite de le prononcer à haute et intelligible voix non seulement dans la conversation, mais encore dans la lecture de la Bible ou dans le chant des Psaumes et, qui plus est, dans les bénédictions solennelles du peuple, expressément ordonnées aux prêtres célébrants par deux livres de Pentateuque.

Ce point ne me paraît pas avoir été suffisamment éclairci. Je me propose de l'examiner plus tard. Pour l'instant, je me borne à faire observer qu'après la destruction du second temple et la dispersion des Juifs, les hommes instruits savaient seuls, au dire de Maïmonide, de quelle manière on devait prononcer le Tétragramme, par quelle voyelle devait être mue chacune de ses lettres, et si une de celles qui sont susceptibles de redoublement devait être ou non redoublée ; ils transmettaient cela les uns aux autres, et pour perpétuer, à ce sujet, la tradition orale, il était permis aux pères de famille et aux maîtres d'école de l'enseigner à celui de leurs enfants ou de leurs élèves qu'ils jugeraient capable et digne de l'apprendre. Mais cet enseignement, soit quant à la prononciation, soit quant à la signification, n'avait

(1) Voy. là dessus le *livre cité* de Maïmonide, dans la traduction et avec les notes de feu S. Munk, I, p. 273-4, et II, p. 378, en note. — Notons que le P. Souciet, *Recueil cité*, p. 253-5, Gesenius, *Thesaur*, etc., p. 576, et M. Munk lui-même, au t. Ier

lieu que sous le sceau du secret, et une fois par semaine d'années seulement (1). Ce qui indique une sorte d'initiation analogue à celle de la communication de la *Savitrî* chez les Brahmanes de l'Inde qui imposaient à leurs élèves en théologie, jugés dignes de la recevoir, l'obligation de ne pas révéler aux profanes leur sacré monosyllabe *Aum* (1).

Quoiqu'il en soit, les hébraïsants pensent généralement que, dès la mort de Siméon-le-Juste, arrivée l'an 292 avant notre ère, les Juifs dans la lecture de la Bible, remplaçaient le Tétragramme *Ihuh* par par deux autres noms divins (2). Ils lui substituaient généralement *Adni*, prononcé *Adônâi*, Septante, *Kurios*, vulg. *Dominus*, lorsqu'il figurait seul dans un texte ou qu'il y était accompagné de quelque qualificatif autre qu'*Adônâi*. Par exception, quand il était précédé ou suivi de ce dernier nom, ils le remplaçaient par *Alhim*, prononcé *Elohim*, Septante

de Maïmonide, avaient traduit *Chbu'a* par *semaine de jours*, mais c'est *semaine d'années*, *Chb'a Chnim*, qu'il faut entendre d'après la note rectificative du t. II, p. 378 de la Traduction française.

(1) Voir *Lois de Manou*, XI, 265, et comparez ibid, II, 40, 36-74-85, et IV, 125.

(2) Dans leurs écrits ou dans leurs discours, les Israélites se contentaient du mot *Chm* en hébreu ou *Chima*, en Samaritain, signifiant *le nom*, c'est-à-dire le nom par excellence. Voir le *Thes.* de Gesenius, p. 1433 A. *in verbo*. Cependant ils le remplaçaient aussi par d'autres mots, tels que ceux de *Ihud* et *Iusph*, altérés l'un en *Iduh* pour Juda (en Judée ?) et l'autre en *Iusi* pour Joseph (en Samarie ?) Voy. le *Tetragrammaton* de Drusius, p. 301-2, et l'*Harmonie* de Drach, I, p. 495.

Theòs, vulg. *Deus*, pour ne pas lire deux fois de suite le même nom divin *Adônâi* (1).

Voilà pourquoi nos Bibles ponctuées portent très-souvent *Jéhôvâh* et quelquefois *Jéhôvîh*.

III

C'est entre le Ve et le IXe siècle de notre ère que ces deux ponctuations ont été insérées dans l'ancien Testament par les massorèthes ou grammairiens de Tibériade en Galilée. Ces traditionnalistes s'étaient proposé de fixer définitivement la lecture des livres sacrés, écrits dans une langue morte que les Juifs ne parlaient plus depuis leur retour de l'exil babylonien, et qui d'ailleurs avait eu le défaut, commun à tous les idiomes sémitiques, de faire très-souvent abstraction des voyelles dans son système d'écriture (2).

(1) Cependant les Septante répètent quelquefois *Kurios*, au lieu d'employer *Theos*, par exemple, sur Juges, VII, 22, et sur II Samuel, VII, 19, 20. Il leur arrive au moins une fois sur Genèse, XV, 2, de traduire le vocatif *Adni Ihuh* par *Despota Kurie*, au lieu de *Kurie Thee*.

(2) Cette rareté des voyelles a fait croire à nombre d'hébraïsants que l'alphabet hébreu ne contenait que des consonnes, et à quelques-uns (Masclef et Houbiguant, par exemple), que, pour les articuler convenablement, il fallait les faire suivre de la voyelle que leur donne le canon alphabétique, au lieu de s'arrêter aux pointillages des massoréthes. Un lexicographe anglais (W.Packhurst) allait plus loin: il se bornait à suppléer la voyelle *a* pour toute consonne non suivie d'une autre voyelle *écrite* (comme le font les Indiens), sauf pour les lettres finales

Régulièrement *Jehôvâh*, calqué sur *Adônâï*, aurait dû être ponctué *Jahôvâh*, avec un premier *a* très-bref, au lieu d'un *e* brévissime et très-peu sensible appelé *Scheva*, puisque *Jéhôvîh*, calqué sur *Elôhîm*, était ponctué comme celui-ci par *é* fermé, Il paraît, en effet, avoir eu originairement ce son d'un *a* très-bref (1), qui, dégénérant en *e* muet ou *Scheva*, a fini par disparaître jusque dans la ponctuation de quelques noms composés à l'aide d'un *Ihuh* initial, écourté en *Iu* et ponctué *Iô* (2).

L'origine historique de ces deux ponctuations du Tétragramme *Ihuh*, déjà admise par Maïmonide au moins pour la première, a été démontrée dans les deux derniers siècles par les plus célèbres hébraïsants de l'Europe. Cependant elle n'a pas été acceptée par tous leurs confrères. De nos jours encore, elle rencontre plus d'un antagoniste. Ces opposants (3) conviennent bien que la ponctuation *Jéhô-*

et quiescentes. A reprendre les choses de très-haut, je crois qu'il était dans le vrai. Il n'y avait guère de difficulté sérieuse que pour les voyelles *i* et *u*, lorsqu'elles devaient jouer le rôle des demi-consonnes *y* et *v*.

(1) Ainsi le pensaient R. Asarias, Buxtorf et Gesenius. Voir le grand *Thesaur.* de ce dernier, p. 576, en note.

(2) La même chose est arrivée au Zend dans ses rapports avec le Sanscrit, comme Eugène Burnouf l'a fait voir dans son *Commentaire sur le Yaçna Zend*, au chap. de l'alphabet, p. XLVI.

(3) Tels que Forster, Piscator, Alstédius, Gatacker, Hiller Fuller, Hillel, Leusden, le P. Souciet, Michaélis, Rosenmüller, Drach, Stier et Hoelemann.

vâh, telle qu'elle se présente le plus fréquemment dans les Bibles ponctuées (car les rabbins en ont qui ne le sont pas du tout), suppose nécessairement pour lecture *Adônâï* (1). Mais ils n'en persistent pas moins à soutenir qu'elle révèle l'antique et véritable prononciation de *Ihuh*, laquelle se serait religieusement conservée dans les écoles rabbiniques du moyen-âge jusqu'au moment où Pierre Galatin l'a mise en relief dans son livre de *Arcanis catholicæ veritatis*, publié *au XVIe siècle* (2).

Tout ce qu'on peut leur accorder, ce me semble, c'est que la prononciation *Jehôvâh*, ou mieux *Yehôvâh*, était déjà admise par les adeptes de la Gnose Orientale, antérieurement à l'ère chrétienne. En effet, Eusèbe de Césarée ou plutôt Porphyre qu'il copie à ce sujet, y fait allusion dans un texte relatif à la célèbre théorie païenne de l'*Heptaphthongue* qui avait pour but d'imiter la musique céleste des sept planètes dans les invocations qu'on leur adressait

(1) Voyez notamment le *Recueil* du P. Souciet, p. 269, l'*Harmonie* etc. du chevalier Drach, I, p. 482, et les *Bibel-studien* de Hoélemann, p. 68 et suiv., 84 et suiv. — M. Sarchi dans le petit appendice joint à sa *nouvelle grammaire hébraïque*, p. 435-7, a résumé les preuves du fait avoué par les partisans de la prononciation Jehovah : il la rejette à l'exemple de beaucoup d'autres, en déclarant que la véritable reste inconnue, parce que, de tout temps, *Ihuh* a été regardé comme ineffable.

(2) L'un d'eux, le chevalier Drach, israélite converti, prétend qu'elle est de tradition fort ancienne et constante parmi les rabbins, et que durant les XIVe et XVe siècles, elle avait été admise par quelques érudits chrétiens, tels que Porchetti, Denys le Chartreux et Ficino. Voir son *ouv. cité*, I, p. 483.

chaque jour de la semaine en prononçant successivement et dans un certain ordre les voyelles de l'alphabet grec qui leur étaient consacrées [1], théorie qui, suivant les Grecs, remontait à l'un des deux archimages Chaldéo-Persans du nom d'Osthanès, zélés partisans de la doctrine sacrée de Zoroastre et magiciens renommés , lesquels , croyait-on , avaient suivi ou secondé, l'un, Xerxès dans son expédition contre la Grèce, et l'autre, Alexandre dans la sienne contre la Perse.

Quoiqu'il en soit de l'origine et de la date de ce système mystique et astrologique sur lequel j'aurai à m'expliquer ultérieurement, il est constant que, depuis Pierre Galatin, la prononciation *Jehôvâh* a obtenu droit de cité en Europe, au détriment de sa compagne, la ponctuation *Jèhôvîh,* beaucoup plus rare dans les textes sacrés [2] et restée presque inconnue des modernes. La forme *Jehovah* fut d'abord adoptée par tous les écrivains qui, sans connaître l'hébreu, se piquaient de littérature hébraïque, puis par beaucoup d'autres. Elle s'est maintenue jusqu'à nos jours et propagée à tel point qu'aujourd'hui tout le monde en fait usage en parlant du dieu des Juifs.

Quand je dis tout le monde, j'en excepte, bien

(1) Voy. Eusèbe, *Præpar. évang.* lib. XI, p. 519-70, édit. Viger, Pline, c. XXX, c. 2, nos 4 et 6, et Drach, *ouv. cité*, I, p. 346-7.

(2) Cependant le chevalier Drach en a compté 211 exemples dans le prophète Ezéchiel.

entendu, les Israëlites scrupuleux (1) et les hébraïsants consommés de toutes les communions. Ceux-ci réclament en vain contre ce qu'ils appellent une méprise rabbinique. La routine l'a emporté sur l'érudition par divers motifs. D'abord, pour les mystiques, *Jehovah* offrait cet avantage que, décomposé en ses trois syllabes : *ye* + *hô* + *vâh*, il exprimait à la fois les trois temps de la durée du grand être, le passé, le présent et le futur (2) et ses trois hypostases, le Père, le Fils et le Saint-Esprit (3). Voilà pourquoi, dans plusieurs églises catholiques où figure le Tétragramme *Ihuh*, on le voit encadré dans un triangle équilatéral dont les trois côtés représentent, dit-on, les trois personnes de la Trinité (4). Ensuite, aux yeux du public, les hébraïsants qui rejettent la lecture Jehovah ont le tort de ne s'entendre entre eux ni sur l'origine ethnologique, ni sur l'étymologie,

(1) Dans sa première traduction du Pentateuque, feu S. Cahen s'était abstenu de transcrire en français ce nom divin pour ne pas froisser les susceptibilités de ses coréligionnaires.

(2) Voir, entre autres, Michaélis, *supplem. ad. Lexica hebraïca,* p. 524, — Drach, *ouv. cité,* p. 319 et 449-56, — Rosenmüller, *Scholia in Exodum,* sur III, 15, Stier, *Lehrgebaude der hebr. sprache, etc.* p. 327, et Hoélemann, *ouv. cité,* I, p. 57-62 et 93-4.

(3) Voir encore Drach, *ouv. et lieu cités,* et surtout la petite dissertation Jehovah de l'abbé P. G. L., p. 22-36, « où l'on « démontre, porte le titre, que le nom de Jehovah a été connu « d'un grand nombre de peuples et qu'il se rapporte essen- « tiellement à la Trinité ». Paris, 1830, in-8° de 32 p.

(4) Ce triangle emblématique paraît être d'origine égyptienne à l'abbé G. P. L., p. 32 de sa *dissert. citée.*

ni sur la prononciation, ni sur la valeur de ce nom hébreu. Enfin, quant aux écrivains de nos jours, prosateurs, poëtes, philosophes, théologiens, etc., ils trouvent plus simple et plus court de suivre le torrent que de remonter à ses sources.

Je ne dois m'occuper dans ce chapitre préliminaire que de la prononciation du Tétragramme hébraïque. Quant aux autres griefs que je viens de rappeler, comme ils tiennent beaucoup plus au fond qu'à la forme, leur tour viendra dans les chapitres subséquents.

J'ai déjà indiqué dans l'introduction les deux lectures auxquelles je m'arrête de préférence (1). Ce sont en écriture française *Yahouh* et *Yahô*. Voici le moment de déduire les motifs intrinsèques de ce choix, tout en continuant, pour ne rien préjuger, ou à écrire *Ihuh* ou à suivre la routine.

IV.

Un abbé P. G. L. qui écrivait en 1830, dit avoir recueilli dans les auteurs anciens et modernes, jusqu'à 28 manières principales d'énoncer ou d'écrire le Tétragramme en question. Encore, a-t-il oublié d'y comprendre la lecture *Jéhôvîh*, bien que, à

(1) Voyez ci-dessus, p. 9, 17, 19, 21, du tirage à part, ou p. 303, 311, 313 et 315, du t. VI, 2e série. des *Mémoires de l'Académie d'Amiens*.

l'exemple de beaucoup d'autres, il cite *Jovis* et *Jupiter* comme dérivés de *Ihuh* [1].

De ces 28 prononciations, réelles ou présumées, il y en a un grand nombre à écarter comme étant soit des fautes de copistes, soit des doubles emplois, provenant les unes d'inadvertances, les autres d'échanges de lettres, car l'alphabet hébreu ne possède pour voyelles propres que les trois primitives *A, I, U*, celle-ci prononcée *ou*. Il n'a ni *E* ni *O*, le *He* étant une aspirée qui répond à notre *h* dur, et l'*Aïn* un *A* guttural. Il ne possède pas non plus de caractères distincts pour rendre les articulations aryennes que les Indianistes-Français expriment par *y* grec et *v* latin. C'est la ponctuation seule qui détermine, d'une part, si les caractères appelés *iod* et *vau* représentent *i* et *u*, ou *y* et *v*, et de l'autre, si, en les faisant précéder d'un *a* sous-entendu, on doit en tirer soit *ai* et *au* (pour *ê* et *ô*) devant une consonne, soit *ay* et *av* devant une voyelle [2].

Le système des ponctuations massoréthiques est plus compliqué que je ne l'indique en cet endroit; mais je remonte et je m'en tiens à ses éléments primordiaux, les seuls dont j'aie besoin pour le travail qui va suivre [3].

(1) Voy. sa petite *dissertation* citée, de la p. 14 à la p. 21.

(2) Voyez là-dessus l'*Etude sur l'idiome des védas* par M. Ad. Régnier, p. 172-7 ou la *Grammaire comparée* de Franz Bopp, trad. de M. Michel Bréal, I, p. 68.

(3) Il y aurait de curieux rapprochements à faire sous ce double rapport entre les grammaires aryennes et semitiques.

Deux voies d'investigation s'ouvrent ici devant nous, l'une grammaticale, l'autre historique. La première consiste à comparer ensemble les formes que prend le Tétragramme dans les noms propres composés où il entre comme élément constitutif, soit au commencement, soit à la fin (1). La seconde, de son côté, se borne à faire un choix parmi les diverses transcriptions de ce nom divin *à l'état isolé*, qne les payens, les Gnostiques et les Pères de l'église nous ont transmises à défaut des Rabbins, des Talmudistes, des Septante et de la Vulgate (2).

Parcourons rapidement ces deux routes.

V

La première est courte et ne nous retiendra pas longtemps.

Au commencement des noms propres composés, l'hébreu écrit le Tétragramme ou *Ihu* sans *h* final,

Ni Bopp ni Gesenius ne les ont tentés. J'espère que M. Ernest Renan portera ses vues de ce côté, s'il reprend et achève quelque jour la partie lexicographique de sa savante *Histoire générale des langues Sémitiques.*

(1) Il n'y a qu'un seul composé qui contienne un *ihuh* médial. Je crois inutile de m'en préoccuper. Le Tétragramme y prend d'ailleurs trois formes, savoir : *ihu, iu,* et même *i* seulement dans *ali'aini,* à l'exemple de *Ihua* (Jéhu).

(2) J'ai oublié de rappeler ci-dessus au § 1er de ce chapitre, qu'à la manière dont la Version Alexandrine traduit les versets 15 et 16 du chap. XXIV du Lévitique, ce serait un crime aussi grand, plus grand même, de prononcer le nom *Ihuh* que de le blasphémer et le maudire.

ou même *iu* sans *h* médial. Au 1er cas, la massore le ponctue ou *Iehô* avec l'*e* très-bref, dit *Scheva,* ou *Ihô* sans cet *e* brévissime. Au second cas, elle le ponctue *Iô* (1). Les Grecs n'ayant pas de signe pour exprimer le *h* médial, les Septanfe n'ont pu faire la distinction et transcrivent partout *iô*. Ces règles sont générales et ne souffrent guère que deux exceptions dans les formes hébraïques des noms écourtés de *Josué* et de *Jéhu*, écrits : le 1er parfois *Ichu'a* et le 2e toujours *Ihua,* en place de *Ihuchu'a* et de *Ihuhua,* car la ponctuation donne *Iê* par Syncope (2).

A la fin de ces mêmes noms composés, l'hébreu écrit généralement *ihu* avec *h* médial, mais toujours sans le *h* final, et la massore ponctue *Iâhu* avec l'*â* long, en place de l'*e scheva*. Il n'y a guère qu'une exception : les textes ou les variantes nous l'offrent dans le nom populaire et trituré *Mîkihu* sur lequel il est bon de faire en passant une petite remarque.

Il paraît qu'on a dit d'abord *Mikâ-yâhu (quis sicut Jehovah!),* selon la règle générale, puis successivement : 2° *Mikâ-yahu,* par *a* bref ; 3° *Mikâ-yehu*, par

(1) Sur 21 noms de cette espèce, rassemblés par Gesenius, J'en ai compté 12 écrits tantôt *Ihu* et tantôt *Iu*, *ad libitum,* et 9 écrits seulement *Iu*.

(2) Voy. le *Thesaur.* de Gesenius sur ces deux noms, p. 581 B et 582 B. - Il faut y joindre *Alî'aini* mentionné ci-dessus où *ihu médial* se réduit à *i*, et *Mîkâh,* où *ihuh final* se réduit à *h* , comme on va le voir.

e scheva ; 4° *Mikâ-ihu*, par suppression de cette voyelle brévissime ; 5° *Mik-êhu*, par fusion de la diphthongue *ai* en *ê* très-long ; 6° *Mikâ-hu*, par suppression de *i*, et 7° *Mikâh*, par la double suppression de *i* et de *u* (1).

Reste à savoir, et c'est le point le plus important, si, dans la prononciation du Tétragramme employé seul comme nom divin ou dégagé à ce titre de ses annexes caractéristiques, le maintien constant de son *h* final est de nature à faire modifier ces premiers aperçus. C'est ce que nous verrons au § suivant. Bornons-nous dans celui-ci à relever un composé étranger, connu depuis peu d'années. Il nous est offert par la grande inscription cunéiforme du palais de Khorsabad, déchiffrée par MM. Oppert et Menant.

Il s'agit d'un roi de Hamath, tributaire forcé de l'Assyrie, qui se révolta contre sa suzeraine sous le règne de *Saryukin*, *Sarkin*, *Sargin* ou *Sargon*, père de Salmanassar, entraînant dans sa défection les villes d'Arpad, de Simyra, de Damas et de Samarie et qui fut sévérement châtié par Sargon après la prise de cette dernière ville, arrivée l'an 721 avant

(1) Voy. le *Thesaur.* de Gesenius, *in Verbo*, p. 786 B., et les *Bibel-Studien*, de Hoelemann, p. 95. — Quelques unes de ces formes sont hypothétiques, mais nécessaires pour expliquer les réelles. — Rien à dire des deux autres noms connus : *Mik-ih (quîs sicut Yâh!)*, et *Mik-al (quis sicut El!)*. Mais j'aurai à revenir sur la ponctuation désinentielle *ihu*, en place de *yâhu*, dans *Mikâ-ihu* et *Mik-êhu*.

l'ère chrétienne. Dans l'inscription ninivite dont il est question, ce rebelle est nommé *Iaoubid* ou *Yaoubid* ; mais une autre probablement explicative, lui donne le nom de *Iloubid* (1). Il n'y est pas dit du reste si le deuxième nom avait précédé ou suivi le premier. J'inclinerais volontiers vers la seconde hypothèse (2).

Quel que soit le sens de la finale *bid* des deux noms sémitiques *Iloubid* et *Yaoubid*, il est évident qu'ils contiennent deux qualificatifs purement hébreux : *Aluh*, (dieu), et *Ihuh*, (Jéhovah), privés de leurs aspirées ; car, d'un côté, les inscriptions de Ninive affaiblissaient quelquefois en *i*, à la manière arabe, l'*a* initial des noms divins (3), et, de l'autre, on ne doit pas être surpris de trouver sur l'*Oronte* de Syrie, au VIIIe siècle avant notre ère, le Tétra-

(1) Voy. *Journal Asiatique*, n° de Janvier 1864, p. 20 - 1, et *Manuel d'Histoire ancienne* de *l'Orient jusqu'aux guerres médiques*, par M. Fr. Lenormant, II, p. 90-1, 4e édit., Paris 1869.

(2) Nous aurions ainsi le pendant de l'histoire des deux fils de Josias dont l'un, nommé en hébreu *Ihuâ'hz*, fut déposé par le pharaon Nekhô ou Neckaô et remplacé sur le trône par son frère *Aliqim* dont le nom fut changé en celui de *Ihuiqim*. Voir II Rois, XXIII, 30-5. Ici, par inverse, *Yaoubid*, nom syriaque, aurait été chan-gé en *Iloubid*, nom assyrien.

(3) M. Jules Oppert en a cité trois autres exemples, savoir : 1° *Bilit* pour *Balat*, grec *Baaltis* ; 2° *Isat*, «feu» pour *Asat*, et 3° *Istar* ou *Istara* « étoile », en place du zend *Açtare*, sanscrit *Târâ* pour *Astârâ*, grec et latin *Aster*, hébreu *'Achtrth*. Voir son *expédition en Mésopotamie*, II, p. 67 et 178.

gramme *Ihuh*, honoré par des syro-araméens, voisins et alliés des tribus samaritaines [1]. Nous pouvons donc tenir pour certain qu'à l'époque de Saryukin, Sarkin, Sargin ou Sargon, on prononçait *Yahou*, et non pas *Yehô* ou *Ihô*, au commencement aussi bien qu'à la fin des noms propres composés, et que si, en hébreu, il y avait alors une légère différence entre les deux cas, elle ne consistait guère qne dans la quantité du point-voyelle *a*, bref au commencement et long à la fin.

Cette conclusion s'appuie d'ailleurs sur le nom divin *Ih*, ponctué *Yâh*, que les hébraïsants considérent comme une abréviation populaire de *Ihuh*, mais qui pourrait bien en avoir été le prototype. ainsi que le pensait le savant Bunsen en rappelant que le général Rawlinson croyait avoir retrouvé dans es inscriptions ninivites le nom *Iaô* ou *Iah* avec application au dieu du feu [2].

Remarquons en passant que ce nom *Ih* figure avec celui de *Ihuh* dans le cantique du passage

(1) Dès le règne de David, au XIe siècle, le roi qui régnait alors à Hamath, avait envoyé son fils *Joram* à Jérusalem avec des vases d'or, d'argent et d'airain que David s'empressa de consacrer à son dieu *Ihuh*. Voir II Samuel, VIII. 10-2. Le nom de ce prince royal est hébreu, et syncopé de *Ihurm* « Jéhovah élevé ». L'auteur de I chron. XVIII. 9-11, le remplace par *Hdurm*, nom écrit ailleurs *Adurm*, et synonyme de *Adnirm* « Adonis-le-Haut », répondant à l'hébreu *Adnihu*, « le Seigneur Jéhovah », selon Movers, *die Phœnizier*. p. 542.

(2) Voir *Egypt's place in universal History*, IV, p. 192-4.

de la mer rouge[1]; que le Psalmiste l'emploie fréquemment ; qu'il a survécu à *Ihuh* à la fin des noms propres composés, et qu'il s'est transmis jusqu'à nos jours dans notre *alleluia* latin, hébreu *hlluih*. grec *allelouia*, avec suppression du *h* final[2].

VI

Il serait fastidieux et peu profitable de relever toutes les anciennes transcriptions grecques, coptes et latines du Tétragramme hébreu, qui sont parvenues jusqu'à nous. Au besoin, on les trouvera rassemblées dans les ouvrages cités en tête de ce chapitre. Je les ramène et les réduis toutes aux quatres principales qui sont : 1° *Iaô*, 2° *Iaou*, 3° *Iabe* et 4° *Ieuô*.

L'Exégèse historique prend les deux premières pour judaïques, la 3e pour samaritaine et la 4e pour phénicienne. Je ne m'attacherai pas aux autres, parce qu'elles ne sont toutes que des *variantes* provenant soit d'erreurs de copistes, soit de remplacements euphoniques d'abord des voyelles primitives *a*, *i*, *u*,

(1) Exode XV, 2 N.-Comp. Psalm. CXVIII, 14, et Isaïe XII, 2.

(2) Cependant Origène le transcrit une fois en grec *Iah* (Voir ses *œuvres* II, p. 539, *Commentaire sur le Ps.* II, 2, 7 et 11), comme s'il avait songé au *H* copte, différent et distinct du *Héth* grec. Ailleurs pourtant il le transcrit *Iaa* et semble ainsi nous renvoyer au qualificatif phénico-hébraïque *Iah*, ponctué *Iaah*, « beau, orné, brillant » sur lequel j'aurai plus tard à m'expliquer.

tantôt par les voyelles dérivées *e* et *o*, tantôt par les semi-voyelles *y* ou *j* et *v* ou *w* (1). J'en excepte pourtant deux, savoir : *Iaôth* et *Iaôn* dans lesquelles le *h* final de *Ihuh* est remplacé par les consonnes *th* ou *n*. J'en ferai l'objet d'un § séparé.

La première transcription grecque ou copte *Iaô* est celle qui se rencontre le plus fréquemment dans les anciens monuments du Gnosticisme oriental. S[t] Jérôme, le plus savant des Pères de l'Eglise, l'a rendue en latin par *Iaho*, en rétablissant le *h* médial de l'hébreü *Ihuh*, mais en continuant de négliger le *h* de la fin qu'il connaissait pourtant très-bien, car, après avoir dit deux fois que ce nom divin se compose des quatre lettres *I*, *H*, *U*, *H*, il ajoutait : *et legi potest Iaho* (2) S'il n'a point tenu compte de ce *h* final, c'est sans nul doute parce qu'il le considérait comme *quiescent* (3) et que le latin ne l'admettait guère que dans les trois interjections *ah! oh! proh!* où il s'articulait. Mais la transcription *Iaô* sans aspirée avait prévalu, et c'est celle qu'avait adoptée, sous l'empire d'Auguste, le jurisconsulte et archéologue Cornélius ou Antistius Labeo fils, dans son commentaire sur le célèbre oracle de l'Apollon de Claros qui portait notamment :

(1) Voir ci-dessus § 3, à la fin.

(2) Voir S[ti] *Hieronymi Opera*, II, p. 281-2 et appendix p. 134, édit. Martianay. — Tertullien écrit *Iao* sans aucun *h*, à l'exemple des auteurs grecs.

(3) Il paraît l'être en effet, si on le compare à celui du nom divin *Ih* qui sonnait plus fortement et était réputé radical.

Phrâzeo tòn pàntôn hùpaton theòn emmen'Iaô (1).

La seconde transcription grecque *Iaou* est beaucoup plus rare dans les anciens auteurs que la précédente. On ne la trouve que dans les Stromates de Clément d'Alexandrie (2) et dans une gemme gnostique rapportée par Kopp (3). Elle a pour variantes d'abord la forme *Ieou* dans deux ouvrages coptes cités en note (4), ensuite la forme grecque *Iau*, différemment accentuée sur l'*u* final, lequel doit ici se lire *ou* comme en latin (5). Les points-voyelles *a*, *u* et *ô* se permutent d'ailleurs fréquemment en hébreu, comme le prouvent ici même les transcriptions du Tétragramme dans les noms propres composés, savoir :

(1) Voy. Macrobe, *Saturnales*. I, 18, et Movers, *die Phœnizier*, I, p. 539 et suiv.

(2) *Stromates*, V, p. 560, édit. Sylburge, ou p. 566, édit. Potter.

(3) *Palæographia Critica*, III, p. 530.

(4) *Pistis Sophia*, tradon Schvartze, p. 18, 122, 155, 221-7, et *Traité des mystères des lettres grecques*, extrait par M. Dulaurier dans le *Journal Asiatique*, 4e série, IX, p. 545-7. Voir aussi les notes de Montfaucon ou de Bahrdt sur les *Hexaples d'Origène* (sur Exode III, 13-5).

(5) C'est ce qu'ont montré Drusius, *Tétragrammaton*, p. 342 et Montfaucon sur l'Exode III, 15. Ces savants supposaient que la forme hellénique *Iau*, en place de *Iaou*, avait été puisée à la finale des noms propres composés. La chose est possible, car la Vulgate écrit *Iau*, et non pas *Iô*, à la fin des onze noms propres suivants : 1° *Atslihu*, 2° *Bqihu*, 3° *Dlihu*, 4° *Hlihu*, 5° *Iglihu*, 6° *Irihu*, 7° *M'asihu*, 8° *Mthnihu*, 9° *Azihu*, 10° *Qlihu*, 11° *Chlmihu*. Cependant il ne me paraît pas probable que Clément d'Alexandrie et les gnostiques eussent puisé là leurs transcriptions *Iaou* et *Ieou* du Tétragramme, car d'autres écrivains expliquent par *Iaô* la finale *Ihu*, aussi bien que l'initiale *Ihu* ou *Iu* des noms propres composés.

Iehô, *Ihô*, *Iô* au commencement, et *Iâhu* à la fin.

Passons maintenant aux deux autres transcriptions grecques *Iabe* et *Ieuô*, extraites, l'une du Tétragramme samaritain par Théodoret et Epiphane, et l'autre du Tétragramme phénicien par Philon de Byblos et Porphyre.

Ces deux formes hellénisées supposent évidemment les deux lectures ou leçons sémitiques qui suivent :

1° *Yahveh* pour *Yahvah*, tant par changement du *V* en *B* (1) que par substitution de l'*e* à l'*a*, d'où *Iabe*.

2° *Yehvô* ou *Yehvôh*, pour *Yahvô ou Yahvôh*, tant par changement du *V* en *U* (2) que par substitution de l'*ô* à l'*a*, d'où *Ieuô*,

Ces échanges n'ont rien d'extraordinaire dans des langues imparfaites qui ne tiennent guère compte des sons vocaux dans le corps de leur écriture et semblent les prendre assez arbitrairement l'un pour l'autre dans la prononciation ou ponctuation. De là ces Variantes grecques ou coptes du Tétragramme : *Iauô*(3), *Ieuô*(4), *Iouò*(5), le tout pour *Iaouô*, c'est-à-dire pour *Yahvô* ou *Yâhvôh* par remplacement d'a-

(1) Comparez le grec *David* à l'hébreu *Duid* ou *Dvid*.

(2) Comparez le grec *Leui* à l'hébreu *Lui* ou *Lvi*.

(3) Gemme gnostique dans les *Lettres de Reuvens à* M. *Letronne* p. 59 et 64.

(4) Philon de Byblos sur *Sanchoniathon*, édit Orelli, p. 2.

(5) *Pistis Sophia*, p. 234 L.

bord de l'*a* oriental, soit en *e*, soit en *o* (1), ensuite du *v* soit en *u* (prononciation française), soit en *ou* (2).

Quant à *Yahveh* pour *Yahvah*, sa transformation en *Iabe* rappelle qu'un manuscrit des Stromates porte *Ia-oue*, en place de *Iaou* (3), comme si le copiste grec avait eu sous les yeux un texte arabe portant *Ih-hue* « Yâh-lui » ou « Yâh-l'Être » (4), car cette transcription exceptionnelle offre deux mots séparés. Quoiqu'il en soit, entre les deux formes *Yahvah* et *Yahveh*, il n'y a pas à balancer sur la question de priorité, l'*e* primitif n'étant qu'un substitut de l'*a* dans les anciennes langues de l'Orient. Aussi les rabbins du moyen-âge, dans leur mystérieuse écriture *Atbasch*, exprimaient-ils le Tétragramme par un mot emblématique qui, ramené à l'alphabet ordinaire, donnait précisément *Yahvah*, et non pas *Yahveh*, pour lecture de ce nom divin (5). C'est qu'en effet *Yahvah* était avec

(1) Comparez le sanscrit *padas* au grec *podos* et le sanscrit *padam* au latin *Pedem*.

(2) Comparez, d'une part, le latin *evangelium* au grec *euangelion*, et de l'autre, le grec *Oualerios* au latin *Valerius*.

(3) Voir le *Thesaurus cité*, p. 377 A.

(4) L'hébreu écrit *Hua* « lui » et prononce *Hou*, au lieu de *Houé*. Voir le *Thesaurus cité*, p. 369 B. Jéhovah dit lui-même dans la Bible : *Ani-Hua*, « je suis lui ou l'Être », Deutéron. XXXII, 39, et Isaïe XLIII, 10, 13, 25 ; XLVIII, 12. Ses adorateurs lui disent dans le même sens : *Athah-Hua*, « tu es lui ou l'Être « II Samuel, VII, 28 — Psaume XLIX, 4. etc.

(5) Ce mot était écrit *M.TS.P.TS.* et prononcé *Matspats*, à l'aide de deux *a* intercalés, d'où résultaient par déchiffrement

Yahuh, écrit *Ihuh,* dans le même rapport que le Syro-chaldaïque *Yahyah* se trouve avec *Yahih,* écrit *Ihih* et raccourci par les rabbins en *Ii,* abstraction faite des deux aspirées (1).

Remarquons d'ailleurs au sujet des deux formes secondaires *Yahvah* et *Yahvô,* substituées aux primitives *Yahuh* et *Yahô,* et devenues types des deux transcriptions grecques *Iabe* et *Ieuô,* que, suivant le philologue Gésénius, les Phéniciens changeaient volontiers en *ô* la désinence *ah,* écrite *h,* des noms hébreux (2) ; procédé qui ne leur était pas exclusivement propre, puisqu'on le retrouve en sanscrit et en zend, et que, par exemple, le Rig-Véda possède un qualificatif divin *Yahvah* (thème *Yaȟva*) dont le nominatif change sa finale *ah* en *ô* dans certaines circonstances en vertu de lois euphoniques qu'il est inutile de relever ici.

VII

Avant de passer du terrain des langues sémitiques à celui des idiomes aryens, il me reste à

l'écriture *Yhvh* et la lecture *Yahvah.* Voyez là-dessus Drach, *ouv. cité,* I, p. 500.

(1) S[t] Jérôme écrivait au pape Damase (T. II de ses *œuvres* p. 281 - 2) ; « I. H. I. H, id est, duobus *Ia,* quæ duplicata ineffabile illud et gloriosum Dei nomen efficiunt ». Il croyait alors que le *H* hébreu se prononçait *A* et que la 3[e] lettre du Tétragramme était un *I* comme la 1[re], erreur qu'il a corrigée dans sa lettre à Marcella. — Le *ïi* rabbinique avec le point-voyelle *a* sonscrit entre et pour les deux, donne *Yâyâ.* — On sait que l'écriture *Ihih,* lue de droite à gauche par les Grecs, a produit chez eux ΠΙΠΙ.

(2) Voir ses *Monumenta Phœnicia,* p. 434 et 440.

relever deux variantes grecques déjà annoncées Elles se rattachent aux deux transcriptions *Iaô* et *Iaou*, dont elles se distinguent par leurs lettres finales ; et sous ce rapport, elles paraissent dignes de quelque attention.

La 1re variante est *Iaôth* par *ô* long ou *Iaoth* par *o* bref (1), et la seconde *Iaôn*, également par *ô* long (2), ou *Iaon* par *o* bref encore (3). Laissons de côté, comme provenant d'erreurs de copiste, les deux formes en *o* bref, pour nous en tenir aux deux autres, par la raison qu'originairement, dans les dialectes sémitiques aussi bien que dans les langues aryennes proprement dites, la voyelle *o* représentait *a+u*, de même que la voyelle *e* représentait *a+i* (4), nos voyelles brèves *e* et *o* n'y étant pas alors connues, en sorte que, pour les mots d'origine très-antique comme l'est, à mon avis, le Tétragramme hébreu, les deux sons *o* et *e* devraient être transcrits en francais *au* et *ai*, ainsi que l'avait montré Eug. Burnouf dans un mémoire inédit sur la transcription des alphabets orientaux en caractères européens (5).

(1) St Irénée (*advers. Hæres.*, II, p. 170) donne les deux formes ; Alexandre de Tralles (lib. XI, p. 638) et quelques pierres gnostiques ne mentionnent que la première.

(2) *Lettres de Reuvens à M. Letronne*, p. 22.

(3) Annotat. d'Heinsius, p. 62 sur les *Stromates*, édit. Sylburge.

(4) Revoir le présent chap. § 2, p. du vol. ou p. du tirage à part.

(5) Ce mémoire avait été couronné en 1828, je crois, par l'*Acad. des Inscr. et Belles-lettres*, dont l'auteur ne faisait pas

La 1re variante grecque *Iaôth*, en place de *Iahôth*, suppose une ponctuation *Yahôh* pour *Yahuh*, avec *h* final changé euphoniquement en *th*, dans l'état d'annexion par exemple, comme il arrive quelquefois en hébreu et souvent en phénicien pour les noms en *ah*, la plupart féminins (1). Malheureusement en hébreu la finale *uth*, ponctuée *ôth*, est la désinence habituelle du pluriel des noms féminins, pluriel employé quelquefois pour exprimer une idée abstraite au singulier (2). Appliquée au Tétragramme, elle donnerait lieu de croire qu'on a pris *Yahuth* avant sa ponctuation en *Yahôth*, pour l'équivalent ou la traduction du pluriel égyptien ***Paut***, prononcé *Pa-out*, et venant du radical *Pa*, « être, exister » lequel désigne, au sens propre, la totalité des dieux et, au figuré, l'idée abstraite de ***divinité*** au sens absolu (3). Nous serions ainsi ramenés à

encore partie. J'en avais eu communication par l'obligeance habituelle de ce grand philologue.

(1) Gésénius, *Monum. Phœnicia.*, p. 439, cite le grec *Baaltis*, venant du phénicien *Baalath*, en assyrien *Bilit*, selon M. Oppert, par affaiblissement de *a* en *i*.

(2) Témoin *'Hkmuth* « sapience ou sagesse », ponctué *'Hakamôth* ou *'Hakemôth* et construit tantôt avec un pluriel et tantôt avec un singulier. Voir le *Thesaurus* de Gésénius, *in Verbo*, p. 473 A.

(3) Voy. les *Etudes égyptiennes* de M. Chabas, dans les *Mémoires de la société d'histoire et d'archéologie de Châlon-sur-Saône*, III, p. 216, (année 1851). — M. le Vicomte Emmanuel de Rougé lit *Pauti*, au lieu de *Paut*. Mais son interprétation ne diffère pas de celle de M. Chabas.

la fameuse définition de l'Exode III, 14, « je suis celui qui suis », sur laquelle j'aurai à revenir dans un chap. subséquent. J'accepte ce sens métaphysique, sauf à m'expliquer plus tard sur l'époque relativement moderne de son adoption.

La 2e variante grecque *Iaôn*, pour *Iahôn*, fait songer à plusieurs vocables hébreux, terminés en *uh* comme *Ihuh*, mais dont les dérivés prennent un *n* à la fin, en place du *h* final (1). Tels sont les mots *Gluh* « exil », *Chluh* « paix », et *Chlmuh* « pacifique », ponctués *Gilôh, Chilôh* et *Chelomôh*, dans lesquels le *h* final ne se prononce pas et fait place au *n* dans les formes dérivées. En appliquant cette ponctuation au Tétragramme, on arrive aisément à la transcription *Iaôn* pour *Yahôn*. Mais, à s'en tenir au dialecte phénico-hébraïque, il semble que *Yâhôn*, à titre de qualificatif dérivé, signifierait « *le Jéhovien* », et non « *le Jéhovah* ». Cependant, comme le suffixe *un*, ponctué *ôn*, est tantôt augmentatif et tantôt diminutif en hébreu, selon les grammairiens (2), *Yâhôn* pourrait désigner le grand ou le petit *Yâh*.

Notons à ce propos que le suffixe hébreu *un*, ponctué *ôn*, n'est probablement pas sans rapport avec le sanscrit *Van*, qui, dans les cas faibles de la

(1) Sur ce changement désinentiel de *uh* en *un*, voyez les *Institutiones hebraïcæ* de Gésénius, édit. Migne, § 82, II, n° 15, p. 756 du volume.

(2) Voir les exemples cités par Sarchi, *nouvelle Grammaire hébraïque*, p. 61, § 114.

déclinaison, se réduit d'abord à *ûn*, par suppression de l'*a*, retour du *v* à son élément-voyelle *u* et allongement de celui-ci par forme de compensation [1], puis se change en *ôn* dans les thêmes en *a* par fusion de cet *a* avec l'*û* de *ûn* pour *Van*, d'où résulte *Aûn*, écrit *ôn* [2]. Dans cette hypothèse, le sémitique *Yahôn* dériverait d'un thême *Yaha-Van*, raccourci en *Yah-ôn* et écrit *Ihun*, et il ne resterait plus pour racine que la 1re syllabe *Ih*, laquelle est identique au nom divin *Ih*. Je pourrai y revenir quand je m'occuperai de l'origine et de l'étymologie du Tétragramme.

Pour le moment, en voilà assez sur ces transcriptions grecques *Iaôth* et *Iaôn* qui ne figurent pas dans la Bible et que les gnostiques avaient sans doute empruntées aux mythologies des peuples voisins des Juifs. Dans l'ancien Testament, le Tétragramme, lorsqu'il est employé seul comme nom divin, reste constamment invariable, et ne se construit pas selon le langage des grammairiens, c'est-à-dire ne modifie pas son *h* final en *th* dans *l'état d'annexion* ou de rapport dit *complément génitif*, pour se rattacher comme antécédent au mot qui le suit à titre de

(1) Comparez en sanscrit le thême *Yuvan* nif *Yuvâ*, latin *Juvenis*, avec le gif *Yûnas*, (d'où *Junior* en latin), venant d'un comparatif aryen *Yûniyas*. Voy. Bopp, *Grammatica Sanscrita*, p. 112 et 121.

(2) Comparez en Sanscrit le gif *Maghônas*, dérivé du thême *Maghavan*, « titre habituel du Dieu Indra, considéré comme riche en trésors.

conséquent[1]. C'est un privilége qu'il a sur les autres substantifs en *h*. Au point de vue de la philologie comparative, on serait tenté de croire que le Tétragramme n'est pas un nom purement hébreu ni même exclusivement sémitique, mais un ethnique d'emprunt que les hébreux auraient gardé tel qu'ils l'avaient reçu sans se permettre d'y toucher, dans la crainte de lui enlever quelque chose de son efficacité prétendue en altérant, si peu que ce fût, sa forme écrite, et cela par suite des idées superstitieuses qui régnaient autour d'eux dans la théosophie orientale [2].

VIII

Suivant ma manière de voir, le peuple auquel les Israëlites auraient emprunté ce nom divin ne serait pas celui d'Egypte, quoi qu'en aient dit, chez nous, Voltaire à propos du *Iaou* de Clément d'Alexandrie [3], et chez les Allemands, de Côlln [4], Heeren [5], Wegscheider [6], et Hagel [7] au sujet du *Iaô* de Diodore de Sicile ou d'Hécatée de Milet [8], en se

(1) Sur cet état d'annexion, Voy. la *nouvelle Grammaire hébraïque* de Sarchi § § 168, 05, 293 et 426.

(2) Voy. là-dessus Origène contre Celse, Jamblique *de Mystériis* et Movers, *die Phœnizier*, I, p. 541,

(3) Voir dans ses œuvres édit. Beuchot, XV, p. 103 — XLIII, p. 62, et XLIX, p. 116.

(4) *Biblische théologie*. I, p. 102.

(5) *Gœttl. Anzeigen* Von 1830.

(6) *Instit.* § 22, note.

(7) *Apologie des Mosis*, p. 84.

(8) Diod., *Bibliothèque historique*, I, 94, et *Fragments*, à la suite, XXXIV, 1 et XL, 3.

fondant sur ce que ces deux historiens présentaient les Juifs comme une colonie égyptienne, à l'exemple de Manethon, Chérémon, Lysimaque et Apion dans Josèphe. Ce serait plutôt aux Chaldéens et par ceux-ci aux Aryas qu'il faudrait recourir, car c'est de l'Asie centrale qu'étaient sortis les peuples de Japhet, de Sem et de Cham décrits au chap. X de la Genèse.

On a vu dans l'introduction qu'en rendant à *Iaô* son *h* médial et à *Iaou* tant cette aspirée du milieu que celle de la fin, l'idiome védique fournissait deux formes tout-à-fait semblables, savoir : le vocatif *Yahô* et le nomif *Yahuh* d'un qualificatif aryen d'Agni, dieu du feu (1). La ressemblance n'existe pas seulement pour la prononciation ; elle se retrouve aussi dans l'écriture. En effet, les hébraïsants et les indianistes reconnaissent : les uns qu'en hébreu la lettre appelée *Iod* ou *Yod* se prononce comme l'*y* grec francisé et le *j* allemand ou slave, lorsqu'elle vient à tomber sur une voyelle, et les autres, que l'*a* bref est toujours sous-entendu en sanscrit après les consonnes simples ou groupées qui ne sont ni marquées du signe de quiescence à la fin des mots, ni accompagnées au milieu d'une autre voyelle destinée à les mettre en mouvement. D'où la conséquence que si, en

(1) Revoir l'introduction, p. 311 - 3 du VIe vol., 2e série, des *Mémoires de l'Académie d'Amiens*, ou p. 17 - 9 du tirage à part. Je ne m'arrête pas aux flexions des cas indirects parce que l'hébreu les remplace par des prépositions. Toutefois, je note en passant qu'en sanscrit la forme *Yahôh* exprime le génitif et le locatif duels de *Yahuh*.

hébreu, on écrit *Ihô* ou *Ihuh*, et en sanscrit *Yhô* ou *Yhuh*, dans la 1re langue on peut très-bien et dans la 2e on doit nécessairement prononcer en français *Yahô* et *Yahouh*, l'*u* oriental, je veux dire l'*u* aryen, sémitique et égyptien, valant *ou*, comme dans la plupart des langues modernes de l'Europe, quand il n'est pas suivi d'une autre voyelle exprimée ou sous-entendue qui le changerait en *v* français ou *w* allemand. C'est un phénomène analogue à celui qui se reproduit dans les mêmes circonstances pour la lettre *I*, ainsi qu'on vient de le voir, le caractère ou le son *a*, inséré à sa suite, la changeant alors en *y* grec ou *J* allemand.

Je pourrais ajouter ici, sans attacher à cette remarque autrement d'importance, que le *Yhuh* sanscrit pourrait être appelé Tétragramme aryen, abstraction faite des désinences qu'il prend dans les cas indirects, car, d'un côté, il n'a également que quatre lettres écrites, l'*a* bref y étant seul sous-entendu après la semi-voyelle *y*, et, de l'autre, le dieu auquel il s'applique reçoit d'autres épithètes où figure le nombre quatre, par exemple, celle de cerf blanc (*Gôra*), à quatre cornes (*Tchatuh çringa*), par allusion tant à la blancheur de la flamme qui s'allume qu'aux quatre coins du foyer (1).

(1) Voy. Rig-Véda Langlois II, 210-2-3 et 259, n° 21-2. Cette hypothèse rappelle, d'un côté, les quatre cornes de l'autel de Jéhovah, et de l'autre, les quatre visages du Brahmâ des Védântistes de l'Inde, dieu substitué à Agni comme nous le verrons plus tard.

J'ai ramené ci-dessus les deux autres transcriptions grecques *Iabe* et *Ieuô* à deux formes sémitiques *Yahveh* pour *Yahvah* et *Yehvô* pour *Yahvò*. Les védas emploient *Yahvah* et *Yahvô* dans le sens de « grand, ample, étendu », au nomin[if] singulier masculin, et les appliquent tant à Agni (1) qu'à d'autres dieux de nature ignée ou lumineuse dont il est ou le père ou le frère ou le fils, selon le point de vue sous lequel on l'envisage dans le naturalisme indien.

A considérer les choses sous le rapport de la lexicologie ou de la grammaire, je veux dire de là fornation des mots dérivés, il semble que *Yahvah* vienne de *Yahuh*, et *Yahuh* d'un primitif *Yah*, en remontant des polysyllabes à la forme monosyllabique, évidemment plus ancienne en thèse générale comme moins savante et moins compliquée. D'où la conséquence théorique que le dieu tutélaire des sémites hébreux aurait été désigné successivement par les trois qualificatifs suivants: 1° *Yah*, écrit *Ih*; 2° *Yahuh* ou *Yahô*, écrits *Ihuh* ou *Ihu*, et 3° *Yahvah* ou *Yahvô*, écrits *Ihuh* et *Ihu* encore en hébreu sans points-voyelles, mais allongés dans la prononciation par l'adjonction au suffixe *u* soit du suffixe *a* plus général en sanscrit, soit du suffixe *ô*, qui remplace ici *a+h*.

(1) Le Rig-Véda-Rosen, p. 67, 1-2, donne une fois *Yahvam Agnim* (magnum ignem), tandis que le Rig-Véda-Aufrecht emploie au n[if] *Yahvô Agnih* ou *Agnir*, M. III, S. 1, 8, 12, et M. VII, S. 1 R. 5. Peut-être que *Yahvah*, dans ses applications à *Agni*, serait mieux rendu par fils, sens que M. Max Müller donne à ce qualificatif lorsqu'il est suivi d'un génitif. J'y reviendrai bientôt.

Cette dérivation serait à peu près l'inverse de celle que supposent les hébraïsants, puisqu'ils considèrent *Ih*, non pas comme le type, mais comme l'abrégé de *Ihuh*. J'oserais, après le baron de Bunsen, ne pas adopter leur avis, par une raison que l'on pressent d'avance : C'est qu'au lieu de rattacher comme eux le Tétragramme au radical araméen *Iluh* « être, exister, », je serais plus porté à le tirer, en remontant à sa 1re origine, d'un autre radical primitif, à la fois aryen et sémitique, à savoir : *Yah* « engendrer, produire, enfanter » etc. Je me borne ici à indiquer cette étymologie en passant, mais je me réserve d'y revenir dans un chapitre ultérieur lorsque j'examinerai la fameuse définition : « Je suis celui qui suis » donnée dans le livre de l'Exode. Toutefois, il est bon d'en dire dès maintenant quelques mots, avant de clore pour les lecteurs peu familiers avec les résultats des nouvelles recherches philologiques, cette longue et aride discussion préliminaire.

IX

Le parallèle que j'essaie d'établir entre le *Saha-Sô-Yahô* du Rig-Véda et le *Yahuh-Elohim* de la Genèse ne préjuge en rien la grande et difficile question de savoir quels ont été primitivement les rapports lexicologiques et grammaticaux de l'hébreu avec le sanscrit. Elle est très-controversée entre les philologues de nos jours (1).

(1) Voyez là-dessus : E. Renan, *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, p. 418-46, 1re édit., et Max Müller: *la Stratification du langage*, trad°n Louis Havet, p. 26-32

Il y a autant d'autorités pour que contre. On n'est d'accord que sur un seul point, à savoir: que le sanscrit ne vient pas de l'hébreu ni l'hébreu du sanscrit. De part et d'autre, on reconnaît qu'il y a eu entre les deux langues, comme entre les deux races qui les parlaient, certaines affinités primordiales, provenant soit du voisinage, soit d'une antique habitation commune dans une même contrée de l'Asie centrale. On ne varie que sur l'étendue et la portée de ces rapports linguistiques.

Je n'ai pas à entrer dans ce grand débat, par la raison que, dans les deux camps, on reconnaît que la Bible et le Rig-Véda ont conservé des verbes et des noms communs aux Sémites et aux Aryas, noms et verbes en petit nombre il est vrai, mais qui ne sauraient être le produit du hasard ou de l'onomatopée (1). Cet aveu me suffit, car tel est le cas, suivant

(1) La grammaire comparative a constaté et reconnaît aujourd'hui que les anciennes langues *flexionnelles*, en tête des quelles brillent le sanscrit et le grec (l'hébreu leur est fort inférieur), ont débuté par être monosyllabiques et *isolantes ;* qu'elles sont ensuite devenues *agglutinatives,* c'est-à-dire qu'elles se sont bornées à juxtaposer deux ou trois syllabes significatives sans fléchir la dernière, et que finalement elles ont abouti à des formes flexibles pour les pronoms, les substantifs, les adjectifs et les verbes. Voyez Max Müller : *la stratification du langage,* trad[on] Louis Havet, p. 10, et Georges Curtius : *La chronologie dans la formation des langues Indo-européennes,* trad[o] Bergaigne, p. 52-3. — Les rapports des langues aryennes avec les sémitiques paraissent avoir précédé la formation des cas indirects dans les déclinaisons des 1[res], et celle de la trilittéralité dans les conjugaisons des 2[des].

moi, de la racine monosyllabique *Yah*, (écrite *Ih* ou *Yh*), que je considère comme étant la source des quatre dérivés hébreux et sanscrits *Yahuh*, *Yahô*, *Yahvah* et *Yahvô*, de même signification ou au moins de signification analogue. A la vérité, cette racine verbale ne se retrouve à l'état brut ni en sanscrit ni en hébreu. Un très-vieux recueil indien des mots védiques, le *Nirukta*, la donne, mais sans aucune explication, et elle manque dans les catalogues des *Radices Sanscritæ* publiés jusqu'à ce jour. Les nombreux dérivés qu'elle a laissés dans les Védas prouve qu'elle avait des significations très-diverses et partant assez vagues par leur généralité. Mais M. Max Müller a montré par divers exemples que la plupart des racines védiques ou autres qui ont été découvertes jusqu'à présent, se trouvaient dans ce cas. Selon lui, elles avaient primitivement une signification matérielle, et une signification si générale et si compréhensive, qu'elles pouvaient facilement s'appliquer à beaucoup d'objets spéciaux et passer du sens propre au sens figuré, transition naturelle et indispensable, par la raison qu'aucun progrès n'était possible dans la vie intellectuelle de l'homme sans la métaphore (1).

Le relevé que j'ai fait des épithètes multiples dérivées du radical *Yah*, m'a fait reconnaître en lui,

(1) Voir ses *Nouvelles leçons sur la science du langage*, tradon de Georges Harris et Georges Perrot, II, p. 72 et suiv., Paris 1868, in-8°.

entre autres acceptions, celles de « couler, s'écouler, verser, répandre, épancher, éparpiller,semer,etc, et par suite, engendrer, produire, enfanter ». Si le zend, l'assyrien, le grec et le latin n'ont pas cette racine, ils la remplacent par d'autres où l'esprit passe figurément de l'action de semer à l'idée d'engendrer, ainsi que l'a très-bien remarqué M. Jules Oppert (1).

Appliqué à un dieu du 1er ordre, le qualificatif *Yahuh*, vocatif *Yahô*, a pu signifier semeur ou semence, engendrant ou engendré, père ou fils. Mais, bien que le sens de *père* paraisse convenir au *Yahuh mosaïque*, je persiste à maintenir celui de fils pour le *Yahuh patriarcal*, et en cela j'ai la satisfaction de me trouver d'accord avec feu M. Charles Lenormant, sinon pour l'étymologie du nom, au moins pour le rôle du dieu (2). *Yahuh Elohim* ne signifiait pas pour les patriarches *l'esprit des dieux*, comme le pensait cet ingénieux professeur, mais bien le *fils des forts* ou *des dieux*. J'en déduirai plus tard les preuves tirées de la Genèse et de la théogonie qu'elle suppose. Pour le moment je me borne à rappeler que l'idée de fils est celle que tous les traducteurs ou interprètes des Védas attachent au titre *Sahasô Yahô*, réservé à Agni et formant le vocatif de *Sahasô-Yahuh* « *Roboris filius* ». Comme le *Yahuh* aryen est pour moi homonyme et

(1) *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 128 ou *Journal asiatique*, 7e série, IX, p. 160.

(2) Voir son *Introduction à l'Histoire de l'Asie occidentale*, p. 137-43.

synonyme du *Yahuh* sémitique, j'en conclus l'identité primitive d'Agni et de Jéhovah.

Il convient de signaler ici l'opinion exceptionnelle du célèbre indianiste Théodore Benfey. Dans sa traduction allemande du Sâma Véda, il avait, à l'exemple de ses devanciers, traduit *Sahasô Yahô* par *Sohn der Kraft*, « *fils de la force* » (1). Mais depuis, dans sa Revue intitulée *Orient und Occident*, il a tenté de l'interpréter par « *Herr der Kraft*, maître de la force (2). Peut-être ce savant israélite s'est-il ici laissé guider à son insçu par le souvenir des noms bibliques *Al-Alim* « le fort des forts » (3) et *Al-Alhim* de même signification (4). Quoiqu'il en soit, Benfey étend ces

(1) Voir le Glossaire qui précède cette traduction aux mots *Agni*, p. 4, et *Yahu*, p. 153.

(2) Voir cette *Revue*, malheureusement inachevée, I, p. 385 et 420-3.

(3) Daniel, XI, 36.

(4) Josué, XX, 22, et Psalm. L, 1. — En hébreu comme en sanscrit, le qualificatif *fils* était susceptible de deux sens principaux : le propre et le figuré. Ces deux langues l'employaient métaphoriquement pour indiquer qu'un personnage ou un sujet quelconque possédait à un haut degré la qualité de la chose ou des choses dont il s'agissait. Ainsi *le fils de la force* désignait figurément « le fort, le puissant, le robuste par excellence ». On disait aussi, dans le même sens, tantôt « le père de la force », tantôt « le maître de la force ». Mais ces deux métaphores étaient moins fréquentes que la 1re, surtout chez les Aryas quand ils parlaient du feu qu'ils venaient de produire par le frottement de deux morceaux de bois, car alors on passait aisément du fait physique à l'allusion intellectuelle. On peut voir là-dessus, savoir : pour la Bible, le *Thesaurus* de Génénius, au mot *Bn*, p. 217, et pour le Rig-Véda, d'abord l'*Essai sur le*

idées conjecturales aux autres dérivés de *Yah*, tels que *Yahvah*, *Yahvî*, *Yahvyah*, *Yahvati*. Mais son ami M. Max Müller qui adopte souvent ses étymologies, s'en écarte ici, puisque, dans sa traduction commencée des hymnes Védiques, à propos de la forme secondaire *Yahvah*, suivie du génitif *Aditêh* et appliquée au dieu *Varunah* (grec *Ouranos*), il vient de la rendre en anglais par « *the son of Aditi*, le fils de (la déesse) Aditi » (1). J'adhère d'autant plus volontiers à cette interprétation nouvelle de l'éminent professeur d'Oxford, que ce savant éditeur du texte et du commentaire sanscrits du Rig-Véda me semble avoir plus spécialement qualité pour les bien traduire.

Longtemps avant que M. Max Müller m'eût révélé la synonymie de *Yahuh* et de *Yahvah* construits chacun avec un génitif, je l'avais soupçonnée. Seulement il me semblait, d'une part, que *Yahvah*, comme

mythe des Ribhavas, par M. Félix Nève, p. 183, n. 6, et p. 264-6 ensuite les notes de feu Langlois sur sa traduction du *Rig-Véda* ou *livre des Hymnes*, I, 261, n. 42; 551, n. 14 ; 553, n. 38, et III, 487, n. 9.— M. Th. Benfey me semble avoir un peu trop négligé ici la transition du sens propre au sens tropologique. Il n'a vu dans le radical *Yah* qu'une syncope de la racine *Yabh* qu'il a traduite en allemand par *Bewæltigen* (*Revue citée*, I, p. 420-2) et plus tard en anglais par *To lie with* (*Dictionnaire sanscrit-anglais*, V^is^ *Yabh*, *Djabh* et *Djambh*).— Ajoutons que l'éminent indianiste regarde le thème *Yahu* comme un abrégé du thème *Yahva* : opinion qui ne me paraît guère en rapport avec la marche naturelle du langage qui, généralement, va du simple au composé.

(1) Voir sa *Rig-Veda-Sanhitâ, translated and explained*, p. 239, London, 1869, in-8°. — Le texte Védique se trouve au M. X, S. II, R. 1.

dérivé secondaire, pouvait être une prononciation populaire, tandis que*Yahuh*, à titre de dérivé primaire,pouvait être une prononciation sacerdotale (1), et d'autre part, que dans la haute antiquité, *Yahuh* désignait le dieu fils considéré à sa naissance, et *Yahvah* le dieu fils devenu adulte, à peu près comme dans la mythologie égyptienne, *Harpocrate* désignait le soleil naissant au solstice d'hiver, et *Harsiesi* ou *Horus* le soleil dans sa force au solstice d'été, idées que le célèbre oracle de l'Apollon de Claros, en Ionie, exprimait : l'une par les mots *Habrôs Iaô*, « *tenellus Iaô* », et l'autre par *Helios*, « soleil », sanscrit*Sûryah*, primitif *Swaryah* selon Bopp (2).

Quant au nom divin *Ih*, ponctué *Yâh* avec *â* long, au lieu d'*a* bref, je suis tenté d'y voir une contraction d'un primitif *Yah-ah* par report du 1er *h* sur le 2e et fusion des deux *a* brefs en un *â* long. Cet *Yahah* n'a plus dans les Védas que les deux significations suivantes : « l'eau et la force » (3), considérées sans doute, à l'origine au moins, comme causes, l'une de germination,et l'autre de mouvement. En partant de ces conceptions, l'accolade des deux noms *Ih*+*Ihuh* qu'on trouve trois fois dans la Bible (4), pourrait bien

(1) Je reviendrai plus tard sur cette distinction conjecturale.

(2) Voir son *Glossarium sanscritum*, in *Verbo*, p. 379. — Voir d'ailleurs Jablonski, *Panthéon égyptien*, II, p. 152,et Proleg.p. 55, et Movers, *die Phœnizier*, I, p. 539-40.

(3) *Nighantu*,I,12,et II,9,ou *Glossar védique* de Benfey,p. 153.

(4) Psalm.LXVIII,5—Isaïe,XII,2 et XXVI,4.— Au *Ps.cité*,verset 19, on lit *Ih Alhim*, en place de *Ih-Ihuh*.—Gésénius, au mot *Ih* de son *Thesaur.*,p. 580 B., remarque que nombre de manuscrits,

avoir signifié originairement « Père-fils », à l'inverse du nom latin *Liber-Pater*, « fils-Père », qui se donnait à *Dionysus*. Mais il se pourrait aussi que le *Ih* hébreu, qui garde toujours le *Kamets* ou *â* long valant deux *a* brefs, n'eût été qu'une forme araméenne du qualificatif phœnico-arabe *Yah* « beau, digne, convenable brillant ». La Bible n'emploie celui-ci qu'une fois, comme verbe impersonnel, et la massore le ponctue *Yââh* (1). Le sens de beau ou de brillant conviendrait très-bien à ces deux versets de la complainte du roi Ezéchias relevant d'une maladie mortelle: « Je disais en mon cœur : Je descendrai aux portes du *Chéol*, je suis privé du reste de mes années. — Je disais : Je ne verrai plus *Ih, Ih*, c'est-à-dire *Yâh*, *Yâh*, sur la terre des vivants ; je ne verrai plus personne parmi » les habitants du monde » (2). Ce moribond craignait d'être à jamais privé de la vue du ciel ou du soleil, car le *Chéol* des Juifs ressemble à l'*Hadès* d'Homère. Les morts y sont réduits à l'état d'Ombres (hébreu *Rephaïm*, grec *Skiai*), sans énergie, sans vigueur, sans action ni volonté. Ce sont des *exsangues*, comme

puis les Septante, la Version Syriaque et Saadias omettent *Ihuh* sur Isaïe XII, 2, et il les approuve, parce qu'on ne peut pas plus réunir les deux noms que *Jovis Jupiter* ou *Josua Jesus*. Ces raisons ne me paraissent pas convaincantes. L'omission signalée ne s'appliquerait pas d'ailleurs aux deux autres textes cités, qu'il explique assez mal, ainsi qu'on peut le voir en comparant le texte hébreu avec sa traduction latine incomplète.

(1) Jérémie X, 17 — Ce verbe *Yah* est synonyne de *Gah* et de *Nah*. Voir le *Thesaur.* de Gésénius, p. 557 B.

(2) Isaïe, XXXVIII, 10-1.

les appelle Ovide. Ces Rephaïm ne se souviennent plus de Jéhovah, et Jéhovah les oublie à son tour. Ezéchias en fait la remarque aux versets suivants où il dit à son dieu : « le vivant, le vivant, celui-là » seul te célèbre, comme moi aujourd'hui, et s'attend » à ta fidélité » (1). Or, en prenant le nom divin *Ih*, ponctué *Yâh*, pour un synonyme du qualificatif *Iah*, ponctué *Yââh*, et en le prononçant de la même manière à l'exemple d'Origène qui le transcrit en grec *Iaa* dans son commentaire sur Daniel (2), on peut très-bien supposer qu'Ezéchias l'a redoublé à dessein pour mieux exprimer ses craintes de perdre pour toujours la vue du beau, du brillant, du splendide spectacle qu'il avait devant les yeux, autrement dit de la *Tsab'a Hachamaïm*, de « l'armée des cieux » dont Jéhovah était le chef dans l'opinion populaire qui le confondait volontiers tantôt avec le soleil, tantôt avec le firmament, ainsi que nous le verrons ailleurs.

Mais c'est assez nous étendre sur l'origine et le sens primitif de ce nom divin *Ih* ou *Iâh*, dans un chapitre où il ne s'agit que de prononciation.

Pour en revenir au Tétragramme *Ihuh*, je crois pouvoir conclure dès à présent qu'il s'est prononcé de quatre manières différentes, savoir : 1° *Yahuh*. 2° *Yahô*, 3° *Yahvah* et 4° *Yahvô*, et que les petites différences que ces lectures présentent avec les

(1) Isaïe, XXXVIII, 18-9. — Comparez Psalm. XXX, 10.
(2) Voir *Origenis Opera*, II, p. 45.

transcriptions grecques, coptes, latines, assyriennes ou autres, proviennent des altérations ou des modifications qu'elles ont subies dans la suite des âges.

Nota. Je n'avais annoncé à la fin de l'introduction qu'un seul chapitre pour ma discussion préliminaire. Mais je m'aperçois en finissant qu'il reste bien des points à éclaircir, non pas pour la généralité des lecteurs, mais pour la elasse des critiques et des hébraïsants. Je me vois donc amené à ajouter ici à leur adresse un chapitre complémentaire.

CHAPITRE II.

CONTINUATION DU MÊME SUJET. — NOTES, ADDITIONS ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

J'ose espérer que les détails lexicologiques et grammaticaux dans lesquels je suis entré au chap. qui précède, suffiront aux esprits non prévenus pour leur faire adopter les quatre anciennes prononciations du Tétragramme hébreu que j'y ai rétablies et discutées, savoir : *Yahuh* et *Yahô* pour la Judée, *Yahvah* pour la Samarie et *Yahvô* pour la Phénicie. Mais les hébraïsants et les critiques, qui ont des idées faites sur ce sujet, en outre,les archéologues et les érudits,que ne satisfait pas plus que de raison la lecture générale *Jehovah*, pourront exiger de moi de plus amples éclaircissements. Pour les contenter sous ce rapport,autant du moins qu'il me sera possible, je crois utile de jeter un coup d'œil rétrospectif sur

les articles divers que je n'ai fait qu'indiquer jusqu'à présent, ou que même j'ai passés sous silence et qui pourtant me paraissent susceptibles d'un nouvel examen sous le double point de vue de la philologie et de l'histoire comparées. Tels sont : 1° le remplacement de cette prononciation *Jehôvâh* par celles ou de *Jahvô* ou de *Jahveh* ; 2° l'hypothèse d'une prononciation française *Ihouh*, *Ihou*, *Iou*, sans aucun point-voyelle ; 3° celled'une autre prononciation *Ihôh,Ihô* ou *Iô*, sans voyelle entre les deux premières lettres *I*, *h* ; 4° la ressemblance du Tétragramme hébreu avec le symbolique *Iaô* des sectes du gnosticisme oriental et notamment avec celui des *Abraxas* Basilidiens ; 5° l'application au même Tétragramme de la théorie astrologico-musicale des sept planètes diversement combinées pour en tirer la lecture *Iehôoua*, modèle ou copie de *Yehôvâh* ou *Jehôvâh*, ainsi que les formes écourtées *Iaô* et *Aô*, et 6° les motifs divers qui ont pu déterminer la Synagogue à faire défense aux Juifs de proférer le nom propre de leur Dieu national ;et cela dès une époque antérieure à la traduction grecque du Pentateuque, reportée à l'an 276 avant J-C.

I.

Tout le monde sait que presque tous les hébraïsants rattachent le Tétragramme hébreu *Ihuh* ou *Yhvh* au radical araméen *Huh*, ponctué *Hâvâh* « être, exister », d'où ils ont tiré successivement pour ce nom divin les lectures *Yehovah*, *Yahvô* ou

Yehvô et *Yahveh*, en le supposant dérivé de la 3e personne singulière du futur de ce verbe. Ceux qui supposent que ce nom vient d'ailleurs, soit de l'Egypte, soit de l'Arabie, soit de l'Inde, sont comparativement en petit nombre. Le docte Gésénius, qui avait d'abord adopté l'opinion des égyptianistes, a fini par l'abandonner (1). Je ne connais que deux partisans de l'arabisme: E. Meyer (2) et H. Ewald (3). Quant à ceux du Vêdântisme indien, tels que Buttmann, de Bohlen, et Vatke (4), on ne peut leur reprocher aujourd'hui que de n'être pas remontés assez haut ; mais ce n'était pas leur faute, parce qu'à l'époque où ils écrivaient, la littérature védique n'était guère connue, malgré le savant mémoire anglais de Colebrooke *On thc Vedas or Sacred writings of the Hindus* (5). Comme ces dissidents s'arrêtent plus à l'étymologie du Tétragramme hébreu qu'à sa véritable prononciation, je n'y reviendrai ici qu'accessoirement.

On a vu que la lecture courante *Jehôvâh* marche de pair dans la Bible avec celle de *Jehôvîh*, beaucoup moins fréquente et moins connue. Celle de *Jahvô* ou *Jahvoh* qu'on leur a d'abord substituée, ne règne plus

(1) Comparez son *Manuale Lexicon* et son grand *Thesaurus* au mot *Ihuh*, p. 408-9 du 1er et p. 575 du 2nd.

(2) *Vurzel-Wœrterbuch*, au mot *Ihuh*.

(3) *Geschichte des Volkes Israël*, II, p. 201-5.

(4) Revoir dans *l'Introduction* le commencement du § III, à la note 1re, p. 330 du Vol. acad. ou p. 36 du tirage à part.

(5) Voir *Asiatic Researches*, VIII, p. 369 - 476, ou *Miscellaneous essais*, I, p. 9-113.

aujourd'hui parmi les hébraïsants. Ils l'ont remplacée par celle de *Jahveh* au moins dans le protestantisme, au-delà comme en deça du Rhin (1). C'est le réfugié Jean Leclerc, je crois, qui, au XVIIe siècle, a donné le signal de cette substitution. Il la fondait sur le sens de *créateur* qu'il attribuait au Tétragramme (2), en se prévalant de nombreux textes bibliques relevés depuis par Gésénius (3), sens auquel n'adhèrent pourtant pas tous ceux qui acceptent sa manière de lire ce nom divin, soit qu'à l'exemple de Théodoret et d'Epiphane ils considèrent le *Iabe* samaritain comme signifiant « celui qui est, qui a été et qui sera » (4), soit qu'en disciples de Hegel ils l'interprètent par « celui qui *devient*, qui se fait, qui se révèle dans le monde et dans l'histoire » (5).

(1) En Allemagne la prononciation *Jahveh* paraît avoir été adoptée par deux écrivains catholiques de Breslau, Movers et Scholz. Chez nous, M. Ch. Schœbel la rejette formellement comme *Samaritaine*, en opposition à MM. Michel Nicolas, Albert Réville et A. Carrière, calvinistes.

(2) Selon lui, *Yahveh* était le futur du verbe *Huh*, conjugaison *Hiphil* ou causative, signifiant : « Il fera être, il donnera l'existence » opinion admise même par Gésénius. Voir son *Thesaurus*, p. 577, en note, et p. 1146 B.— Une autre conjugaison causative du même verbe, appelée *Piel*, aurait donné *Yehaveh* avec la même signification, voy. Souciet, *Recueil cité*, p. 239-42.

(3) Voir le *Thesaurus* de ce dernier aux mots *Ab*, p. 6 B, *Ma*, p. 236 A, *Iu-tsr*, p. 619 A, *'Ach-h*, p. 1075 B, *Ph'al*, p., 118 A, et *Qnh*, p. 1221 A.

(4) C'est-à-dire comme appartenant à la conjugaison simple ou ordinaire du même verbe *Huh*. Voir Souciet, *Recueil cité* p. 277-8.

(5) Cette 2de interprétation, soutenue par Delitzsch, Baumgarten et Kurtzius, semble avoir recours soit au passif de l'une des deux conjugaisons causales, *Hiphil* ou *Piel* : « il sera fait

Réciproquement les partisans de la lecture *Yehôvâh* ou *Jehôvâh* n'ont garde d'adopter le sens de *destructeur* que lui donnait le moine portugais Oleaster (1) en se fondant à son tour sur d'autres textes de la Bible, non moins nombreux et non moins positifs que ceux sur lesquels s'appuie l'école de Jean Leclerc (2). Loin de là, ils s'accordent avec les exégètes critiques pour pour combattre avec force cette interprétation ; ils la trouvent étrange sous la plume d'un théologien qui fut le conseil de Jean III au concile de Trente et qui est mort en odeur de sainteté(3). Ils oublient que le mosaïsme est une religion de terreur, non par la faute de Jéhovah sans nul doute, mais par celle de son peuple, ignorant, grossier et indocile. Il n'y a guère que deux écrivains, l'un israélite converti (4) et l'autre libre penseur (5), qui,

être »,soit à la conjugaison *Hithpahel* réfléchie « il se fera être ». Je ne la connais que par la courte analyse de Scholz (*de Origine nominis Ihuh*, p. 26). Peut-être ne l'ai-je pas parfaitement comprise, car Hoelemann (*Biblische Studien*, p. 59 et 62), lui donne ce sens orthodoxe : *Der Goth der Offenbarung*.

(1) Ce célèbre dominicain, au lieu de s'en tenir au radical *Huh* lui-même « être, exister », s'arrêtait à son dérivé *Huh*, ponctué *Hôvah* « accident, désastre, calamité, malheur ».

(2) Voyez entre autres, Genèse, XXXI, 43-52— Exode VII, 5, 17-IX, 14, 16, 29-X, 2-XII, 12-3, 23, 27 ; XIV, 4. 18-XV, 3, sans compter le Deutéronome, Samuel, les Rois, les Chroniques Isaïe, Ezéchiel et Nahum.

(3) Voir le *Becueil cité* du P. Souciet, p. 235-8 et les *Scolies* de Rosenmuller *sur l'Exode*, III, p. 14-5.

(4) Drach, *de l'Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, I, p. 498-9.

(5) Daumer, *der Feuer-und Molochdienst der Alten Hebræer*, p. 11 — Il y cite à l'appui plusieurs noms démoniaques assez

se rappelant les vers de Lucrèce :

« *Primus in orbe deos fecit timor* ». etc., etc.

ne se gendarment pas contre l'étymologie d'Oléaster.

La lecture *Yahuh*, que je place en 1re ligne, n'a eu jusqu'à ce jour que très-peu de partisans. En France toutefois, et même au delà du Rhin, elle a été mise en avant, mais d'une manière conjecturale, par quelques érudits, probablemant en souvenir de la transcription *Iaou* des Stromates de Clément d'Alexandrie, car, à l'époque où ils écrivaient, on ne connaissait ni le nom *Yaoubid* de la grande inscription assyrienne de Khorsabad, ni le qualificatif védique ou aryen *Yahuh*, vocif *Yahô*. Ces écrivains sont, à ma connaissance : 1° Volney (1), 2e Charles Lenormant (2), 3° de Saulcy (3) et 4° Daumer (4).

ressemblants que Clavigéro, Lockiel et Quandt ont recueillis chez diverses tribus sauvages du nouveau monde. Tels sont : *Jawahou, Jowahu, Jawahi*, rapprochés de *ni Jawoheje*, « la mort » et de *Jawoheje* « mourir », chez les Iroquois.

(1) Les *Ruines*, t. I de ses *œuvres*, p. 210, 352-5, et *Samuel*, t. VI, I, *ibid.*, p. 169, 256-9.

(2) *Introduction à l'Histoire de l'Asie occidentale*, p. 138-43, et *Nouvelle Galerie mythologique*, p. 19 et 39.

(3) *Histoire de l'art judaïque*, p. 35.

(4) *Ouv. cité* p. 48, n. 2. — Je pourrais y joindre les abbés Greppo, Madrolle et P. G. L. qui, plus indulgents que leur confrère Scholz de Breslau, ne font pas un crime à Voltaire d'avoir appliqué le *Iaou* de Clément d'Alexandrie à un dieu égyptien adoré à Héliopolis dès le temps de Moïse, et de l'avoir confondu avec le *Ihuh* du Pentateuque, auquel seul pensait ce père de l'Eglise suivant l'interprétation d'Heinsius. Voir les *Annotations* de ce dernier, p. 62 de l'*Edition Sylburge* et p. 561 du texte.

Ajoutons qn'au siècle dernier, le P. Souciet (1), et dans le nôtre Gésénius (2), ne se montraient pas opposés aux lectures *Yahuh* et *Yahô,ad libitum,* bien qu'ils tinssent le 1er pour *Yehovah,* et le 2e pour *Yahveh.*

On a vu au chap. précédent que cet *Yahveh* samaritain, transcrit *Iabe* en grec, remplace *Yahvah,* comme le *Yehvô* phénicien, transcrit en grec *Ieuô,* remplace *Yahvô,* et que, ces deux formes le cèdent en antiquiié aux lectures hébraïques *Yahuh* et *Yahô.* Telle est du moins la conclusion que je crois pouvoir tirer du parallèle de l'hébreu et du sanscrit, en passant de la Bible au Rig-Véda.

Personne que je sache n'a cherché jusqu'à ce jour dans la littérature Védique les types ou les vestiges des quatre anciennes prononciations du Tétragramme de la Bible, relevées et rétablies au chap. qui précède, savoir : *Yahuh, Yahô, Yahvah* et *Yahvô.* Je considère les deux premières comme primitives à cause de la simplicité de leur structure grammaticale, consistant en une racine pure *Yah,* suivie d'un simple suffixe *uh* ou *ô,* et les deux autres comme secondaires ou dérivées en raison de leur rallongement par substitution de la finale *Vah* ou *Vô,* à la à la finale *uh* ou *ô.*

En réalité, ces quatre formations se réduisent à deux. Comme elles sont moins compliquées que

(1) *Recueil cité* p. 288.
(2) *Thesaur.* p. 577 B. et 580 B.

celles tant de la lecture habituelle *Yehôvâh* ou *Jehôvâh* que de la leçon plus rare et beaucoup moins connue *Yéhôvîh* ou *Jéhôvîh*, je n'admettrais celles-ci que très-subsidiairement et je ne les placerais qu'en 3e ligne, en ce qu'elles me paraissent comparativement plus modernes, quand même elles n'auraient pas pour cause l'application tardive et concertée des points-voyelles d'*Adônâï* et d'*Elôhîm* à un nom divin qu'il était défendu d'articuler suivant ses lettres propres, depuis la mort du grand-prêtre Simon-le-Juste, arrivée vers la fin du IIIe siècle avant l'ère chrétienne, je veux dire quand même il faudrait les rattacher à la fameuse théorie astrologique, planétaire et musicale de l'*Heptaphthongue* ou *Heptaphônie* qui certainement était en vigueur à cette époque, sinon chez les Juifs, au moins chez les peuples avec lesquels ils entretenaient alors des relations (1).

Je ne partage pas du reste l'opinion de certains jéhovistes qui vont jusqu'à soutenir que, loin d'avoir donné à *Ihuh* les points-voyelles d'*Adni*, la massore avait reporté sur celui-ci les points voyelles de celui-là (2) ; car, pour être conséquent, il faudrait prétendre aussi qu'elle applique à *Alhim* les points-voyelles de *Ihuh* lorsque ce dernier est accompagné

(1) J'ai déjà parlé de cette théorie au § III du Chap. 1er et je me propose d'y revenir avec plus de développement au § V du présent chap.

(2) Le P. Souciet, *Recueil cité*, p. 264 et suiv. et Drach, *ouv. cité* p. 481 B.

d'*Adni* (1). En effet l'analogie, cette boussole de la linguistique (2) conduirait à cette conséquence, absolument contraire à la réalité, puisque l'*î* long, régulier dans le pluriel *Alhim* serait anormal dans le singulier *Ihuh*. Aussi ces exégètes se bornent-ils à répondre que *Jéhôvîh* était primitivement une inflexion particulière de *Jehôvâh*, usitée dans les prières et marquant le ton doux et affectueux d'un suppliant (3). Je ne conteste pas cet emploi particulier, à la vue des anciens textes bibliques auxquels ils renvoient, mais l'usage s'en est bien généralisé dans la suite des temps, puisque les prophètes Amos, Isaïe, Jérémie, Habacuc et surtout Ezéchiel, emploient cette dénomination complexe dans des passages où il n'est nullement question de prières, de supplications, de plaintes, de gémissements.

II

On a poussé beaucoup trop loin l'argument théorique que fournit la structure grammaticale des quatre anciennes prononciations *Yahuh*, *Yahô*, *Yahvah*, *Yahvô* du Tétragramme hébreu. On a soutenu que

(1) On trouve fréquemment *Adni Ihuh* avec la ponctuation *Adônâi-Jéhôvîh*, et quelquefois *Ihuh Adni* avec celle de *Jéhôvîh Adônâï*. Voir les textes cités dans le *Thesaurus*, p. 96-7 ; 318-A ; 328 B, 576 B, et 580 B.

(2) Quintilien (*Instit. orat.*, L. 1, C. 5, N. 3), dit de l'analogie : « Ejus hæc vis est ut id quod dubium est ad aliquid simile, de quo non quæritur, referat, ut incerta certis probet ».

(3) Souciet, *Recueil cité*, p. 270, Gésénius, *Thesaur.*, p. 580 B.

ce nom divin avait dû se prononcer *originairement* tel qu'il s'écrit dans les Bibles hébraïques non ponctuées, c'est-à-dire *Ihuh*, en prenant l'*i* et l'*u* pour de simples sons vocaux, sans intercalation d'aucun point-voyelle soit entre l'*i* initial et le *h* qui le suit, soit entre l'*u* et le *h* final, lorsque ce qualificatif se trouvait dans la Bible à l'état isolé. Car on admettait très-bien qu'en composition il se réduisait à *Ihu* sans *h* final et même à *Iu* sans *h* médial, et pouvait alors se prononcer, savoir : au commencement des noms propres composés : ou *Iehô* ou *Iô*,et *Ihô* ou à la fin de mêmes noms : ou *Iâhu* par *â* long, ou *Iahu* par *a* bref, ou *Ihu* sans *a*.

Je me suis assez expliqué jusqu'à présent sur les diverses ponctuations que la massore assigne au Tétragramme dans les noms propres composés, d'abord aux § IV et V de l'introduction en répondant aux égyptianistes, ensuite aux §   du chap. 1er en traitant la question d'une manière plus générale. Je crois inutile d'y revenir si ce n'est très accessoirement ; car ce qui importe, c'est de savoir comment les *Hébreux* articulaient ce nom divin lorsqu'il figurait seul, soit dans un texte sacré, soit dans la conversation,soit dans les prières,à l'époque, bien entendu, où il leur était permis de le proférer.

A l'appui de la prononciation française *Ihouh* ou *Ihou* ou *Ioh*, on n'a guère cité en preuve que des noms composés, extraits de la Bible ou d'ailleurs, savoir :

1° Le nom italiote *Jupiter* « le père *Iou* »,comme répondant an nom hébreu *Iuab*, abstraction faite de la ponctuation massorétique *Jôâb* (1).

2° Le fameux Tétragramme I. H. W. (W anglais prononcé *Ou*), du philosophe chinois Lao-Tseu qui, suivant Abel Remusat, avait voyagé en Occident après la transportation des dix tribus d'Israël jusque dans les villages des Médes et qui, dans cette pérégrination, avait pu converser avec quelques uns de leurs sages sur le nom et l'essence de leur Dieu (2).

3° Le nom numide *Juba* ou *Jubas*, donné par les historiens à deux rois africains, le père et le fils, contemporains de Pompée et de César, mais dé-

(1) *Joab,* nom d'un général d'armée sous le roi David, signifie, selon Gésénius : « Cujus *pater Jehovah* est »,de même que *Iua'h*, ponctué *Joah,* autre nom propre sous Ezéchias et Josias, signifierait, selon le même : « Cujus *frater Jehovah* est ». On trouve aussi dans la Bible *Abihu,* ponctué *Abyâhu,* « Cui *pater* est *Jehovah* », et *Abihua,* ponctué *Abihu,* « Cui *ille* (id est Deus), *pater* est » ainsi que *Ihua*, ponctué *Jéhu* « *Jehovah* est *Ille* » ou mieux « *Iâh* est *ille* », (id est Deus). Ce sont des noms métaphoriques, qui originairement, ce me semble, avaient dû s'employer dans un sens mythique chez des tribus polythéistes. Dans le Rig-Véda, Agni est tantôt le père et tantôt le fils des *Richis* ou patriarches, et il s'incarne dans plusieurs d'entre eux, notamment dans le célébre *Angiras ;* il est *fils-père* et *père-fils,* comme le *Liber-Pater* des *Romains.* Pourquoi n'en aurait-il pas été de même de Jehovah chez les sémites hébreux avant leur conversion au monothéïsme ?

(2) Voyez le mémoire spécial de cet orientaliste dans le T. VII, des nouveaux *mémoires de l'Académie des Inscr. et Belles-lettres,* p. 44-48.

signant d'ancienne date un dieu national que l'on a comparé à Jéhovah (1).

4° Les transcriptions grecques faites par Philon-le-Juif et par Origène de sept noms propres hébreux composés qui se terminent par *Ihu* comme beaucoup d'autres, mais dont les transcripteurs ont rendu les finales par *Iou* au lieu de *Iaou* (2).

Et 5° le nom d'un prophète Michée, fils de Jimla, ponctué une fois *Mikêhu*, pour *Mikâ-ihu* et signifiant *quis sicut Jehovah*? (3)

On va voir que ces cinq exemples ne sont rien moins que décisifs, en ce qui touche la prononciation du Tétragramme chez les hébreux.

Le premier de tous, *Jupiter*, est celui sur lequel on a insisté le plus et que l'on reproduit encore de nos jours, sans tenir compte des réfutations qu'en ont faites Tholuck, Gésénius et Scholz (4). C'est une arme à deux tranchants que ce nom italiote, car les partisans de la lecture *Jehovah* ne manquent pas à leur tour d'invoquer la seconde forme *Jovis*, génitif et primitivement nom^if^ de *Jupiter*, sans même re-

(1) Voir Movers, *die Phœnizier*, I, p. 536-8 - Gésénius, *monum. Phœnic.*, p. 150 et 408, et Kopp, *Palæographia crit.*, III, p. 556-7.

(2) Ces sept noms recueillis avec d'autres par St Jérôme en tête de son Lexique des noms propres hébreux (Voir le T. II de ses *œuvres*, édit. Martianay), sont les suivants : 1° *Abîhu*, 2° *Alihu*, 3° *Aurîhu*, 4° *I'achihu*, 5° *Mathnîhu*, 6° *'Abdîhu*, et 7° *'Azîhu*.

(3) II Chroniq., XVIII, 8. Voir *ci-dessus* Chap. I, § V, 4e *alinéa*.

(4) Contre de Bohlen, Buttmann, de Wette et Vatke. Voir le *Thesaur.* p. 578 A, et *de origine nominis Ihuh*, p. 22.

courir à la lecture moins connue *Jehovih* dont elle se rapprocherait davantage. Il y a là en effet matière à des rapprochements de plus d'un genre, en raison des rapports que les deux divinités ont entre elles, soit comme présidant toutes deux aux phénomènes de l'atmosphère, soit comme trônant toutes deux au plus haut du Ciel.

Mais ces analogies sont trompeuses. Il est aujourd'hui bien établi en philologie comparative que le *Jupiter* latin a la même origine que le *Zeus-pater* grec et que le *Dyâuch-pitar* sanscrit. Sa forme antique et déclinable était *Jov* d'où les Romains ont tiré *Jov-i, Jov-em, Jov-e,* et les Ombriens *Juv-e, Juv-i* (1). Varron atteste que l'ancien nom" *Jovis* avait été substitué à *Diiovis* ou *Djovis* par suppression d'un *d* initial qui est resté dans *Diespiter*, et dans *Dium, Diu, Dio,* dans *Deus, Dea,* dans *Divus, Diva, Divum* et dans les autres dérivés *diana, diusculum, diuscule, interdiu, interdius* etc. (2). Tous ces mots ont pour radical commun dans les langues aryennes : *Div* ou *Dyu* « briller, resplendir ». Or cette racine ne contient pas le *h* médial du *Ihuh* hébreu à l'état isolé, et, d'un autre côté, ni le radical syro-chaldéen *huh* « être, exister », auquel on rattache généralement le Tétragramme, ni le radical aryano-sémitique *Yah*

(1) Voir les *Tabl., Eugubines* de M. de Baecker, p. 343 et 367-9 du T. VI, 2e partie, des *Mémoires de la Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise,* Beauvais 1866.

(2) Voir Max Müller : *Nouvelles Leçons sur la Science du Langage,* T. II, p. 192-3 de la tradon française.

« produire, engendrer » d'où je le crois dérivé, ni enfin un autre radical sémitique *Iah* « être décent, convenable et digne », dont j'ai parlé au § IX du chap. précédent et sur lequel je vais revenir, ne possédent un *d* initial (1).

En 2d lieu, Gésénius (2) et Movers après lui (3) ramènent le nom numide *Juba* ou *Jubas*, écrit par les grecs *Iouba*, *Ioba* ou *Iobas*, au qualificatif sémitique *Iaub'al* qu'on lit dans une inscription cypriote et qui signifie, selon eux, « beauté de Baal », en sorte que ce nom n'aurait plus rien de commun avec le Tétragramme, à moins qu'on ne tire celui-ci du radical sémitique *Iah*, ponctué *Iââh*, qui a donné en phénicien *Iauh*, synonyme de l'hébreu *Gauh*; mais il me semble que, dans cette supposition, les auteurs sacrés auraient écrit, en hébreu, *Iah*, *Iauh* ou *Iau*, et non *Ih*, *Ihuh*, *Ihu* ou *Iu* sans *a* médial. Ce n'est pas du reste que j'adopte sans réserve l'interprétation des deux savants que je viens de nommer, car le qualificatif *Juba* pour *Jubas*, a fort bien pu signifier originairement *fils de Baal*, et répondre au titre sanscrit *Balasya putra* « fils de la force », c'est-à-dire au *Sahasô-Yahuh* aryen, autre-

(1) Le docte Bochart que n'arrêtait point l'absence soit du *d* initial, soit du *h* médial, faisait venir le nom grec *Dionysos* de l'hébreu *Ihuh-nsi* « Jehovah, mon étendard », qu'on lit dans Exode XVII, 15. A ce compte, on pourrait également rapporter au nom hébreu *Ium* « jour », ponctué *Iôm*, l'accusatif latin *diem* qui suppose une forme sanscrite *dyâm*, pour *dyâvam*, venant du thême *dyau*, nomif *dyâuh*, latin *dies*.

(2) *Monum Phœnic.*, p. 150, 180, 408-9.

(3) *Die Phœnizier*, I, p. 537-8.

ment dit à une épithète du feu suivant l'explication qu'en donne le commentaire indien de Sâyana sur Rig-Véda,I,XXVI,10; LXXIV,5; LXXIXLL,L.

3° Le Trigramme *I. H. W.* de Lao-Tseu, relevé par Abel Rémusat, n'est, de son aveu, que l'abrégé d'une formule mystique I. H. I. WEI que ce théosophe explique et développe à la façon des panthéistes de l'Inde. Son voyage dans les contrées occidentales ne paraît pas s'être étendu vers le S. O. au-delà de l'Indus. C'est donc là qu'il a dû puiser ses fantaisies théologiques et mystiques. Le sinologue français s'est ici fourvoyé à la suite des missionnaires jésuites,ainsi ainsi que l'a démontré M. Stanislas Julien,son éminent successeur au Collège de France (1). Le Trigramme I. H. W., rappellerait autant le qualificaift védique d'Agni,écrit *Yhuh*,que le nom hébreu *Ihuh*. D'ailleurs, si la formule entière *I. HI. WEI.* a quelque analogie avec la ponctuation *Ièhôvîh* des massorèthes, nous avons déjà conjecturé au § précédent que celle-ci pouvait avoir son type en sanscrit tout aussi bien que sa correspondante plus générale *Iehôvâh* (2).

(1) Voir l'exposé historique des études chinoises, tibétaines et mongoles, publié en 1867, à la demande et sous les auspices du Ministre de l'Instruction publique, dans le recueil des *Rapports sur les progrès des lettres et des études relatives à l'Egypte et à l'Orient*, p. 183-4.

(2) *A fortiori* pourrait-on dire que le nom *Yaô* d'un très-antique roi de la Chine vient du qualificatif védique *Yahô*, et non du Tétragramme hébreu, d'où le chevalier de Paravey le fait dériver. etc,etc.

4° Il y a toute apparence que Philon et Origène, dans leur transcription des sept noms hébreux cités ci-dessus en note, ont confondu *Ihua*, prononcé *Ihu*, avec *Ihu*, prononcé *Yâhu*. Cela paraît évident à l'égard des deux premiers, car les textes hébreux nous les présentent sous deux formes désinentielles, savoir: *Abihu* et *Abihua* d'un côté, et de l'autre *Alihu* et *Alihua*, et l'on conçoit que la même confusion se soit étendue aux cinq autres par suite d'analogie, surtout à une époque où l'hébreu était tombé en désuétude et où il était rigoureusement défendu aux juifs, et sous des peines très-sévères, de proférer le Tétragramme.

5° La ponctuation *Mikêhu*, relevé déjà au chap. précédent, ne se présente qu'une seule fois avec la mention *Kéri-khe-thib*, indiquant que c'est une écriture fautive à corriger par une leçon plus correcte, donnée dans d'autres passages, c'est-à-dire par celle de *Mikya ehu* (1). Elle me paraît résulter de la confusion que je viens de signaler entre les terminatifs *Ihua* et *Ihu*. Comparez le nom propre *Ihua*, ponctué *Yêhu* ou *Jêhu*, dans lequel on n'a pas tenu compte de l'*a* final quiescent (2). Le nom dont il s'agit s'applique

(1) Comparez I Rois, XXII, g, II Chron. XVIII, 7, 8 et 24.

(2) Sur ce dernier nom, voir le *Thesaur.*, p. 577, en note, et I, p. 582 B. et ci-dessus ch. I. § VI, Gésénius le croit contracté de *Ihuhua* ou mieux de *Ihihua*, par substitution du verbe *Hih* au verbe *Huh*, employé à la 3e personne du futur, en ce sens que *Ihih* répondrait à *Ahih* (Exode III, 14), comme *Ihuh* répond à *Ahuh*. N'eut-il pas été plus simple d'y voir une

dans la Bible à plusieurs personnages des deux sexes, et les divers points-voyelles qu'il y reçoit annoncent qu'originairement il se prononçait *Mikâ-Yâhu*, d'où, par des altérations successives, on a passé à *Mikâ-Yahu*, à *Mikâ-Yehu*, à *Mikâihu* et finalement à *Mikêhu* comme s'il remplaçait une forme *Mikihua*. Du reste, la ponctuation isolée *Mikihu* sans *a* final serait la seule fois où le Tétragramme perd son *Kamets* (*a* long) à la fin d'un nom composé, et cette unique exception ne saurait être prise pour règle générale.

IV

Si j'ai tant insisté au § précédent sur l'intercalation obligée soit d'un *a*, bref ou long, soit d'un *e* bref, son substitut, entre l'*i* initial et le *h* médial du Tétragramme à l'état isolé, c'est qu'un nouvel exégète italien, M. Michel Angelo Lanci, n'en tient aucun compte, par réminiscence sans doute des formes égyptiaques du surnom *Ohi* ou *Ahi*, et par inversion *Iho* ou *Iha*, donné au dieu Taureau d'Héliopolis, lequel formait le pendant du bœuf Apis de Memphis. Il est bon d'examiner ici son système, parce que l'étymologie toute particulière qu'il donne du Tétragramme se fonde principalement sur cette

contraction de *Ih*+*Ihua* : « *Yâh erit* pour *Yâh est*, c'est *Yâh* », par suppression du 1er *h* et fusion du point-voyelle *a* avec l'*i* de *Ihua*, d'où *Yéhu*. On sait que *hua*, est la forme chaldaïque du syriaque *Huh* et qu'il a pour futur *Ihua*, employé une fois dans la Bible (Voir Ecclesiaste II, 3).

prétendue prononciation sans voyelle entre *I* et *H*. Lanci admet que ce nom divin avait deux formes, l'une populaire, l'autre sacerdotale. En cela, je suis de son avis ; mais voici en quoi je me sépare de ses idées. Il suppose le Tétragramme composé des deux pronoms hébreux *Hia* « Elle », et *Hua* « Lui », prononcés *Hi* et *Hô*, l'*a* final restant muet dans les deux. A l'en croire, le peuple en aurait tiré *Ih-oh* « Elle et Lui », et le sacerdoce · *Ho-Hi* « Lui et Elle », en se bornant à mettre en tête le pronon masculin (1). Ces deux façons de lire le Tétragramme rappellent les idées de l'abbé Greppo sur les formes corrélatives *Ohi* et *Ahi*, *Iho* et *Iha* d'un dieu solaire d'Héliopolis, et sur d'autres formes analogues qu'employaient les hiérogrammates de l'Egypte pour représenter certains dieux ou certains noms divins, figurés en hiéroglyphes tantôt de gauche à droite ou de droite à gauche, et tantôt de haut en bas ou de bas en haut (2).

Mais d'abord, en la forme, n'y a-t-il pas quelque chose d'étrange dans cette espèce de chassé-croisé de *Ih-Oh*, au lieu de *Hi-Ho* (3), ensuite, le pronom

(1) Voyez le T. I, p. 101-14 de ses *Paralipomeni alla ilustrazione della Sagra Scrittura per monumenti fenico-assyrii ed Egyziani*, Paris 1845, 2 vol. in-4°.

(2) Voir son *Essai sur le système hiéroglyphique, appliqué à la critique sacrée*, p. 112 et suiv.

(3) Le savant Movers ne se permet-il pas une pareille licence lorsqu'il ramène le mystique *Abraxas* des gnostiques Basilidiens à une forme sémitique *Chb'a rba* « die grosse sieben » (Voir *Die Phœnizier*, I, p. 558). C'est ce que nous rechercherons au § V. etc, etc.

masculin *Hua*, constamment ponctué *Hu* en hébreu, ne paraît pas s'être prononcé *Hô* dans les langues congénères. Enfin, dans le Pentateuque, il s'emploie aussi presque toujours pour le genre féminin, en place de *Hia*, prononcé *Hi* (1).

Mainteuant et au fond, je ne vois poindre nulle part chez les juifs, si ce n'est dans le livre Zohar, relativevement très moderne (), la singulière idée que l'aucien testament aurait fait de Jéhovah un dieu *androgyne*, pas même dans le simulacre du Veau d'or que les israélites du désert s'étaient fait fabriquer par Aaron au pied du Sinaï, en l'absence de Moïse et de Josué cachés au sommet de la montagne, simulacre à la vue duquel ils s'étaient écriés : « Voilà tes *Elohim* (tes dieux), ô Israël, qui t'ont fait monter du pays d'Egypte » (3). Lanci pouvait supposer, il est vrai, que ce symbole idolâtrique de Jehôvâh représentait le soleil et la lune, ordinairement figurés en Orient par un taureau et par une vache, avec prédomi-

(1) Voir le *Thesaur.* de Gésénius, au mot *Hua*, p. 369 B. — Rappelons à ce sujet que ces deux pronoms de la 3e personne se rattachent manifestement aux deux formes chaldaïques *Hua* et *Hia* du verbe substantif, en place de *Huh* araméen et de *Hih* hébreu. Il paraît en être de même en sanscrit des pronoms démonstratifs m. *Sô*, pour *Sah*, f. *Sâ* et *Asau*, m. f., dans leur rapports avec le radical *AS*, « être, exister ».

(2) *Midrasch-Ruth du Zohar* de la Génèse, f° 75, col. 61, dans Drach, *ouv. cité*, p. 392-3.

(3) Exode, XXXII, 4. — Comparez I Rois, XII, 28, et Nehémie IX, 8. et notez que ce dernier texte met le verbe au singulier. Sur quoi voy. le *Thesaur*, de Gésénius, p. 96 B. etc, etc.

nance du sexe mâle, et citer en preuve ou en exemple d'abord le taureau Molok des enfants de Moab et d'Ammon, dépeint comme hermaphrodite par Dom Calmet d'après les rabbins (1), ensuite le *Rêm* ou Bos-Bubalus auquel Balaam compare l'*Al-Chdi* des patriarches hébreux ou le *Ihuh* des israélites du désert, noms dont le 1er est ponctué *El-Chaddaï* (2), et interprété en latin par le célèbre dominicain Oléaster, *Deus fortis mammarum* « Dieu fort par les mamelles » (3), en réminiscence non seulement de la *Ceres mammosa* et de l'*Isis mammosa* des mythologues, mais encore du *Zeus Mazeus* ou *Aphrodite barbue* des Cypriotes (4) et du *Jupiter Ruminus* des Romains (5).

Il est très possible, en effet, que les Hébreux *idolâtres* du désert et postérieurement ceux des deux périodes des Juges et des Rois, qui adoraient *El-Chaddaï* ou Jehovah sous la forme d'un jeune taureau qui broute l'herbe (6), aient conçu le dieu de leurs anciens patriarches comme une divinité luni-solaire, portant des formes bovines avec les marques des deux sexes (les cornes proéminentes et les mamelles

(1) *Diction de la Bible*, art. *Moloch*.

(2) Nombr. XXIII, 22, et XXIV, 8. — Sur le mot hébreu *Ram* ou *Pir*, ponctué *Rêm*, voyez le *Thesaur.*, p. 1248-9.

(3) Voyez la réfutation de cette étymologie dans le *Recueil cité* du P. Souciet, p. 210-3.

) Ch. Lenormant, *Nouvelle Galerie mythologique* p. 32, col. 2.

(5) L. Preller, *Rœmische mythologie*, p. 173 et 369.

(6) Ps. CVI, 19-20. — Texte hébreu : 1° *'agl*, veau (19), 2° *Chur*, taureau ou bœuf (20).

gonflées), par allusion aux influences des deux astres du jour et de la nuit sur la production, la conservation et la destruction des êtres sublunaires. Plusieurs textes bibliques semblent avoir gardé des traces de ces conceptions naturalistes d'un double Jehovah ou d'un Jehovah donble [1]. Tel serait, entre autres, le passage du livre de Josué dans lequel ce général parle à *Ihuh,* et dit : « Soleil, arrête-toi sur Gabaon, et toi, lune, dans la vallée d'Ayalon » [2]. Là cependant Jehovah paraît distinct de ces deux astres, et ne correspond même pas à l'astre *Kevan* ou Saturne du prophète Amos, à cet interprète et compagnon du Molok hermaphrodite dont la maison d'Israël a porté le tabernacle durant 40 ans dans le désert [3]. En effet, le Jehôvâh du livre Josué est le Jehovah *mosaïque*, dieu essentiellement mâle et un. dieu des dieux, supérieur au soleil, à la lune et à Saturne-planète, auxquels ilcommande en maître [4]. C'est un dieu fort, grand, puisseut et terrible, c'est le dieu des dieux, le seigneur des seigneurs, dieu jaloux et feu consumant, qui ne souffre pas d'autre *Elohîm* devant sa face, qui permet bien aux autres nations

(1) Comparez les deux cantiques de bénédiction des enfants d'Israël, Génèse, XLIX, 25, et Deuteron, XXXIII, 13-4.

(2) Josué X, 12-3. Le livre *Yachar* auquel renvoie le rédacteur est mentionné une 2de fois dans II Samuel I, 18, à propos de la complainte de David sur la mort de Saül et de Jonathan qui y fut insérée.

(3) Amos, V, 25-6. Comparez Actes des Apôtres, VII, 42-3.

(4) Ps. CIV, 19. Isaïe, XXIIV, 23, XXX, 26.

d'adorer le soleil, la lune, les étoiles et toute l'armée des cieux, mais qui interdit rigoureusement ce culte à son peuple dont il est ou doit être le dieu unique (2).

Je rejette donc sans hésiter l'étymologie, la formation et la prononciation du *Ihuh mosaïque* imaginées par Michel Angelo Lanci. Quant au *Ihuh* patriarcal, je doute très-fort qu'il se soit prononcé ou *Ihôh* ou *Ho-hi*. Car si Abraham a résidé momentanément en Egypte, il ne faut pas oublier qu'il était originaire de la Chaldée d'où *Ihuh* l'avait fait venir en Canaan, et que, dans ces deux contrées de l'Asie, Jehovah ne passait pas pour un être double. En conséquence, je préfère m'en tenir aux quatre lectures *Yahuh*, *Yahô*, *Yahvah*, *Yahvô* que je considère, savoir : les deux premières comme sacerdotales ou sacrées, et les deux autres comme populaires ou profanes, à l'époque où il était permis d'articuler ce nom divin. Je ne pense même pas qu'il y ait rien à y ajouter, ni rien à en retrancher.

Toutefois, sur ces deux derniers points, j'ai le désagrément de me trouver en désaccord avec le

(2) Entre autres textes du Pentateuque résumés ici, voyez Exode, XX, 2-5, Deutéron., IV, 15-20, V, 6-8, VI, 4 et X, 17. — Notons à ce sujet, d'après Movers (*die Phœnizier* I, p. 557-8), que les monnaies de Néapolis en Samarie, frappées au temps des Antonins, représentent d'un côté le soleil et de l'autre la lune, avec l'image du temple de Garizim rebâti (Eckhel *Doctr. Vet. num.* et, t. III, p. 433), et consacré à *Zeus hupsistos*, qui avait remplacé le *Iabe El-Elion* des Samaritains, par allusion à Genèse, XIV, 18-22.

trè-docte abbé Movers, décédé récemment professeur à l'université catholique de Breslau. Ce savant, dans ses profondes recherches sur la religion des Phéniciens, repousse l'assimilation du Tétragramme de la Bible d'abord avec le *Ieuô* du phénicien Sanchoniathon ou plutôt de Philon de Byblos, son traducteur grec, puis et surtout avec le *Iaô* du gnosticisme oriental. Il refuse de prendre ces deux qualificatifs pour des transcriptions grecques du *Ihuh* hébreu, supposant des prononciations hébraïques, telles que *Yehvô,* en place de *Yahvô*, et *Yahô*. Il n'adopte pour transcriptions acceptables que les suivantes : *Iaua, Iauas, Iauô* et *Iabe* (1). Il s'attaque surtout au *Iaô* du fameux oracle de l'Apollon de Claros en Ionie, qui le proclame le plus grand des dieux. C'est à tort, suivant Movers, que la plupart des érudits modernes confondent cet *Iaô* avec le *Ihuh* de la Bible, à l'imitation tant de Diodore de Sicile que des Pères des Eglises grecque et latine, eux-mêmes imitateurs,

(1) *Die Phœnizier*, I, p. 548-9. — J'avais cité au chap. I, § VI, les transcriptions grecques *Iauô* et *Iabe*. Les deux autres *Iaua* et *Iauas,* présentées hypothétiquement par Movers, supposeraient des leçons sémitiques *Yahvah* et *Yahvas*, terminées la 1re par le *h* final ou *visarga* sanscrit et la 2de par le *S* grec, son substitut habituel. — A la p. 545, l'auteur avait cité de son côté un texte de Tzetzès *ad Lycophr.* p. 831, portant qu'Adonis reçoit chez les Cypriotes le surnom de *Gauas,* et en avait conclu que ce *Gauas* était évidemment pour *Iauas*. Enfin, à la p. 538, il avait rapporté, d'après Gésénius (*Monum Phœnic.*, p. 150 et 408), le nom propre *Iaub'al* d'une inscription de l'ile de Cypre, signifiant, suivant eux, « magnificence de Baal ».

le premier d'Hécatée de Milet, à ce qu'il semble, et les autres des gnostiques. Il ne dit rien du *Iaou* de Clément d'Alexandrie et d'une gemme gnostique rapportée par Kopp. Tout porte à croire qu'à l'exemple de ce dernier il ne voyait dans cet *Iaou* qu'une variante de *Iaô*, imaginée pour montrer aux Grecs que le Tétragramme avait quatre lettres comme leur mot Θεός, et non pas trois seulement (2), et que par suite, il le mettait sur la même ligne que *Iaô*, et cela faute de connaître et le *Yaoubid* de l'inscription assyrienne de Khorsabad et le *Sahasô Yahuh* des Aryas de l'Inde.

Si les objections de l'abbé Movers étaient fondées, elles ne me laisseraient que le *Iabe* de Théodoret et d'Epiphane, puisqu'il rejette aussi le *Ieuô* de Sanchoniathon ou de Philon de Byblos. Au fond, elles ne feraient pas brèche à mon parallèle de Jehovah et d'Agni sous le double rapport de l'histoire et de la

C'est de là sans doute que le 1er tirait son identification de *Gauas* avec *Iauas*. La Bible n'a point cet *Iauas*; elle n'offre, comme je l'ai dit au § cité, que le verbe impersonnel *Iah;* mais le radical *Gah*, son synonyme, y possède plusieurs dérivés, entre autres, celui de *gauñ*, ponctué *gaavâh* et signifiant « majesté, magnificence », surtout quand il s'applique à la divinité. De là est venu le nom propre *Gaual* « majesté de Dieu » (nomb. XIII, 16), donné à l'un des espions que Moïse avait envoyés du désert de Moab en Canaan pour explorer le pays. Il est manifeste que *Gaual* correspond à *Iaub'al*, comme *Al-Brith* à *Bal-Brith* dans Juges VIII, 33 et IX, 46.

(2) Cette explication de Kopp, *Palæographia critica*, III, p. 531 a été adoptée par Fr. Paul Scholz, disciple de Movers, dans sa petite dissertation *de Origine nominis Ihuh*, p. 15 en note.

linguistique, puisqu'en écartant pour le Tétragramme hébreu trois transcriptions qui, selon moi, répondent à trois lectures sémitiques et aryennes *Yahuh, Yahò*, Y*ahvôh*, elles m'abandonneraient explicitement, dans la 4e transcription *Iabe*, la lecture *Yahvah* qui, en sanscrit, avait la même signification que les trois autres suivant l'illustre indianiste Max Müller (1). Cette réflexion pourrait me dispenser de soumettre les idées de Movers à un examen particulier. Mais d'un côté, en pareille matière, il est bon d'écarter de son chemin toute pierre d'achoppement, d'un autre côté, l'autorité dont ce savant jouit en Allemagne et même en France est trop grande pour que je me borne à une simple mention de son système exceptionnel, enfin ce système, tout contraire qu'il est au mien, mérite d'être relevé en raison des éclaircissements qu'il fournit, comme on le verra au § suivant, sur une question très controversée parmi les doctes, celle de la propagation du Tétragramme hébreu dans l'ancien paganisme.

IV

L'hymne astrologique appelé *Oracle d'Apollon à Claros* forme, avec un autre texte grec attribué à Démétrius de Phalère, la clef de voûte de la fameuse théorie de l'*Heptaphthongue* dont j'ai déjà parlé plus d'une fois et sur laquelle j'aurai à m'expliquer au § V.

(1) *Ci-dessus* Chap. I, § dernier.

La plupart des exégètes modernes tiennent ces documents pour apocryphes et les reportent aux premiers siècles de l'Église chrétienne. Suivant eux, ils feraient partie de ces fraudes pieuses que d'habiles faussaires, judeo-chrétiens ou gnostiques, fabriquaient à plaisir pour inculquer aux masses illétrées et crédules leurs doctrines respectives, en vertu du principe que la fin justifie les moyens. C'est le célèbre Jablonski qui a accrédité cette opinion au siècle dernier. Cependant, avant lui, Grotius, Pearson, Bochart et Beausobre qu'il cite (1), avaient admis et soutenu l'antiquité de cet oracle, et, de notre temps, Drach (2), Lobeck (3), Movers (4) et Scholz (5) se sont joints à eux.

Ces quatre derniers érudits font remarquer que la versification de l'oracle de Claros qui proclame *Iaô* le plus grand des dieux, est trop correcte, trop élégante, trop pure, pour ne pas dater d'une époque bien antérieure à notre ère. Movers, le plus explicite des quatre, ne se borne pas à ces indices intrinsèques; il montre par diverses citations d'anciens auteurs que les hérésiarques gnostiques, à l'exemple des mystagogues payens, avaient appliqué le Trigramme *Iaô* à nombre de dieux célestes ou solaires du paganisme, tels que *Harpocrate* en

(1) *Panthéon Ægyptiorum*, II, p. 250-7.
(2) *De l'harmonie entre l'Église et la Synagogue*, I, p.
(3) *Aglaophamus*, I, p. 461.
(4) *Die Phœnizier*, I, p. 139-40.
(5) *De origine nominis Ihub*, p. 17, en note.

Egypte, *Adonis* en Phénicie et en Syrie, *Bel* en Chaldée, *Mithra* en Assyrie et en Perse, *Phanès* chez les Orphiques, *Helios*, *Apollon*, *Dionysos* en Ionie, en Grèce et même à Rome (1). Mais, en revanche, il estime que cet *Iaô* n'a pas la même origine, le même sens, ni surtout la même prononciation que le *Ihuh* de la Bible.

D'abord il suppose que le premier dérivait du radical *'Huh* (par *'Heth* dur) : « vivre, respirer », tandis que le second, suivant l'interprétation orthodoye qu'il adopte, bien entendu, serait tiré du radical *Huh* (par *H* faible) « être, exister ». Il suppose en 2d lieu que l'un désignait le soleil, adoré par les payens comme *dieu* vivifiant, et l'autre le vrai dieu, l'Etre existant par lui-même, *Celui qui est*, différence énorme qui excluait toute comparaison (2). En conséquence, il donne pour thème au *Iaô* de l'oracle de Claros et des gnostiques un qualificatif araméen *I'huh* ou *I'hô*, peut-être hypothétique, mais régulièrement formé (3), lequel se serait prononcé

(1) La Bible n'a pas ce nom propre. Mais on lit dans II Chroniques, XXIX, 14, *I'hual*, et dans I Chroniq. encore, XXI, 2, *Ihial* avec la signification (selon Gésénius), de quem *vivum servat Deus* ». Comparez *Iual* pour *Ihual*, « Cui *Jehova* est *Deus* », suivant le même. Voir son *Thesaurus* sur ces trois noms propres, à la suite de son grand article *Ihuh*.

(2) L'auteur se sert à ce sujet de l'expression adverbiale *himmelweit* « loin comme le ciel », *our*, *cité*, p. 551.

(3) Comparez son chap. *Iaô*, p. 539-58 avec le texte et surtout avec les Planches de l'*Histoire du Gnosticisme de feu* J. Matter, 1re édit.

tantôt *Ya'huh* ou *Ya'hô*, d'où les Grecs auraient tiré leur *Iakkhos* (1), tantôt faiblement *Yehvô* par atténuation de l'aspirée médiale, d'où serait venu le *Ieuô* de Philon de Byblos. Le Tétragramme *Ihuh*, au contraire, a dû constamment changer en *a* son *h* médial dans les transcriptions grecques, car, ajoute Movers, S[t] Jérôme a dit du dialecte hébreu : *Idioma illius linguæ est per He scribere, sed per A legere*, et un peu plus bas : *He littera quæ per A legitur* (2). Dès lors, si l'auteur de l'oracle de Claros avait emprunté son *Iaô* au *Ihuh* de la Bible, il l'aurait rendu en grec par l'un des quatre mots : *Iaua, Iauas, Iauô, Iabe* (3) relevés au § IV ci-dessus.

Ces raisonnements ne sentent-ils pas un peu trop la subtilité rabbinique ? D'abord, en la forme, le *H*

(1) Volney, dans sa lettre à Lanjuinais (*Revue Encyclopédique* d'avril-juin 1819, p. 509), faisait venir ce nom du qualificatif phénico-hébreu *Iâh*, « digne, convenable, beau, brillant », ar substitution du k*h* grec ou *H* sémitique. Bochart (*Canaan,p*,442) le supposait tiré du syriaque *Iakkho*, enfant à la mamelle, et en effet Suidas *in Verbo*, dit : *Iakkhos, Dionysos epi tô mastô*. Voyez là-dessus *Religions de l'antiquité*, T. III, 1[re] part. p. 281-2. De son côté, A. Langlois qui, dans les notes de son Rig-Véda, II, 233, n. 70, avait comparé Agni, nouveau-né, au jeune Iacchus, a ensuite expliqué le grec *Iacchos* par le sanscrit *Yakchas*, signifiant, selon lui, « désireux de sacrifier ». Voir à ce sujet son *mémoire sur le dieu védique appelé Soma* (c'est-à-dire Agni-libation dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscript.*, XIX, 2[de] partie, p. 383 et suiv.

(2) Opp. T. II, p. 522. Ce Père de l'Eglise ajoute même après le 1[er] passage : « *Sicut è contrario, A litteram sæpè per He pronunciant* », et cela à propos du *H* des noms d'Abraham et de Sarah, écrits *Abrhm* et *Srh*.

(3) *Die Phænizier*, I, p. 548-9.

faible de l'hébreu se distingue de l'*A*, quoiqu'il se permute parfois avec cette voyelle, comme son correspondant phénicien (4). St Jérôme lui-même a fini par le reconnaître implicitement dans sa lettre postérieure à Marcella lorqu'il lui écrivait que le Tétragramme hébreu contenait quatre lettres I, H, V, H, et qu'il pouvait se lire en latin IAHO (5). Là en effet, s'il eût suivi ses anciennes idées, il se serait borné à écrire en latin *IAO*, comme l'avait fait Tertullien d'après les gnostiques grecs, il n'eût point ajouté un *H* après l'*A* sous-entendu en hébreu, puisque ce *H*, d'après ce qu'il avait écrit précédemment, aurait représenté ou remplacé la voyelle *A*.

Ensuite et au fond, qu'aurait signifié pour des tribus polythéistes, comme l'étaient celles du désert arabique et du pays de Chanaan, cette distinction entre exister et vivre ? En toute langue, les deux idées ne se confondent-elles pas lorsqu'il s'agit d'êtres animés, dieux, anges, démons, hommes et brutes, sauf la durée plus ou moins longue de leur existence? En hébreu, elles s'expriment par des verbes presque identiques, puisqu'ils ne diffèrent que par l'aspirée initiale, forte dans les uns (*'Huh* et *'Hih*), faible dans les autres (*Huh* et *Hih*), et qu'ils se conjuguent

(4) Voir à ce sujet le *Thesaurus* de Gésénius, p. 2 A et p. 359 A, et ses *Monum. linguæ Phœniciæ*, p. 440.

(5) Au besoin, revoir les *œuvres de St Jérôme*, II, p. 181-2 avec l'*appendice*, p. 134, éd. Martianay.

absolument de la même manière (1), en sorte que leurs dérivés *I'huh* et *Ihuh* devaient avoir des significations très-analogues, pour ne pas dire plus. Dans notre XIXe siècle, l'exégèse critique, en Allemagne, en Hollande et en France, a démontré par la Bible elle-même qu'avant la captivité de Babylone, la masse du peuple israélite, à la fois polythéiste et idolâtre, ne voyait dans son dieu national Jehovah que l'élément du feu, créateur et destructeur, principe de vie et de mort, qui brillait dans le soleil, dans l'éclair, dans la flamme, en même temps qu'il animait intérieurement les êtres créés, ou les faisait périr en se retirant d'eux (2). De là ce serment solennel que lui prêtent ses adorateurs : « *'hi ani*, vivant moi ! » pour : je suis vivant ! ou je jure par ma vie ! serment qu'ils ne manquent pas d'imiter lorsqu'ils

(1) Gésénius incline à penser que de ces quatre formes radicales, les deux premières ont dû précéder les deux autres, à titre d'articulations énergiques, exprimant mieux la *Vitalité*. Voir son *Thesaurus*, p. 375 A., B. En effet, la notion abstraite, d'*être*, d'*exister*, semble avoir été prise de la notion populaire de *respirer*, de *vivre*. Ce qui faisait dire à St Augustin (Conf. I,6) : « *Domine, Cui esse* et *vivere, non aliud atque aliud est, quia summe esse et summe vivere id ipsum* est ». Voir aussi sa paraphrase (*Sermo* VII *de lect. exodi*), rapportée par Hoelemann, *Bibel-Studien*, I, p. 59.

(2) Chez nous on peut citer : 1° Benjamin Constant, *De la Religion*, t. II ; 2° Edgar Quinet, *du génie des religions* ; 3° Michel Nicolas, *Etudes critiques sur la Bible* ; 4° Albert Réville, *Revue des deux mondes*, nos des 15 juin et 1er juillet 1867 ; et 5° A. Carrière, *Revue de Théologie*, livraison d'avril-mai, de juillet-août et de 7bre-8bre 1869. Ce dernier critique est le plus complet.

le prennent à témoin de la vérité de leurs déclarations par ces deux mots : *'hi Ihuh*, « vivant » (est) Jehovah ! [1]. Si les prophètes du VIII[e] siècle dont les écrits authentiques sont parvenus jusqu'à nous, prenaient ce dieu pour l'être absolu, pour l'être existant par lui-même, pour *Celui qui est*, le peuple ne s'en formait pas à beaucoup près une idée aussi sublime : *Ihuh* n'était guère à ses yeux que le principe igné, que l'Agni primitif des Aryas, l'*Ignis* des latins, l'*Ugnis* des Lithuaniens, l'*Ogni* des Slaves. Aussi les auteurs sacrés, pour se mettre à la portée des masses populaires, l'appelaient-ils feu consumant [2], lumière d'Israël [3], soleil du peuple [4], soleil de justice [5], enfin dieu fulgural et tonnant [6]. Or les Grecs en disaient autant de leur *Dionysos*, *Bacchos* ou *Iacchos*, surnommé *Pyrogenes*, « né du feu », et qualifié *Euas*, *Eua*, *Evim*, *Evios*, épithètes que Movers ramène au radical sémitique *'Huh*, vivre ou faire vivre [7].

Cela nous explique pourquoi ils le confondaient avec le dieu des Juifs, comme on le voit dans

(1) Voyez dans le *Thesaurus*, aux p. 368 A., 378 B et 469 B, l'indication des nombreux textes bibliques auxquels je fais ici allusion.

(2) Deuteron., IV, 24 ; IX, 3.

(3) Isaïe X, 17.

(4) Ps. LXXXIV, 12.

(5) Malachie, IV, 2.

(6) I Samuel, II, 10-VII, 10-Ps. XVIII, 14, XXXVII8 ; 8 XL, 9.

(7) *Die Phœnizier*, I, p. 545-8.

Plutarque [1]. Bien que ce philosophe ne nomme à ce sujet ni *Iakkhos* ni *Iaô* ou *Iaou*, les rapprochements qu'il fait entre les Triétérides grecques et les fêtes juives des tabernacles, célébrées de part et d'autre après les vendanges, montrent bien qu'il entend assimiler les cris *Ia*, *Ia*,des ménades avec le refrain *Hallelu Iah* « célébrez *Yah* » que les Juifs ne pouvaient manquer de répéter durant ces fêtes automnales des récoltes [2]. On connaît d'ailleurs les refrains *Iô Pœan* ! *Iô Bacche* ! que les Grecs proféraient dans leurs chants sacrés, le 1er en l'honneur d'Apollon et le 2nd en l'honneur de Dionysos, parce qu'ils les considéraieut comme deux dieux ignés ou solaires agissant l'un d'en haut et l'autre d'en bas et concourant également à la production des biens de la terre [3]. Peut-être même pourrait-on rattacher au même ordre d'idées ce que Plutarque raconte ailleurs des exclamations *Eleleu* ! *Iou*, *Iou !* que les Athéniens poussaient après les libations aux dieux dans leurs fêtes automnales des *Oskhophories*, en portant des ceps de vigne chargés de raisins [4]. Car *Eleleu Iou, Iou*,rappelle involontairement *halleluiah* et semble supposer une forme sémitique plus complète *hallelu Ihuh, Ihuh*, en place

(1) *Symposiaques,* Livre IV, question 6.

(2) Ce refrain figure dans nombre de Psaumes relevés dans le *Thesaur.* aux mots *'Hll* et *Ih,* p. 380 B, et 580 B.

(3) A ce sujet, on peut voir P. N. Rolle : *Recherches sur le culte de Bacchus,* I, p. 66-90.

(4) *Vie de Thésée,* chap. XX.

de *hallelu Yahuh, Yahuh*, comme dans le nom vulgaire *Mika-ihu*, « *quis sicut Jehovah !* ».

Il est certain, et l'abbé Movers en convient, qu'à l'avènement du christianisme et même plusieurs siècles auparavant, les Hellènes confondaient leur Dionysos avec les dieux solaires des peuples qu'ils connaissaient, par exemple avec l'Osiris des Egyptiens, l'Adonis des Phéniciens et des Syriens, l'*Attis* des Phrygiens et le *Iaô* des Chaldéens, ce dernier interprété « lumière intelligible, en grec *Phôsnoêton* », et qualifié *Sabaôth* comme trônant au-dessus des sept cieux planétaires (1). S'il avait pu pousser ses recherches plus haut et plus loin vers l'Orient, il aurait vu que le *Iaô-Sabaôth* du Chaldaïsme répondait non seulement à l'*Helios Heptaktis* « soleil à sept rayons » des Néoplatoniciens d'Alexandrie et d'Athènes, mais encore au triple ou septuple Agni des Védas de l'Inde sous ses divers titres de *Sahasô-Yahuh* « fils de la force », *Saptartchih* « doué de sept rayons », *Saptarchêyah* « fils des sept Richis ou voyants » et de *Putra Sabhayichthah* « fils très-domestique » comme brillant constamment au foyer sacré de chaque maison, dernière épithète que les Grecs ont fait passer dans leur langue sous la forme *Hephaistos* (2). Il aurait probablement compris et

(1) Joh. Lydus, *De mensibus*, IV, 48, p. 74, et 98, p. 112-Cedrenus, *Chorographia*, I, 296.

(2) Suivant l'étymologie de M. Ad. Kuhn, adoptée par M. Ad. Pictet dans *Les origines indo-européennes* ou *les Aryas primitifs*, II, p 678.

par suite il n'aurait pas repoussé le rapport mystique du *Ihuh-Chb'auth* chaldéen, littéralement « fils des sept » avec le *Ihuh Tsbauth* biblique, originairement « fils des splendeurs » (célestes). Par suite encore, il ne se serait pas borné à traduire ce dernier nom par Jehovah des armées (1), à moins qu'il n'eût pris *Ihuh* dans le sens de créateur, à l'exemple de Gésénius (2), ou sous-entendu entre les deux termes hébreux le qualificatif *Alhi* « dieu » à l'état construit, comme le font la plupart des exégètes. Mais n'anticipons pas sur des explications qui seront mieux placées dans des chapitres ultérieurs.

En dernière analyse, s'il est manifeste que le savant professeur de Breslau s'est trompé en refusant de reconnaître avec les Pères de l'Eglise l'affinité du *Iaô* grec avec le *Ihuh* hébreu, il n'en faut pas moins lui savoir gré de ses efforts pour dissiper les nuages amassés autour de l'oracle de Claros. Il a très bien vu d'abord qu'un hymne commenté à Rome sous Auguste par Cornélius ou Antistius Labeo fils, ne pouvait être postérieur au christianisme ni relégué dans quelque secte obscure et sans nom ; ensuite qu'il eût été difficile aux gnostiques des premiers siècles de l'Eglise, sortant du paganisme pour la plupart, d'emprunter aux Juifs un nom divin que ceux-ci n'osaient plus prononcer ; enfin que depuis longtemps les payens faisaient usage d'un nom sem-

(1) Voir *Die Phœnizier*, I, p. 550-8.

(2) *Thesaur*, p. 577, en note et p. 1146 B.

blable dans leur théorie alors très-répandue de l'harmonie des sphères célestes. Seulement, on peut regretter que ses idées sur la double distribution des cinq petites planètes entre les dix signes du zodiaque qui suivent les deux du Lion et du Cancer, réservés l'un au soleil et l'autre à la lune [1], ne l'aient pas amené à s'expliquer sur l'Heptagramme *Iehôoua* de J. C. Scaliger, N^as Fuller, Sixt. Amama, J. Matthias Gesner, J. D. Michaélis, Bellermann, Scyffarth, Duncker et autres partisans de la prononciation Jéhovah. Ce n'est pas précisément une lacune dans son ouvrage ; car il n'y traitait point de la religion des Israélites. Mais il eût été bon qu'il donnât son avis là-dessus pour compléter ses éclaircissements sur le rôle considérable que le nombre sept jouait dans les antiques religions de l'Asie et plus particulièrement sur le fameux système de l'harmonie des sphères.

Cette matière est vaste et compliquée, parce qu'elle se rattache au calendrier, à la physique, au sabéisme, à l'astrologie, à la théurgie, au monothéisme panthéistique, et surtout à la transmigration des âmes à travers le zodiaque. Mais, pour abréger, je n'en extrairai ici que ce qui concerne le rapport mystérieux des sept planètes connues des anciens tant avec les sept lettres de la lecture *Jehovah* ou *Iehôoua* qu'avec les sept jours du cycle hebdomadaire qui clôt dans la Genèse le premier récit de la création.

(1) *Ouv. cité* p. 164 et suivantes,

V

Grâce aux savantes recherches de l'érudition moderne, personne n'ignore aujourd'hui que les anciens astrologues de l'Orient avaient affecté les sept voyelles de l'alphabet grec et consacré les sept jours de la semaine, originairement lunaire (1), aux sept Planètes visibles admises par l'antiquité, savoir : aux deux grandes, le soleil et la lune, tout d'abord, ensuite aux cinq petites, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne.

L'ordre dans lequel je nomme ici les sept planètes n'est pas l'*astronomique*, tiré de leurs distances à la terre ou de la durée de leurs révolutions, puisque le soleil y figure avant la lune, Mars avant Mercure et Jupiter avant Vénus. C'est l'ordre *hebdomadaire*, je veux dire celui qu'elles gardent constamment dans la semaine de sept jours. En effet, presque partout où ce petit cycle était en usage, sinon dans les relations de la vie civile, au moins dans le comput des fêtes ou cérémonies religieuses, il commençait par le Dimanche, jour du soleil, et se terminait par le

(1) Cette origine, contestée par quelques savants, a été reconnue exacte par nombre d'autres et notammentpar Ideler en Allemagne, par Letronne en France et par Higgins en Angleterre. L'observation des quatre principales phases de la Lune (les syzygies et les quadratures), aura suggéré aux peuples pasteurs de l'Asie l'idée de partager chaque lunaison d'abord en deux quinzaines (*Pakchâh* ou *Pakchâni* en sanscrit), puis en quatre semaines de sept jours chacune (*Chab'aim* ou *Chab'aôth* en hébreu).

Samedi, jour de Saturne (1), et c'est l'arrangement que suivent encore de nos jours les chrétiens, les israélites, les brahmanes et les bouddhistes. Cependant l'ordre astronomique apparaît chez les Grecs dans la série des sons vocaux qu'ils attribuaient à ces sept astres errants, à l'imitation des Orientaux sans nul doute, car c'est de l'Orient, c'est-à-dire ou de l'Egypte, ou de la Chaldée ou de la Perse, qu'étaient venues leurs premières connaissances en astronomie. C'est de ces contrées que Pythagore avait rapporté en Grèce son fameux

(1) Nombre d'érudits, se fondant sur un célèbre passage de Dion Cassius, XXXVII, 18, ont prétendu qu'en Egypte l'*Hebdomade* commençait par le jour de Saturne et finissait par celui du Soleil. Mais les égyptologues n'admettent que la *Décade* chez ce peuple pour la longue période des Pharaons indigènes. La semaine de sept jours y serait donc une importation étrangère et relativement moderne : entre eux le débat.— Jean le Lydien, écrivain du VIe siècle de notre ère, a dit que les Chaldéens, les Egyptiens et les Pythagoriciens n'étaient en ce point que des imitateurs de Zoroastre et d'Hydaspe et *qu'ils plaçaient Saturne au 7e jour*. Voir son livre *de mensibus*, p. 14, 16 et 24.— M. G. Rogier s'est trompé à la suite de l'abbé Roussier et autres, lorsqu'il a admis qu'anciennement et même dans la nomenclature des peuples latins, la semaine de sept jours partait de la lune et finissait par le soleil. Voir son livre intitulé *L'Antiquité des races humaines*, p. 406, note B, Paris, 1864, in-8°. C'est là une opinion populaire, fondée en partie sur le système astronomique et en partie sur la substitution de la fête chrétienne du *Dimanche* à la fête juive du *Samedi*. Chez les Grecs le 7e jour était consacré à Apollon. Mais il est prouvé que les Assyro-Chaldéens et par suite les Grecs des derniers temps donnaient à Saturne le titre de soleil.

système de l'harmonie des nombres, des sons et des sphères, éclairci par Platon et adopté par Képler.

La théorie vocale que je rappelle paraît avoir varié dans son application aux sept planètes, parce que le système astronomique a été longtemps à se fixer, et qu'il est même resté vacillant en ce qui concerne les positions relatives de Mercure et de Vénus (1). Finalement les musiciens astrologues assignèrent aux sept Planètes les sept voyelles de l'alphabet grec dans l'ordre suivant, savoir : 1° A à la lune ; 2° E à Mercure ; 3° H à Vénus ; 4° I au soleil ; 5° O à Mars ; 6° Υ à Jupiter et 7° Ω à Saturne (2). On employait ces sept voyelles en guise de notes musicales et on les faisait correspondre à l'échelle diatonique : *si, ut, ré, mi, fa, sol, la*, donnée ou figurée par l'*Heptacorde* ou lyre à sept cordes (3). C'est ce qu'on appelait l'*Heptaphthongue*, l'*Heptagramme* ou l'*Heptaphône*.

(1) Voyez là-dessus ou l'abbé Barthélemy : *Mémoires de l'Acad. des Inscript.*, LXXX, p. 512-7, édit. in 12, ou Dupuis : *Origine de tous les cultes*, VII, p. 185-92, édit. Auguis, pour ne pas citer les écrivains plus modernes.

(2) Voyez à ce sujet Barthélemy et Dupuis, *ouv. et lieux cités.* — Jean le Lydien, *de mensibus*, p. 14, n° 2, attribue 1° H à Mercure, 2° E à Vénus, 3° H au Soleil, 4° I à Saturne, 5° O à Mars, 6° Υ à la Lune et 7° Ω à Jupiter. Je m'en tiens, après Barthélemy, Dupuis et autres, à l'arrangement relaté dans le texte ci-dessus, parce qu'il est plus conforme à l'ordre naturel des voyelles dans l'alphabet et des Planètes dans le ciel.

(3) Mêmes *ouv. et lieux cités.* Les musiciens archéologues peuvent y joindre les savantes recherches de Burette, Roussier, Delaulnaye, Th. H. Martin, Vincent, Tiron, etc., sur l'ancienne musique des Grecs.

Cette gamme musicale était toute naturelle et devait remonter à une très-haute antiquité. Car la 1re musique humaine a dû être purement vocale comme celle des oiseaux, et par conséquent notée dans le langage aussi bien que dans l'écriture par des voyelles simples, plutôt que par des consonnes précédées ou suivies de voyelles exprimées ou sous-entendues, autrement dit, plutôt que par des monosyllabes (1).

C'est une grande question de savoir d'où provient la différence qu'on remarque entre les deux séries, l'*hebdomadaire* et l'*astronomique*, des planètes, savoir :

1° Soleil, Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne,

2° Lune, Mercure, Vénus, Soleil, Mars, Jupiter, Saturne.

Une 2de question qui se rattache à la précédente, est de savoir quel a été le peuple inventeur de la théorie astrologico-musicale dont il s'agit et à quelle époque elle s'est répandue de proche en proche chez les autres peuples, car tout démontre

(1) Démétrius de Phalère (*Peri Herméneias* c. 71) s'est donc trompé lorsqu'il a dit qn'en Egypte les prêtres avaient *substitué* le son des voyelles, en raison de leur euphonie, à celui de la flûte et de la cythare. Dans l'Inde, les musiciens expriment les sept sons, non point comme les Grecs, les Romains et les 1ers chrétiens, par les sept 1res lettres de l'alphabet, mais bien par les syllabes initiales : *Sa, Ri, Ga, Ma, Pa, Dha, Ni,* de sept noms sanscrits expliqués par W. Jones, et rectifiés par M. Guigniaut dans les *Religions de l'Antiquité*, I, 2e partie, p. 641-2, note 12.

que le système astronomique qui lui sert de base a dû être le fruit d'un grand nombre d'observations sidérales exécutées par quelque collège de prêtres, à la fois astronomes, astrologues et astrolâtres.

Enfin je vois surgir ici une 3e question : celle de savoir si la semaine de sept jours n'a pas été *successivement lunaire, cosmogonique* et *planétaire*, et si elle ne dérive pas originairement du culte de l'élément igné, du feu créateur, conservateur et destructeur, considéré sous trois points de vue par les anciens peuples pasteurs de l'Asie centrale, c'est-à-dire comme brillant au ciel dans le soleil d'abord, puis dans les étoiles du firmament et dans les éclairs de l'atmosphère, enfin dans les volcans terrestres en activité, ainsi que dans les foyers de la tribu ou de la famille.

Voilà des problèmes religieux dignes d'intérêt pour l'archéologie préhistorique. Je les ai examinés, il y a bien des années déjà, dans un travail spécial sur les antiques périodes septenaires, travail lu à l'Académie d'Amiens et resté inédit. Ce n'est pas ici le lieu ni le moment d'en faire le résumé. Je me bornerai à rappeler dans une note, relative au 1er, mes idées sur les trois explications que d'habiles érudits ont données de la divergence signalée ci-dessus entre les deux séries planétaires dont est question (1).

(1) Ces trois explications ont été analysées par Dupuis, Letronne et autres et résumées en dernier lieu par Alexandre de Humboldt dans son *Cosmos*, III, p. 684-90.

Tout le monde reconnaît qu'environ deux siècles avant notre ère, à une époque où les les rêveries mystiques des astrologues de l'Asie moyenne et antérieure s'étaient propagées d'un côté dans le monde Indo-Persique et de l'autre dans le monde Gréco-Romain [1], les nombrenx et dévots partisans de la théorie astrologico-musicale dont je m'occupe dans ce §, s'étaient imaginé que chaque planète rendait un son exprimé par une voyelle et que c'est par le son de cette voyelle qu'il fallait l'invoquer à son rang hebdomadaire chaque jour de la semaine [2]. Je dis à *son rang hebdomadaire*, parce que, tous les matins, les pieux musiciens faisaient résonner à la fois les sept voyelles planétaires, en imitation des sept musiciens célestes [3]. Car ils se figuraient que les sept astres errants formaient un orchestre divin ou une collection de symphonistes qui avait pour chef le soleil. Seulement, ils prenaient le soin de commencer chaque matin par la voyelle de la planète qui était censée présider au jour dans lequel on entrait, et qui, à ce titre, était mise ce jour là à la tête des six autres. Il va sans dire que cette

(1) Voyez là-dessus les observations de MM. Biot père et Alfred Maury dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, XXII, p. 225-7 et 267-8.

(2) Voir à ce sujet l'article Planètes de l'*Origine de tous les cultes*, VII, p. 184-222, et plus particuliérement p. 215-8.

(3) Cela résulte des textes de Démétrius de Phalère, de l'oracle de Claros et de l'inscription de Milet dont je parlerai tout-à-l'heure.

ritournelle planétaire variable, au moins d'un jour à l'autre, n'excluait pas les *préludes* ou modulations préliminaires, consistant soit à suivre un autre ordre dans l'arrangement et l'émission des sept sons, soit à n'en faire résonner que deux ou trois ou quatre, ainsi qu'on le verra plus loin.

Le solfiement dont est question avait lieu tous les matins au lever du soleil. Il est très probable qu'il se répétait une 2de fois à midi, lors du passage de cet astre au méridien, et une 3e fois le soir à son coucher. C'est le soleil, en effet, qui, durant sa carrière diurne, éclairait, échauffait, vivifiait les trois mondes du ciel, de l'atmosphère et de la terre. C'est lui qui, placé au centre, donnait le ton aux six autres musiciens célestes. Nous voyons par les hymnes védiques que les poètes du Sapta-Sindhou le faisaient triple sous le nom composite *Agni-Vâyu-Sûrya* (*Agni*-feu pour la terre, *Vâyu*-air pour l'atmosphère, *Sûrya*-soleil pour le ciel), qu'ils lui consacraient en plein air, et plus tard dans leurs habitations, trois foyers, placés, le 1er à l'Est, le 2d au Sud et le 3e à l'Ouest, et que là ils lui offraient sept libations à chacun de ces trois instants du jour [1]. D'un autre côté, les auteurs grecs nous

(1) Le Rig-Véda y fait maintes fois allusion, et le Code des lois de Manou montre que ces usages se sont perpétués dans le Brâhmanisme postérieur à la période Védique. Ces trois stations journalières du soleil portent en sanscrit le nom de *Savanas* et l'astre lui-même celui de *Savitar*, du radical *Su* ou *Sû* « verser, répandre, épancher », puis, par métaphore,

apprennent qu'en Egypte les prêtres d'Osiris offraient de l'encens à ce dieu trois fois par jour

« engendrer, produire, enfanter », significations que j'ai déjà cru reconnaître dans l'antique radical *Yah.*— Les trois sacrifices quotidiens dont est question peuvent servir à expliquer la divergence, signalée ci-dessus, entre la série astronomique et la série hebdomadaire des sept planètes. En effet, supposez que le dimanche soit consacré au soleil, vous aurez ce jour là pour 1er terme de la ritournelle planéiaire, savoir : au matin le *soleil*, à midi *Vénus* (en descendant la série astronomique), et au soir *Mercure*, de sorte que les 1ers termes pour le lendemain seront : au matin la *lune*, à midi *Saturne* (en reprenant la série par le haut) et au soir *Jupiter*, ce qui vous donnera pour le surlendemain, savoir : au matin *Mars*, à midi le *soleil* et au soir *Vénus*, et pour le 4e jour, au matin *Mercure*, à midi la *lune* et au soir *Saturne*, d'où la ritournelle du matin, pour les trois jours suivants commencera la 1ere fois par *Jupiter*, la 2de par *Vénus* et la 3e par *Saturne*.— Du reste la théorie astrologico-musicale dont il s'agit est trop savante et trop compliquée pour qu'on puisse la faire remonter aux âges primitifs. — Notons à ce sujet que parmi les sept ou huit séries planètaires que j'ai recueillies dans les écrivains de l'antiquité, il en est une qui case les planètes dans le ciel absolument comme dans la semaine. On la trouve, 1° dans les *Purânas* Hindous (Voir le *Vichnu Purâna*, tradon Wilson, p. 83 et 228. — Colebrooke, *Miscellaneous essays*, I, p. 153-4 et II, 363 n 2 et p. 415 — Creuzer et Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, p. 251 et suiv., 2° dans quelques auteurs grecs (Voir l'*Origine des Cultes*, VII, p. 185-6.) et dans divers monuments celtiques ou germaniques (Voir Schlègel, *ind. Bibl.*, II, p. 179, de Bohlen, *das alte indien*, I, p. 247, et Court de Gebelin, *Histoire du calendrier*, p. 580-2). Elle est le fruit de l'ignorance sans contredit. Mais elle pourrait bien remonter plus haut que le système astronomique et avoir servi de 1er canevas à la série bebdomadaire plutôt que d'être une application fautive de ce système.

au matin, à midi et au soir [1]. Il y a bien de l'apparence que ceux d'*Adonis* en Phénicie et dans le Liban, ceux de *Bel* en Chaldée et en Assyrie [2] et ceux de *Mithra* en Perse agissaient de même, et par les mêmes motifs, envers ces trois dieux solaires, également qualifiés du titre de *Iahô* ou *Iaô* dans le gnosticisme. Bien que le Pentateuque ne parle que de deux sacrifices journaliers à Jéhovah, pour le matin et le soir, j'incline à penser que les Juifs polythéistes en pratiquaient un 3e à l'heure de midi en l'honneur de *Bâal* [3]. L'idée était si naturelle que, bien des siècles plus tard, l'Eglise catholique a institué ses trois *Angelus* quotidiens, sonnés et récités matin, midi et soir, en commémoration de la venue en ce monde du soleil de justice, de grâce et d'amour, du rédempteur des âmes, appelé Jésus, du nom de son père céleste, en vieil hébreu *Ihuchu'a* « Jéhovah-Sauveur », ou, selon moi, « fils-Sauveur » [4].

(1) Voir les indications fournies par MM. Birch et Chabas dans la *Revue archéologique*, XIV, p. 78, et p. 456, et surtout le Traité *de Iside et Osiride* attribué à Plutarque.

(2) Daniel, VI, 10 et 13, le déclare, ainsi que le *Fihrist* extrait par de Hammer dans le *Journal asiatique*, 3e série, XII, p. 249-50.

(3) Cela me paraît résulter de l'histoire des démêlés du prophète Elie avec les prêtres de Baal, voir I Rois, XVIII, 26 et 29.

(4) Voyez St Matthieu, I, 21, et St Luc, I, 21-8, et sur le titre de Soleil de Justice donné au Messie, d'abord le prophète Malachie, ch. IV, 2, puis Jablonski, *de origine festi nativ. Christi dissertatio*, in *Opuscul.*, III, p. 346 et suiv, et *ibi* Te Water ; enfin Creuzer et Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, I, 2e part. p. 361-5 et 401-2.

Toutefois il paraît qu'en Palestine, sinon avant, du moins après l'exil babylonien, les pieux Jéhovistes honoraient leur dieu non pas seulement trois fois, mais bien sept fois par jour. Cela du reste n'aurait rien d'étonnant, car le nombre sept était aussi sacré chez les Hébreux que chez les Aryas. A ce titre il figure aussi fréquemment dans la Bible que dans le Rig-Véda. Un psaume alphabétique par acrostiches porte en propres termes sous la lettre *Çin* ou *Chin* : « Je te célèbre *sept fois par jour* à cause de tes jugements équitables », et quelques versets auparavant sous la lettre *Qoph*, il y est dit : « Je précède l'Aurore pour (te) supplier, et j'espère en ta parole. Mes yeux s'ouvrent avant (la fin des) veilles (de la nuit), pour m'entretenir de tes décrets (1). Ces trois versets indiquent qu'à certaines heures de la nuit les dévôts se réveillaient pour louer *Jéhôvâh*, comme ils le faisaient à diverses heures du jour, et qu'ils proféraient ce nom sept fois par Nykthémère, et par conséquent 49 fois par hebdomade, en sorte que la 50e fois aurait commencé par le 1er jour de la semaine suivante, c'est-à-dire par le dimanche (2).

(1) Psalm. CXIX, p. 164 et 147-8.

(2) Il n'échappera pas au lecteur que ces nombres concordent avec ceux des semaines de jours, de mois et d'années simples ou septuples du calendrier juif. Par exemple, la Pentecôte venait le 50e jour après Pâques et le Jubilé la 50e année après sept périodes sabbatiques, c'est-à-dire la 1re après 7 fois 7 jours, et la 2de après 7 fois 7 ans.

Mais ce Psaume étant jugé postérieur au retour de l'exil babylonien ne serait pas d'un grand poids dans la question de savoir si les payens avaient calqué leurs heptagrammes planétaires sur ces récitations quotidiennes et judaïques en sept lettres du nom quadrilitère, quel qu'eût été le nombre des uns et des autres : car, d'un côté, les juifs d'alors ne prononçaient plus guère ce nom divin, et, de l'autre, les ritournelles païennes me paraissent remonter plus haut. Aussi les partisans de la lecture *Jehôvâh* préférent-ils s'appuyer sur d'autres textes bibliques réputés plus anciens.

Ces textes sont : d'abord le Psaume *Cœli enarrant gloriam Dei* attribué à David, dans lequel le roi prophète fait évidemment allusion à l'harmonie des sphères (1) ; puis un verset du prophète Amos portant que c'est Jehovah qui bâtit ses étages dans les cieux (2) ; ensuite trois autres versets de Zacharie déclarant que les sept yeux de Jehovah vont par toute la terre (3) ; enfin les détails donnés par le livre de l'Exode sur le chandelier d'or à sept branches, placé dans le sanctuaire près de la table des douze pains de proposition (4), détails

(1) Ps. XIX, 1-5 — l'expression caractéristique est le mot hébreu *Qum « Sonus eorum »*, Septante *phthongos*, Symmaque *êkhos*. Voyez Gésénius, *Thesaur.*, p. 1120 B, — Ewald; *Poet Bücher* II, p. 28, — S. Cahen ; *La Bible in loco*, et même Bähr, *Symbolik des Mosaischen cultus*, I, p. 191.

(2) Amos IX, 6.

(3) Zacharie, III, 9 et IV, 2, 10.

(4) Exode, XXV, 31-9, et XXXVII, 17-24.

qui, au jugement des doctes, se rapportent les uns aux sept planètes et les autres aux douze signes du zodiaque dans lesquels elles avaient leurs domiciles suivant l'astrologie orientale (1).

A ce sujet, rappelons en passant que le psaume davidique cité tout à l'heure ajoute à son tableau des cieux dont la voix se fait entendre partout, que le dieu-fort (hébreu *Al*) a posé en eux une tente pour le soleil et qu'immédiatement après il dit de celui-ci : « *Et lui* (hébreu *uhua*), comme le nouvel époux sortant de sa couche nuptiale, se réjouit comme le héros pour parcourir sa carrière. Il part de l'extrémité des cieux et son circuit (s'étend) jusqu'à leur (autre) extrémité. Rien ne résiste à sa chaleur » (2). La Vulgate, par méprise ou de propos délibéré, traduit : « *in sole posuit tabernaculum suum* ». Elle imite ainsi tout-à-la-fois et la kabbale judaïque et le gnosticisme oriental. On sait que la 1re considérait le grand astre comme le représentant visible de l'*Ain-Suph* ou de l'infini, nom par lequel elle désignait le Jehovah de la Bible, et que le 2d

(1) Philon, Josephe, Clément d'Alexandrie, Origène et même St Augustin ont reconnu d'une manière plus ou moins explicite que les 12 fils de Jacob n'étaient pas sans rapport soit avec les 12 signes du zodiaque, soit avec les 12 soleils mensuels de l'annee, et à l'appui de leurs interprétations, on peut citer plusieurs textes du Pentateuque, entre autres, Genèse, XXII, 20-4 ; XXVIII, 12-3 ; XXXVII, 9-11 ; et XLIX tout entier.

(2) Ps. XIX, 4-5.

identifiait généralement son *Iaô* «soleil intellectuel», ou « lumière intelligible », avec le *Pater agnôstos* ou « Père inconnu », avec celui-là même auquel l'oracle de Claros faisait dire : « sept voyelles me célèbrent, moi, dieu grand et immortel, père infatigable et éternel de toutes choses. Je suis l'impérissable heptacorde qui règle le mélodieux concert de la rotation céleste » (1).

Il résulte des deux passages d'Eusèbe, indiqués à la note précédente et relatifs au concert harmonique des sept cieux, que ce Père de l'Eglise considérait les ritournelles planétaires des Grecs comme des emprunts faits au Tétragramme hébraïque. Il le dit même en termes très-formels dans l'un des deux, à propos des prétendus mystères de l'alphabet qu'il développe à l'exemple des Kabbalistes, des Gnostiques et des Néoplatoniciens. De là le système Jéhoviste dont j'ai maintenant à parler dans ce paragraphe.

Plusieurs exégètes de renom, en tête desquels je place Matthias Gesner, à titre de vulgarisateur, se sont prévalus de l'opinion émise par l'évèque

(1) Dans Eusèbe, *Præpar. evang.*, p. 519-20. Comparez ibid, p. 202, ed. Viger.— En s'avançant plus loin vers l'Asie centrale, on trouve aussi cette identification du soleil avec l'Etre-suprême, par exemple en Assyrie, en Perse et dans l'Inde. Aussi le Rig-Véda contient-il plus d'un hymne où *Sûrya* « le soleil » se confond avec *Pradjâpati* « le Seigneur de la création » et où sa course journalière est décrite en termes presque identiques à ceux du Ps. *Cœli enrrrant gloriam Dei.*

de Césarée pour soutenir que la lecture *Iehôoua* ou *Jehôvâh* était très-ancienne en Israël; que c'était même l'antique et véritable prononciation de ce nom quadrilatère; qu'elle s'était conservée parmi les rabbins après la destruction du 2e temple de Jérusalem, et que la massore de Tibériade n'avait fait au fond que l'adopter dans sa manière habituelle de ponctuer ce nom divin. Quelques uns ajoutent même qu'elle avait pu en agir ainsi sans crainte et sans scrupule, parce que. depuis plusieurs siècles. l'usage était de remplacer *Ihuh* par *Adni* dont la ponctuation était à très peu près la même (1).

Voici en abrégé comment les Jéhovistes en question essaient de justifier *philologiquement* leur hypothèse, à défaut de preuves historiques.

Comme les nombreuses combinaisons de voyelles planétaires qu'on lit dans les monuments du gnosticisme oriental qui sont parvenus jusqu'à nous, ne présentent pas celle dont ils ont besoin (2), ils conjecturent que pour le 7e jour de la semaine,

(1) Revoyez là-dessus le P. Souciet et le cher Drach, *ouvrages et lieux cités* précédemment.

(2) On aurait pu s'attendre à la trouver sur l'inscription grecque découverte dans les ruines de la ville de Milet en Ionie et savamment expliquée au siècle dernier par l'abbé Barthélemy dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscr.*, T. XLI, in-4° ou LXXX, in-12. Malheureusement, des sept colonnes qui la composaient, la 7e et la plus importante, celle de Saturne, manque complètement par suite d'une rupture de la pierre gravée.

c'est-à-dire pour le jour du Sabbat, consacré à Saturne par les païens et à Jehovah par les Juifs, ceux-ci avaient adopté une formule expressive et caractéristique du dieu suprême, celle de *Ihuh+hua*, composée de *Ihuh* « Jehovah », et de *Hua* « Lui » ou « l'Être » par excellence, et articulé ou *Iehô-oua* ou *Ieô-Houa* par suppression soit de l'aspirée finale du 1er terme, soit de l'aspirée initiale du 2d, l'écriture hébraïque n'admettant pas volontiers le redoublement d'une même lettre dans le corps d'un mot simple ou composé et le remplaçant d'ordinaire par un signe diacritique, appelé *Daghesch* dur par les grammairiens.

Dans ce système, il eût été mieux, ce me semble, de substituer au composé hypothétique *Ihuh+hua*, celui de *Ih+huh* « Yâh étant »,ou « Yâh existant », pour : *C'est Yâh* ou *Yâh* est, en remplaçant le futur du verbe substantif par le participe présent. Ce dernier composé se serait prononcé *Yâh-hôvâh*, puis *Yehôvâh* par changement du 1er point-voyelle *â* en *e* brévissime avec suppression de l'une des deux aspirées du milieu et maintien de celle de la fin. La lecture ou prononciation *Yehôvâh* rappellerait ainsi, pour le fond de l'idée, le panthéistique *Iaô* tant de l'Oracle de l'Apollon de Claros que des gnostiques Basilidiens, dieu qualifié par l'un *Abros Iaô* et par les autres *Iaô Abraxas* ou *Abrasax* (1).

(1) Ce nom d'*Abraxas* ou d'*Abrasax* est encore une énigme. Voy. J. Matter, *Histoire du gnosticisme*, II, p. 46-58, 1re édit. — Movers cite, d'après Selden, des amulettes gnostiques portant

et elle conviendrait d'autant mieux à la désignation dieu d'Israël que les sémites du voisinage identifiaient ce dieu avec leur *Belitan* ou *Bel* l'ancien, autrement dit avec le vieux Saturne casé par les astrologues tantôt dans notre soleil, tantôt dans la plus haute des planètes, dans le soleil de l'*Empyrée* qu'ils nommaient *El-Elion* « le Dieu Très-Haut » (1) : idées admises par les Juifs eux-mêmes, puisque le Psalmiste dit à *Ihuh* : « Tu as établi *Elion* pour ton refuge » (2).

Rappelons à propos de cette hypothèse philologique, un certain passage déjà cité du *Guide des égarés* dans lequel Maïmonide raconte que les Talmudistes (du 2nd au 6e siècle de notre ère), agitaient entre eux la question de savoir si l'une des quatre

Ab-rabba-dabra qu'il interprète par « *Der gross vater des Logos* » (*Die Phœnizier* I, p. 264), puis il rend *Abraxas*, par « *die grosse sieben* », comme formé du sémitique *Ch b'a rba* (ibid. p. 553), lu de droite à gauche. Mais, outre qu'il supprime un *b*, il n'obtient ainsi qu'une finale *ch*, au lieu de *xas* ou *sax*. Le mot l'extrait traduit par M. Dulaurier dans le *Journal asiatique*, IX, 4e série, p. 545, ou la traduction du livre entier par Schwartze, édit. Petermann, aux pages 224, 228 et 233, Berlin 1857 in-8°. hébreu *Ksa* ou *Ksh* « lumière, pleine-lune », ne conviendrait-il pas ici ? On aurait alors *Pater magnus* ou *magui luminis*, en se rappelant ce passage de la *Pistis Sophia* : « Jésus ajouta : *Iaphistha* etc., etc. Car je connais le nom du père du trésor de la lumière, et en même temps, élevant la voix, il s'écria : C'est *Aberanenthôr*, proclamant ainsi le nom ineffable ». Voyez

(1) Voy. Movers, *ouv. cité*, p. 254 et suiv. — Comparez Genèse XIV, 19-22.

(2) Ps. XII, 9.

lettres du Tétragramme ne devait pas être redoublée dans la prononciation (1). Je conjecture qu'il s'agissait de son *h* médial, ainsi que je l'explique dans la note ci-jointe (2).

Je ne m'arrête pas d'ailleurs aux objections lexicographiques qu'on a faites au système de Matthias Gesner et consorts, et que l'on tirait de la différence quant aux voyelles entre les alphabets

(1) Voir la trad^{on} de feu S. Munk, I, p. 273, ou le *Thesaur.* de Gésénius, p. 577 A.

(2) Selon les règles ordinaires de la ponctuation massoréthique, il n'y avait dans ce nom divin que la 1[re] lettre *I* ou la 3[e] *U* qui fussent susceptibles de redoublement. Or, si nous supposons que ces vieux grammairiens exégètes considéraient *Ihuh* comme un mot composé à l'aide des deux racines *Ih* et *huh* juxtaposées, n'est-ce pas sur le *h* médial que portait la question? On a vu que je prends *Ihuh* pour un simple dérivé d'un radical perdu *Ih*, ponctué *Yâh*, avec addition du suffixe *uh*. Je n'ose pas supposer que les Talmudistes dont parle Maïmonide allaient si loin que moi, car ils paraissent n'avoir vu dans le qualificatif *Ih* qu'une syncope du Tétragramme *Ihuh*; mais ces questionneurs, tout en ne songeant qu'au radical conservé *huh*, ponctué *hâvâh* au parfait et *hôvâh* au participe présent, ne faisaient-ils pas allusion à ce participe *hôvâh* ? ne le supposaient-ils pas ajouté au 1[er] terme *Ih* (pour *Ihuh*), à titre de développement ou pour mieux dire d'explication ? Dans cette hypothèse, ils se seraient demandé si, *par exception*, l'on ne devait pas appliquer au *h* médial de *Ihuh* le *daghech* redoublant appelé *Techdîd* en arabe. L'auteur de *l'harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, I, p. 375, semble incliner ici pour le *Daghech Mappîk* ou corroboratif qui, à la fin d'un mot, communique à la lettre qui le reçoit un son plus fort sans la redoubler, et par suite vouloir l'appliquer au 2[d] *h*. Mais le texte de Maïmonide ne me paraît pas se prêter à cette supposition. La mienne n'est pas entrée non plus dans l'esprit de ce rabbin. Je ne la donne que pour ce qu'elle vaut, n'ayant à l'appuyer que sur l'hypothèse de *Ih*+*Huh*, analogue à celle que j'ai admise au ch. I, § 6, Iuha, une leçon *Iaoui* des Stromates de Clément d'Alexandrie à propos du *Iabe Samaritain*.

gréco-égyptien et phénico-hébreu (1). Elles sont aujourd'hui sans valeur ou du moins sans portée (2). Les Grecs n'étaient pas ici des inventeurs, mais des copistes de la théosophie orientale; leurs auteurs en conviennent et s'en réfèrent soit aux Egyptiens, soit aux Chaldéens, soit même aux Perses (3). Nous venons de voir qu'Eusèbe de Césarée en appelait aux Hébreux, et je crois qu'il n'avait pas tout à fait tort. Selon mes conjectures, il ne lui manquait que de remonter, sinon aux Aryas du Sapta-Sindhou, du moins aux Brahmanes de l'Inde, leurs successeurs, qui possédaient l'alphabet le plus complet que l'on ait découvert jusqu'à ce jour. Les Grecs n'avaient fait qu'imiter ici les théories orientales, et j'oserai en dire autant des Egyptiens-Coptes. Il me semble

(1) Gésénius les avait adoptées dans son *Thesaur.*, p. 578 A, après Didyme de Turin. Alexandre de Humboldt (*Cosmos*, III, p. 691, n. 57) cite aussi dans ce sens Zoëga, Lobeck, Tœlken, et Ideler fils.

(2) Notre illustre égyptologue, M. le vicomte Emmanuel de Rougé, a montré dans plusieurs lectures récemment faites à l'Académie des Inscript. et Belles-Lettres dont il est un des membres les plus éminents, que l'alphabet dit phénicien avait été formé à l'aide de divers signes phonétiques empruntés aux écritures égyptiennes, thèse que M. Fr. Lenormant vient de reprendre après feu M. Charles Lenormant, son père, et de développer dans un mémoire couronné par la même Académie et en cours de publication.

(3) Dion Cassius tenait pour les Egyptiens et Jean le Lydien pour les Perses. Il me semble que les Assyro-Chaldéens auraient plus de droits à l'invention.

que les uns et les autres s'étaient bornés : 1° à remplacer le *He* sémitique par leur voyelle *Ita* ; 2° à scinder le *Wau*, prononcé *Ou*, en deux voyelles *O* et *U*, parce que le *He* final de *Ihuh* étant réputé quiescent, ils ne pouvaient le compter pour signe du 7e son de la gamme harmonique, et 3° à employer leur *O* méga en place de la finale *ah* ou *uh* à l'exemple des Phéniciens, des Perses et des Indiens (1). De telle sorte qu'en définitive, entre leurs nombreuses combinaisons de voyelles planétaires, ils obtenaient notamment la modulation approximative *IEOUA HO* qui figure sur le monument de Milet, en tête de la 1re colonne consacrée à la Lune (2).

En restant sur le terrain de la philologie, on pourrait demander aux partisans de la lecture *Jehôvâh* pourquoi ils laissent entièrement à l'écart la ponctuation *Jéhôvîh*. Elle est, il est vrai, plus rare dans la Bible que la précédente. Cependant on l'y rencontre assez de fois pour que les Jéhovistes en question aient dû, à mon avis, se

(1) Nous avons vu qu'en sanscrit *Yahuh* et *Yaȟvah* ont pour vocif, l'un *Yahô* et l'autre *Yahvô*. Il en est de même de *Yahah*, dont je parlerai bientôt, son vocif étant identique à celui de *Yahuh*. — A l'égard du Phénicien, voyez, outre les *Monum. Linguæ Phæniciæ* de Gésénius, p. 434 et 440, les observations de Sarchi, *Nouv. gram. hébraïque*, p. 17-20, sur le double son du point-voyelle appelé *Kàmets*, qui valait *á* ou *o* pour *au*.

(2) Revoir la planche n° 3 du *Mémoire cité* de l'abbé Barthélemy, T. XLI, in-4°, p. 520, ou T. LXXX, in-12, p. 522.

préoccuper de sa composition, je veux dire de l'origine étymologique de sa désinence. En effet, ni le verbe *Huh* « être, exister », ni le pronom *Hua* « Lui ou l'Être », ne révèlent la forme *Ihuih* ou *Ihui*, avec ou sans *h* final. Dans la Bible, *Hui*, ponctué *Hôi*, ne figure que comme une interjection exprimant ou la menace, ou la douleur, ou l'exhortation (latin *væ*, *heu*, *heus*). C'est une pure onomatopée qui paraît n'avoir rien à faire ici, à moins de supposer que *Jehôvîh* ou *Yehôuih* aurait signifié originairement, ou *Yahô-Hélas!* ou *Yahô-ha!* ou *Yahô hé!* ou *Yahô-heu!* ou *Vahô-holà!* (1) Ces significations, par parenthèse, rentreraient jusqu'à un certain point dans l'explication que nombre d'hébraïsants donnent de la finale *Ih* du Tétragramme ainsi ponctué lorsqu'il se trouve accompagné d'*Adônâï*, mais elles ne la fortifieraient guère. Aussi la plupart des grammairiens et des exégètes, tant anciens que modernes, trouvent-ils plus simple, plus exact et plus vrai de tirer la ponctuation *Jèhôvîh* de celle d'*Elôhîm*, comme la ponctuation *Jehôvâh* de celle d'*Adônâï*.

Toutefois, s'il m'est permis de faire ici une petite excursion dans le champ des langues

(1) C'est ce dernier sens que les gnostiques valentiniens et autres donnaient au mot *Iaô* lui même dans leurs rêveries sur la chute de la *Sophia-Akhamôth* que l'*Eon Horos* retint dans les limites du plérôme en lui criant *Iaô* « halte là ». Voir Matter, *ouv. cité*, II, p. 128-9.

aryennes, j'oserai conjecturer qu'à une époque indéterminée le sanscrit avait pu passer par là.

On trouve dans les hymnes védiques deux qualificatifs *Yahvah* masc., et *Yahvi* féminin, qui ont la même racine que le titre *Yahuh* ou *Yahô* d'Agni, et qui font au pluriel, l'un *Yahvâh* « les écoulements, les fils? », et l'autre *Yahvîh* « les effusions, les filles? ». Le 2d pluriel, précédé de *Saptan*, « sept », sous la forme *Sapta-Yahvîh*, figure dans le Rig-Véda comme synonyme de *Sapta-nadih* « les sept rivières » (1) soit de la terre, soit de l'atmosphère, soit du ciel. Ces *Sapta-Yahvîh* au fém. appellent ou supposent au masc. des *Sapta Yahvâh* répondant aux *Sapta Sindhavah* « les sept fleuves » qui arrosaient la contrée des Aryas et lui avaient valu le nom populaire de *Sapta Sindhu*, en zend *Hapta Hindu* (2). Maintenant tirons les deux pluriels en question, non point immédiatement du radical *Yah*, mais de son dérivé *Yaha*, nif *Yahah* ou *Yahô* « eau », ou « force », selon le *Nighântû* (3) et faisons-le suivre des suffixes pluriels, m. *Vâh*, f. *Vîh*, signifiant « *doués de* ou *possedant* », il nous sera facile d'en déduire les formes sémitiques *Yahâvâh* et *Yahâvîh* d'un côté, et de l'autre celles de *Yahôvâh*

(1) R. V. A. I, 32, 12;-34, 8-35, 8; 35, 8;-71, 7;-102, 2.

(2) Sur les sept fleuves, voy. mon opuscule *du Berceau de l'Espèce humaine*, p. 51-53.

(3) I, 9, et II, 12.

et *Yahôvîh*, dieux ou déesses « possédant l'eau ou la force », comme les phénomènes de l'air ou du ciel, tels que vents et nuées, éclairs et tonnerres, et, de les appliquer à *Jéhôvâh* ou à *Jéhôvîh*, en les prenant pour des *pluriels de majesté* applicables à un dieu unique, car les hébraïsants nous apprennent que le point-voyelle *Kâmets* exprime en hébreu l'*â* chez les Juifs portugais et espagnols, et l'*ô* ou l'*o* chez les Juifs polonais et allemands (1).

Dans cette hypothèse, le Tétragramme hébreu ainsi allongé en Heptagramme, nous rappellerait, d'un côté, l'*Heptagrammaton Sarapin* des Egyptiens (2), et de l'autre le *Iaô Abraxas* ou *Abrasax* des gnostiques Basilidiens, dieu panthéistique comme Sérapis et comme l'*Abros Iaô* de l'oracle de Claros, dieu universel qui dit : sept voyelles me célèbrent etc., etc. En effet, si c'est trop s'aventurer avec Movers que de prendre l'énigmatique *Abraxas*, pour une transposition altérée de *Chb'a rba* « le grand sept », il n'en est pas moins vrai qu'il répond, d'une part, aux *Chb'auth* « les sept », des Chaldéens, et de l'autre à l'*Heptaktis* « à sept rayons », des Grecs (3), et de plus, qu'il a son type ou son *adéquat* dans le

(1) Sarchi, *Grammaire citée*, p. 17-20.

(2) Voir Creuzer et Guigniaut : *Religions de l'antiquité*, I, p. 408 ; 2° *Theologumena arithmetica*, p. 41-53, édit. Ast., 3° Joh. Lydus ; *de mensibus*, p. 26-32 et 40, et 4° les mémoires de Villoteau et de Jomard dans la *description de l'Egypte, antiquité*.

(3) *Ouv. cité*, I, p. 552-3.

Saptartchi des Brâhmanes, signifiant « doué de sept rayons », c'est-à-dire dans Agni, à la fois feu céleste, feu aérien et feu terrestre, en même temps que créateur, conservateur et destructeur (1).

Quelles qu'aient été l'origine ethnologique et la première signification du mystérieux titre *Abraxas* ou *Abrasax* employé par les gnostiques basilidiens pour qualifier ou caractériser leur dieu panthéistique *Iaô*, l'application qu'ils en faisaient aux divers noms ou aspects du soleil, jointe à ces deux particularités qu'ils le composaient de sept lettres et lui donnaient pour valeur arithmétique le nombre 365 (2), porte à penser qu'ils le rattachaient tant à l'*abros Iao* de l'oracle de claros en Ionie et à l'*Abros Adônis* de Bion et de Proclus, qu'à l'*Helios Heptaktis* du même Proclus, de Damascius et de l'empereur Julien (3). Je n'hésite donc pas à ajouter pour com-

(1) Il n'y a rien qui se présente plus fréquemment dans les hymnes du Rig-Véda que l'image des sept rayons du soleil, de la lumière ou du feu : elle y est exprimée de mille manières sans y être jamais rapportée ostensiblement au soleil, à la lune et aux *quinque Stellæ errantes* des auteurs grecs et latins. Les poëtes Aryas ne paraissent pas avoir distingué les cinq petites planètes des autres étoiles du firmament, je veux dire avoir connu leurs mouvements propres. Du reste, la vue des sept couleurs de l'arc-en-ciel a dû suggérer de bonne heure aux pâtres du Sapta Sindhou l'idée de la lumière décomposable en sept rayons : de là leurs jeux de mots perpétuels sur ce nombre sacré et sur ses multiples, tels que 14, 21, 28, 49, 63, etc.

(2) Voir là-dessus J. Matter, *ouv. cité*, II, p. 46-58, avec les planches y relatives.

(3) Dans Movers, *die Phœnizier*, I, p. 542-52.

plément le titre sanscrit *Saptartchih* « à sept rayons, à sept clartés, à sept lumières, à sept splendeurs, » que les anciens commentateurs indiens du Rig-Véda donnaient à leur triple Agni [4].

Je ne puis ni ne dois entrer ici dans les développements que nécessiterait l'exposé complet de ces rapprochements mythologiques. Ils m'écarteraient trop de mon sujet actuel. Obligé de me restreindre, je laisserai d'abord de côté le nombre 365 qui fait allusion à la durée de l'année vague des Égyptiens, pour m'en tenir au nombre sacré de sept qui joue un si grand rôle dans toutes les religions de l'antiquité. Et même, comme l'application de ce dernier aux sept planètes est connue de tout le monde, je ne releverai guère ici que celle beaucoup moins remarquée qu'en ont faite les anciens peuples de l'Orient aux sept étoiles de la grande-Ourse ou du grand chariot, appelé dans nos campagnes *chariot de David.*

Cette belle constellation du nord, qui ne se couche jamais, était en grande vénération chez les antiques pasteurs de l'Asie centrale.

Dans le *Sapta sindhou* on l'appelait *saptarikchâs*, « les sept étoiles » *Saptarichyas* ou *Saptarchayas* « les sept *Richis* », ou « voyants »; on les mettait en relation mythique, d'un côté, avec les sept rayons d'Agni, de l'autre avec les sept premiers patriarches

(4) Voyez à ce sujet Langlois, Rigv., II, 255, n. 24, et Nève, *Essai sur le mythe des Ribhavas*, p. 306.

ou *Richis* humains, réputés souches des sept familles primitives de la race aryenne en même temps qu'adorateurs du feu dont ils portaient les divers noms, aussi bien que les célestes Richis du pôle septentrional.

Notons au sujet de ces diverses qualifications, 1° que *Rikcha* « étoile » signifie également Ours en sanscrit, et qu'en hébreu le mot *'Aich* ou *'Ach* désigne l'astérisme de la grande-Ourse, *Sidus Ursi* dans Job, 2° que les poètes Aryas personnifiaient les sept rayons d'Agni sous les noms 1° de *Saptaraçmayas* « les sept rênes ou les sept guides », 2° de *Saptartchayas* « les sept splendeurs » et 3° de *Saptarchayas* « les sept Richis » par un jeu de mots facile à concevoir (1).

Les derniers chantres du Rig-Véda insinuaient qu'à l'origine des choses *Viçvakarman*, l'universel créateur, après l'accomplissement de son œuvre, avait fixé dans les *Saptarikchâs* du Nord les sept rayons avec lesquels il venait de créer les trois mondes, rayons qui ne faisaient qu'un avec lui (2). Là il n'y a encore aucune allusion au système des sept planètes · les Hindous paraissent ne l'avoir

(1) Sur tout cela, voyez, outre Langlois et Nève déjà cités, 1° A. Maury, *Croyances et légendes de l'antiquité*, p. 137-8 ; 2° Max Müller, *A History of ancient sanscrit Literature*, p. 379 et suiv., et 3° le même, *Nouvelles leçons sur la science du langage*, p. 361-6 du texte anglais, ou II, p. 82-5 de la trad^on^ française.

(2) Comparez dans le R. V. Langlois, I, 450, 1-2, et IV, 178, 15. — 423, 11, etc., etc.

connu que beaucoup plus tard. Les prêtres des bords du Tigre et de l'Euphrate, livrés à l'observation des astres, étaient plus avancés sous ce rapport. Toutefois, quand on compare les *Saptarchayas* célestes des Aryas avec les sept *Amschaspands* des Perses, avec les sept anciens *Elahim* des Assyro-Chaldéens, avec les sept *Cabires* des Phéniciens et des insulaires de Samothrace, et même avec les sept *Kôkabim* des cabbalistes Juifs, on est bien tenté de croire que, dans l'origine, tous ces dieux ignés ou lumineux des espaces célestes s'étaient rapportés aux sept étoiles de la grande-Ourse, bien plutôt qu'aux sept planètes.

Quoiqu'il en soit à cet égard, au siècle d'Isaïe les Israélites faisaient de cette constellation du Nord le séjour d'*Elion* et de ses compagnons, les *Elohim* supérieurs. placés au-dessus des étoiles d'*El* ou du soleil (1). Ils les appelaient *Çéraphim* « les ignés », et se représentaient *Ihuh-Tsbauth* trônant au milieu d'eux (2) comme *Bêlitan* au milieu de ses *Elahim*, comme Ormuzd au milieu de ses *Amschaspands*, comme Agni au milieu de ses *Richis* du Septentrion.

(1) Isaïe, XIV, 4-20. — Sur ce texte, voyez ou le Commentaire allemand de Gésénius sur Isaïe, II, p. 316 et suiv. ou son *Thesaurus*, p. 606 B. avec les *Addenda* de Rœdiger, p. 93-4, et comparez Herder, *Histoire de la poésie des Hébreux*, p. 137 et 140 de la trad[on] française de M[me] la B[ne] A. de Carlovitz.

(2) Isaïe, VI, 1-7. — Sur le sens du mot hébreu *Céraphim*, voyez le *Thesaurus* de Gésénius p. 1341-2.

C'est donc avec raison, selon moi, que notre poète Victor Hugo, en décrivant l'œuvre genésiaque des six jours dans une de ses *Contemplations*, intitulée : *Lumen, Nomen, Numen*, n'a pas hésité à rattacher les sept lettres du nom *Jehôvâh*, non point aux sept planètes de l'antiquité, comme on a coutume de le faire, mais bien aux sept belles étoiles de la grande-Ourse dans lesquelles le créateur aurait mis son nom en rentrant dans son repos après la création.

J'adhère volontiers à cette manière de voir, car il me semble qu'aux yeux des antiques pasteurs de la Haute Asie, ces sept astres du nord ont dû être les premiers dieux célestes créés pour veiller à l'entretien du monde, en tournant autour de l'étoile polaire comme les bœufs qui foulent le grain destiné à la nourriture des hommes, tournent autour du poteau auquel ils sont attachés (1), image rustique dans laquelle se complaisent les *Purânistes Hindous* et que les anciens peuples d'Italie ont figurée dans leur nom *Septemteriones* « les sept broyeurs », abrégé en *Septemtriônes*, au singulier *Septemtrio* (2). Et n'est-ce pas aussi

(1) Voyez le *Bhâgavata-Purâna*, II, 95, 20, tradᵒⁿ d'Eug. Burnouf. — L'étoile polaire (la dernière de la queue de la petite-Ourse) y est appelée *Dhruva* « le (dieu) fixe, l'immobile ». Mais aux temps Védiques, ce pouvait être une étoile du *Dragon*. Voir Colebrooke, *Misc. Essays*, II, p. 328.

(2) Voyez là-dessus, d'abord la *Nouvelle Galerie mythologique* de Ch. Lenormant et de Witte, p. 22-3, et ensuite les *Nouvelles*

l'idée que les prêtres chaldéens s'étaient formée originairement de leur *Iaô-Sabaôth*, ainsi nommé, si l'on en croit Jean le Lydien et Cedrenus, à titre de lumière intelligible trônant au-dessus des sept cieux? [1]. Ces chroniqueurs Byzantins, relativement modernes, ne sont-ils pas tombés dans l'erreur en remplaçant les sept astres de la grande-Ourse par les sept planètes très bien connues de leur temps et alors plus renommées en Grèce que leurs devanciers avec lesquels l'astrologie orientale les avait mises en relation mythique? Mais laissons là ces questions non encore éclaircies, sauf à les reprendre plus tard, s'il y a lieu, et hâtons-nous de revenir aux Heptagrammes planétaires d'où Matthias Gesner et ses adhérents tirent la prononciation Jehovah.

Les formes Sémitico-Aryennes du Tétragramme *Ihuh*, *Yhuh* ou *Yhvh*, relevées précédemment, je

leçons sur la science du langage de Max Müller, II, p. 82-90 de la trad[on] francaise. Avant eux, Jac. Grimm, Ad. Kuhn, Lassen et Nève avaient déjà fait de curieux rapprochements de noms et de mythes sur la constellation du *Chariot* ou de l'*Ourse* — Pococke (*Specimen Hist. Arab.*, p. 146 édit Wite) et l'auteur du livre *Qi-tab-al-Fihrist*, traduit d'abord par de Hammer (dans le *Journal Asiatique*, 3[e] série XII, p. 249 et 259-65), puis par le D[r] D. Chwolsohn (dans *Die Ssabier und der Ssabismus*, II, p. 5, 60, 228), racontent que les Tsabiens, Natsoréens ou Mandaïtes de 'Harran, en Mésopotamie, successeurs des prêtres Chaldéens, se tournent vers le Nord pour faire leurs adorations et qu'ils célébrent sept fois par an les mystères du Nord, en invoquant le grand dieu *Schemâl* (Samaël), qui y préside.

(1) *Ouv. et lieux cités*, et Movers, I, p. 550.

veux dire *Yehôvâh* et *Yèhôvîh*, avaient sur les formes plus abrégées *Yahvâh* et *Yahvîh*, dérivées des primitives *Yahuh* et *Yahô*, l'avantage de se prêter admirablement aux nombreuses combinaisons qu'en ont faites les partisans orientaux de l'harmonie des sphères pour invoquer et célébrer les sept planètes (1) en même temps que les douze signes du zodiaque entre lesquels l'astrologie les avait distribuées en les supposant tantôt solaires en descendant du Lion, unique domicile du Soleil, jusqu'au Capricorne, premier domicile de Saturne, et tantôt lunaires en remontant du Verseau, second domicile du même Saturne, jusqu'au Cancer, unique domicile de la Lune, ainsi que l'a très bien montré l'abbé Movers (2).

On lisait dans le fameux Oracle grec de Claros, en Ionie : « Invoque ensemble *Hermès* et *Helios*, le jour consacré à *Hélios* : puis *Sélénè* quand luit son jour : ensuite *Kronos*, et pareillement *Aphroditè* par les appels mystérieux qu'a trouvés le plus grand des Mages, le roi de l'*Heptaphthongue*....

(1) Nombre d'auteurs ont traité ce sujet. Je regrette de n'avoir pu les consulter tous, entre autres, Bellermann, Th. Henri Martin, de Rennes, et l'allemand Ferdinand Piper dont Al. de Humboldt parle avec éloge dans son *Cosmos*, III, p. 691, n 52.

(2) Revoir *Die Phœnizier*, I, p. 161 et suiv., et ne pas s'arrêter ici à la planche II du *mémoire* de Barthélemy relative à l'ancien et au nouveau domiciles des planètes, exécutée pour l'explication d'un système différent et comparativement plus moderne.

Tu appelleras chaque dieu successivement d'une voix haute *et sonnant sept fois* » (1).

Ce que prescrivait cet Oracle de Claros, le monument de la ville de Milet, en Ionie encore, le représentait graphiquement sur sept colonnes planétaires dont les deux dernières, celles de Jupiter et de Saturne, ne se sont pas retrouvées par suite d'une rupture de la pierre, accident fâcheux au jugement des partisans de la lecture *Jehovah*, en ce que cette forme devait naturellement se trouver, selon eux, dans la modulation préliminaire de la 7e et dernière colonne dédiée à Saturne. Les cinq colonnes conservées intactes contiennent chacune deux fois les sept voyelles planétaires rangées différemment, d'abord comme *préludes* sans ordre appréciable (2), puis comme ritournelles appropriées chacune au jour qu'on avait en vue, c'est-à-dire commençant par la voyelle de la planète qui y présidait, ensuite le tout se termine par cette

(1) Dans Eusèbe, *Præpar. Evang.*, p. 202, extrait de Porphyre. — Après ces mots « le plus grand des Mages, le roi de l'*Heptaphthongue* », le texte intercale cette phrase prosaïque : « les assistants s'étant écriés : C'est d'*Ostanès* que tu parles », Apollon ajoute : « Tu appelleras etc. ». — Je me suis expliqué au chap. I, § 3, d'après les assertions et indications de Pline l'Ancien, sur deux Archimages du nom d'*Ostanès*, *Osthanès* ou *Hostanès*, contemporains et conseillers, l'un de Xerxès et l'autre d'Alexandre.

(2) Le prélude de la 4e colonne, consacrée au soleil, porte *HOUIAΩE*, c'est-à-dire contient avant la finale *E* les trois célèbres voyelles *I A Ω*.

prière adressée à chaque dieu : « O Saint, conserve la ville de Milet et tous ses habitants » (5).

J'ai déjà rappelé que la 1re colonne de ce monument, celle qui est dédiée à la Lune, débute par le prélude *IEOUAHΩ*, lequel, au moyen d'une légère transposition, pourrait donner *IEOUΩAH*, c'est-à-dire pour nous, *Jehôvâh*, en rétablissant le 1er *H* entre *E* et Ω, et en déplaçant le *OU* changé en *V* devant le *H* final. Mais, dans le système purement planétaire, on n'en saurait tirer *IEOUΩIH*, c'est-à-dire *Jéhôvîh*, vu l'absence de l'*A* et la répétition de l'*I*. Gesner et consorts n'auraient point vu là une objection sérieuse contre leur système, car ils ne prétendaient pas transformer les Juifs en copistes plus ou moins habiles : tout au contraire, ce seraient les payens, soit Egyptiens soit Grecs, qui auraient imité les Juifs, en accommodant leurs emprunts à leur théorie astrologico-musicale, et par suite en élaguant une lecture qui ne s'y adaptait point. Si cette hypothèse, appuyée quant aux Egyptiens d'un texte équivoque d'Isaïe (6), a quelque apparence de fondement, il serait beaucoup plus simple de se tourner vers l'orient de la Judée, vers Babylone, Suse, Ninive, Ecbatane, Persépolis, etc. et même de pousser ses investigations jusqu'au *Sapta Sindhou* en se rappelant mes conjectures sur

(5) Revoir Barthélemy, *Mémoire et lieu cités.*

(6) Isaïe, XIX, 17-25. — C'est une question de savoir si ce passage se rapporte à quelque événement du règne de Pamétik 1er, (an. 670), ou à l'époque de la construction du temple Juif de *Léontopolis* (an. 149).

la formation hypothétique et vraisemblable des lectures *Jehôvâh* et *Jèhôvîh*.

Ne concluons pas du texte de l'Oracle de Claros cité en dernier lieu, qu'il fallait toujours réciter successivement les sept voyelles en l'honneur de chaque dieu-planète. Les amulettes gnostiques prouvent qu'on pouvait en omettre plusieurs, et, par exemple, n'en retenir que deux, trois ou quatre, telles que *Aô, Iah, Iaô, Iahô* et leurs variantes. Mais comme ces formes abrégées s'éloignent beaucoup des prononciations *Jehôvâh* et *Jèhôvîh*, qu'elles sont moins problématiques quant à leur origine et à leur ancienneté et qu'elles se rattachent d'une manière un peu plus certaine aux motifs qui ont déterminé la grande synagogue à prohiber la prononciation du Tétragramme hébraïque, j'en renvoie l'examen au § qui suit.

VI

Parlons d'abord du Digramme *Aô*.

On sait qu'*Aô* était un nom d'Adonis dans l'île de Chypre (1). Movers le fait venir du radical sémitique *'Huh* « vivre ou faire vivre » (2) et M. Jules Oppert du pronom hébreu *Hua*, assyrien *Hu* « lui », employé emphatiquement ponr désigner

(1) *Etymologicon Magnum* et *Hesychius, in Verbo.*
(2) *Ouv. cité*, I, p. 229, 285 et 555.

l'Être suprême [1]. Ces deux dérivations me paraissent également contestables. J'aimerais mieux recourir au sanscrit *Asuh* « vie, souffle vital, esprit », en passant par le zend *Ahû* pour *Ahuh* de même signification, car *Asuh* est un titre d'Agni-Soleil, dans les hymnes védiques [2], comme *Ahû* est un titre d'Ormuzd, dans le zend-avesta [3], et tout me porte à croire qu'*Ahuh* était aussi un titre de *Jehovah* dans le texte primitif du livre de l'Exode où on lit maintenant *Ahih* [4]. Mais la recherche de l'étymologie est sans importance lorsque le sens est constaté d'ailleurs. Or Movers convient lui-même qu'*Adonis*, avec ou sans l'épithète d'*Abros* était considéré comme le plus grand des dieux, qu'on le confondait d'un côté avec le *Jehovah* de la Bible, appelé parfois *Adôn* « Seigneur », et plus souvent *Adônâï* « mon Seigneur », et de l'autre avec l'*abros Iaô* de l'Oracle de Claros [5]. Cela suffit pour m'autoriser à voir dans *Aô*, une forme écourtée du phénicien *Iaô* provenant du primitif *Iahuh* « fils », qu'on a détourné de son acception première

(1) *Journal Asiatique*, 5e série, IX, p. 147-8, 193, 517 et *Expédition scientifique en Mésopotamie*, II, p. 87-8.

(2) Avec l'épithète *Djivan* « vivant ». Voir Rig-Véda Rosen. I, p. 92, St. 10

(3) Voir le *Commentaire* d'Eugène Burnouf sur le *Yaçna Zend*, p. 50-1.

(4) Exode III, 14. Revoir ci-dessus, *introduction* p. 334 du Vol. acad. ou p. LXII du tirage à part.

(5) *Die Phœnizier*, I, p. 312 et p. 542.

en songeant au rôle du dieu plutôt qu'à l'origine de son nom.

J'ose donc conclure de là que les partisans grecs ou égyptiens de l'*Heptaphthongue*, en l'empruntant aux Sémites, en faisaient le résumé du système planétaire, en ce sens que l'*A* désignait la Lune et l'Ω Saturne, c'est-à-dire la plus basse et la plus haute des sept planètes, autrement dit, la première et la dernière dans le ciel, l'*Alpha* et l'*ômèga* dans l'alphabet, la nète et l'hypate dans l'heptacorde.

Ces idées là n'étaient pas étrangères ou du moins inconnues aux Juifs durant la période assyrienne. Achab en Samarie et plus tard Manassé en Judée protégèrent ouvertement l'*astrolâtrie* (1). Au temps de l'exil, le *Deutéro* Isaïe fait dire trois fois à Jéhovah : « Je suis le premier et je suis également le dernier, et hors moi il n'y a pas de dieu (2), par opposition aux *Mazzalôth* ou *Mazzarôth*, c'est-à-dire aux douze signes du zodiaque dans lesquels les sept planètes avaient

(1) Voir les détails donnés dans I Rois XVI, 30;-33-II Rois XXI, 5-6, et XXIII, 5-20, et dans II Chroniq. XXXIII, 2-9.

(2) Dans Isaïe XLI, 4 ; XLIV, 6 ; XLVIII, 12. J'appelle *Deutéro-Isaïe* avec les exégètes critiques et indépendants de l'Allemagne, de la Hollande et de la France, l'auteur des chap. XL à LXVI d'Isaïe et même de quelques chap. ou portions de chap. qui précèdent le XLe. Les lecteurs de la *Revue des deux mondes* et de la *Revue de Théologie* se rappelleront les articles publiés récemment sur ce sujet par MM. A. Réville et A. Carrière.

leurs domiciles suivant les astrologues de Babylone et de Ninive [1]. A son tour, l'auteur de l'Apocalypse met dans la bouche de l'Agneau mystique, fils du Très-Haut (et son représentant), les paroles suivantes : « Je suis l'*alpha* et l'*oméga*, le premier et le dernier, le commencement et la fin » [2]. N'y a-t-il pas là, à 5 ou 600 ans d'intervalle, deux allusions au système planétaire, en même temps qu'une réfutation indirecte de cette théorie astrologique ? *Aô* pouvait rappeler *Ihuh*, c'est-à-dire Jehovah, aux Juifs exilés à Babylone et *Ichu'a*, pour *Ihuchu'a*, c'est-à-dire Jésus aux gnostiques Basilidiens d'origine sémitique [3] répandus en Egypte, en Asie Mineure, en Phénicie, en Syrie, en Judée et ailleurs, en ce sens, qu'en préposant *I* à cet *Aô*, on obtenait *Iaô*, abstraction faite des deux *h* du Tétragramme qui ne se faisaient pas entendre à l'oreille dans la prononciation [4].

(1) Voyez là-dessus *Die Phœnizier*, I, p. 79-80, 163-8 et 593.

(2) Apocal. XXII, 13.

(3) J. Matter, *ouv. cité*, II, p. 37-8, affirme que l'hérésiarque Basilide était né en Syrie, qu'il s'était retiré à Alexandrie et que sa doctrine gnostique se ressentait des anciens enseignements de l'Egypte, modifiés par des relations avec la Judée, la Perse et la Grèce.

(4) Cette hypothèse peut sembler hasardée, mais c'est celle de Jablonski et de beaucoup de savants qui, perdant de vue les trois textes d'Isaïe cités ci-dessus, se prévalaient de celui de l'Apocalypse pour prétendre que l'Oracle de Claros était l'œuvre d'un gnostique chrétien qui aurait forgé son *Iaô* en préposant à *Aô* la lettre initiale du nom *Iésus*, interprété Soleil de Justice,

Le 1er Trigramme gnostique *Iah* n'est autre à mon avis que le nom divin *Ih*, ponctué *Yâh*, qui figure dans la Bible comme synonyme d'*Ihuh* et qui le remplace même dans les derniers temps du Judaïsme, je veux dire après le retour de l'exil babylonien. Il a pour variantes dans le gnosticisme trois autres formes *Aih*, *Hai* et *Iha* qui le suivent sur des amulettes ou talismans avec la suscription : *Iaô Abrasax Sabaôth Adôneos* (1). En astrologie, les trois lettres *I*, *A*, *H*, réunies, désignaient le Soleil, la Lune et la planète Vénus (2), c'est-a-dire l'astre du jour, l'astre de la nuit et l'etoile du matin et du soir. appelée de tout temps et en tout lieu *étoile du berger*. *Iah* était donc le dieu triple qui présidait au Nyktémère, c'est-à-dire au jour, à la nuit et à l'intervalle qui les sépare,

comme fils du Très-Haut (Comparez Malachie, IV, 2, St Matthieu I, 21, St Luc, I, 31-3). — Ces érudits ignoraient que *Yaô* et *Aô* pouvaient avoir été empruntés par les Grecs à des formes Aryano-sémitiques *Yahô* et *Ahô*, usitées comme vocatifs de *Yahuh* « fils », et d'*Ahuh* (pour *Asuh*), « souffle de vie » etc. — En revanche, le cher Drach, *ouv. cité*, I, p. 366, 489-90 et 546, incline à penser que l'Oracle en question pourrait bien remonter autemps de la guerre de Troie.

(1) Scholz (*dissert. citée*, p. 18) d'après Kopp et Bellermann. — Au lieu de quatre formes on en pouvait forger neuf, car 3×3=9.

(2) C'est par erreur de copiste, suivant l'abbé Barthélemy (*mémoire cité*, p. 512, édit. in-12), que Porphyre, dans son *commentaire* sur Denys de Thrace, attribuait l'*alpha* à Vénus. Du reste, ce commentateur omettait deux voyelles, l'*épsilon* et l'*héta*, en même temps que deux Planètes, la Lune et Mercure.

le soir et le matin. En conséquence, *Iah* était le dieu du temps, l'ancien des jours de Daniel, le *Hua* des Assyro-Chaldéens, appelé encore *Ilu* « le fort par excellence » dans les inscriptions cunéiformes, et ailleurs *Bilitan* « Bel l'ancien » etc.

Le 2d Trigramme *Iaô* est le plus fréquent de tous les titres adoptés par le gnosticisme pour désigner le dieu universel. Il a pour variantes d'abord *Oai*, c'est-à-dire *Iaô*, lu à rebours, puis *Aôi* et *Iôa*, enfin *Aiô* et *Oia*, lus différemment, c'est-à-dire ou de droite à gauche ou de gauche à droite. Ces variations indiquent évidemment des emprunts faits par les Grecs ou par les Coptes à des écritures en *boustrophedon* usitées soit en Egypte, soit en Phénicie, soit en Asie Mineure, soit dans d'autres contrées plus orientales.

Il est évident que les six groupes de lettres dont il s'agit avaient pour objet ou pour résultat de résumer tout le système planétaire. Ces astrologues y rattachaient sans doute des idées cosmologiques. Ainsi le 5e groupe *Aiô* et le 4e *Oia*, pouvaient signifier que le Soleil, placé au centre du monde, communiquait ses effluves de lumière, de chaleur et de vie aux six autres Planètes, savoir : vers le bas, à la Lune. A, en passant par Vénus *H* et par Mercure *E*, et vers le haut, à Saturne Ω, en passant par Mars *O* et par Jupiter *U*. Je m'abstiens de rechercher la raison mystique ou astrologiques tant du 3e groupe, *Aôi*, Lune, Saturne, Soleil, que du 4e, *Iôa*, Soleil,

Saturne, Lune, pour m'arrêter au 1er groupe, *Iaô*, Soleil, Lune, Saturne, et au 2d, *Oai*, Saturne, Lune, Soleil. Il me semble que ceux-ci exprimaient : l'un le passage des rayons solaires vers les deux planètes extrêmes, et l'autre leur retour de ces mêmes planètes à leur point de départ. L'abbé Barthélemy et, après lui, Abel Rémusat, ont très bien remarqué du reste que les mystagogues de l'Orient et ceux de la Grèce, les Pythagoriciens entre autres, ne se contentaient pas de voir soit dans *Iaô*, soit mieux encore dans *Aiô*, la première, la moyenne et la dernière des planètes du ciel, la première, la moyenne et la dernière des voyelles de l'alphabet, la première, la moyenne et la dernière des cordes de l'Heptacorde, mais qu'ils y mêlaient des conceptions transcendantes sur la divinité, une en son essence et triple en ses manifestations dans le temps comme dans l'espace (1). Les gnostiques des diverses écoles avaient trouvé là une ample moisson à recueillir : ils n'eurent garde de la laisser perdre.

Enfin le Tétragramme *Iahô* de St Jérôme appelle notre attention à divers points de vue. D'abord, il est évident que le Trigramme *Iaô* en a été tiré par suppression du *h* médial, suppression

(1) Voir là-dessus les *Mémoires cités* de ces deux auteurs dans les *Recueils de l'ancienne et de la nouvelle Académie des Inscriptions*, 1° T. LXXX, p. 521-2, in-12, et 2° T. VII, p. 44-8, in-4°.

intentionnelle peut-être (1), mais, dans tous les cas, bien constatée. Ensuite, si nous divisons *Iahô* en deux syllabes, il nous sera facile d'en tirer, d'un côté, *IA*, Soleil et Lune, ou Dimanche et Lundi, de l'autre, *HΩ*, Vénus et Saturne, ou Vendredi et Samedi. Il reste les trois voyelles intermédiaires : *O* pour Mars ou Mardi, *E* pour Mercure ou Mercredi, et *V* pour Jupiter ou Jeudi.

Ces jours moyens n'étant pas fériés chez les sémites, on comprend que leurs astrologues aient négligé de relever le Trigramme *OEU* ou tout autre que pouvait fournir la réunion de leurs voyelles respectives. Il semble pourtant que la voyelle *E* consacrée à Mercure et caractéristique de Mercredi, c'est-à-dire du milieu de la semaine, réclamait une exception. Elle l'obtint en Asie Mineure, car nous avons vu que l'Oracle de Claros qui ne nomme expressément ni *Arés* ou Mars, ni *Zeus* ou Jupiter, prescrit d'invoquer *Hermès* ou Mercure avec *Helios* ou Apollon le jour consacré à celui-ci, probablement par le motif que Mercure était la planète d'Apollon : ce qui pouvait donner *IE*. En ajoutant *HΩ* on avait *IEHΩ* en place de *IAHΩ*, par substitution de la voyelle de Mercure à celle de la Lune. Mais peut-être aussi qu'au lieu de *IE* (Soleil-

(1) C'était le sentiment d'Abel Rémusat, mais je la crois purement euphémique et semblable à celle de l'esprit rude en grec au milieu des mots.

Mercure), convenable au Dimanche, on admettait *EI* (Mercure-Soleil) pour le Mercredi par exemple, et que de là était venue la célèbre inscription *EI* qu'on lisait au fronton du temple de Delphes [1]. On sait que *Hermès* jouait auprès d'*Apollon* le rôle de *Thoth* auprès d'*Horus*, de *Nebo* ou *Nabu* auprès de *Samas*, d'*Atars* auprès d'*Ormuzd*, et primitivement d'*Agni*-feu, auprès d'*Indra*-Soleil [2]. C'était le dieu précurseur, le messager, le conseiller, l'esprit dirigeant, l'*alter ego* du grand astre.

Je ne pousserai pas plus ces rapprochements mythologiques [3]. On pressent les conclusions que j'en veux tirer ici.

(1) Plutarque (dans son petit traité *De EI apud Delphos*, *œuv. morales*, I, p. 479, édit. Dübner de la collect. Didot), conjecture que cette inscription voulait dire « Tu es ». C'est ainsi que le rédacteur de l'Exode (III, 14-5) essaie d'expliquer par « Il est », le nom *Ihuh* qu'on lit également au fronton de nos églises ou chapelles gothiques. Ces deux interprétations intelligibles pour les adeptes, devaient dépasser l'intelligence des profanes et des masses populaires.

(2) Sur les rapports d'*Indra* avec *Agni*, je me borne à renvoyer quant à présent, avec réserve d'y revenir plus tard, aux *Nouvelles Leçons* de Max Müller *sur la science du langage*, II, p. 244-6 de la trad. fr.

(3) On pourrait y joindre par hypothèse un pentagramme *IEHΩA*, Soleil, Mercure, Vénus, Saturne, Lune, lequel se rapprocherait beaucoup plus de la lecture *Jehôvâh*. Il aurait l'avantage de rétablir dans le cadre planétaire écourté l'astre multiforme de la nuit dont les quatre principales phases avaient servi de 1er fondement physique à la période hebdomadaire. D'un côté, la Lune et Saturne, planètes extrêmes, pouvaient être rapprochés mentalement comme mettant environ

Tant que les Hébreux étaient restés confinés dans leurs montagnes, anciennement volcaniqnes (1), ils ne s'étaient pas fait scrupule de nommer leur dieu-feu par son nom propre et patriarcal *Ihuh-Alhim* ou *Ihuh* tout court, répondant au titre védique *Sahasô-Yahuh* « fils de la force ». Ils tenaient ce qualificatif de leur 1er père Abraham, selon le rédacteur de la Genèse. Ce patriarche, d'origine chaldéenne, avait dû le rapporter avec lui de la Mésopotamie, si tant est qu'à son arrivée en Canaan, il ne l'eût pas déjà trouvé en usage au pays de Salem que gouvernait le prêtre-roi *Melkitsedeq* (2). En effet, il paraît suffisamment établi par la Genèse, ce qui est d'ailleurs confirmé par les inscriptions cunéiformes *anariennes*, qu'à l'époque reculée de cette émigration, les Assyro-Chaldéens connaissaient un dieu *fils*, nommé en leur langue, sinon *Iaô* ou *Iah* comme le pensait le général Rawlinson (3), au moins *Hu*, (hébreu *Hua*, « Lui ou l'Etre »), prononcé *Aô* par MM. Jules Oppert et François Lenormant et qualifié *Bin* (hébreu *Bu*), fils, en tant que fils privi-

l'une 30 jours et l'autre 30 ans à faire leurs révolutions respectives ; de l'autre, il devait paraître naturel de placer à la suite du Soleil Mercure et Vénus dont les révolutions étaient réputées annuelles comme la sienne.

(1) Lamartine l'a constaté dans son *Voyage en Orient*, II, p. 209-12.

(2) Comparez Genèse, XI, 28-31 ; XIV, 18-22 ; XV, 7. etc.

(3) Suivant Bunsen dans son *Œgypten's Stelle* etc. citée précédemment au chap. I, § 5.

légié de *Bêl*, le démiurge, (hébreu *Bâl*), et de *Bilit* «la dame, la maîtresse» (phénicien *Balat*), eux-mêmes émanés d'*Anou* (l'*Oannès* de Bérose) et de sa femme *Anat* (l'*Anaïtis* des Grecs) [1]. Nous verrons ultérieurement que les idées de filiation convenaient sous plusieurs rapports et au *Jehovah* patriarcal de la Genèse et à l'*Agni archeyas* du Rig-Véda. Mais ce n'est pas ici le lieu ni le moment d'y insister davantage. Ce que je tiens à rappeler pour l'instant, c'est que, depuis leur sortie d'Egypte jusqu'à leur retour de l'exil Babylonien, ceux des enfants d'Israël qui étaient restés fidèles au *Jehôvâh mosaïque*, n'avaient jamais hésité à articuler, à invoquer, à proclamer son nom propre, ni plus ni moins que ses autres noms divins.

Tout change insensiblement de face à cet égard après leur rentrée à Jérusalem et la construction du 2d temple, Ce n'est pas qu'ils soient moins attachés à leur dieu national. Bien loin de là : ils reviennent tous à lui, et rejettent les dieux étrangers que leurs pères avaient adorés. On dirait que les Perses avec lesquels ils s'étaient trouvés en contact,

(1) Voir à ce sujet les écrits déjà cités du 1er et surtout le résumé du 2d dans son *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, II, p. 182, 4e édit., Paris, 1869, in-12. — Dans ce dernier, le dieu *Aó-Bin* est ainsi défini et caractérisé «la lumière divine, l'intelligence qui pénètre l'univers, le dirige et le fait vivre, le guide intelligent, le Seigneur du monde visible, le Seigneur des connaissances, de la gloire, de la vie, qui a ordinairemen pour symbole le Serpent ».

leur avaient communiqué toute leur horreur pour les idoles Babyloniennes contre lesquelles leurs prophètes antérieurs avaient vainement fulminé. Mais, chose étrange! plus ils vénèrent le divin Tétragramme, moins ils osent le prononcer. La grande Synagogue le leur défend d'une manière absolue, et ils lui obéissent. S'autorisant d'une fausse interprétation des textes sacrés qui n'avaient en vue que les mécréants et les impies, elle édicte la peine de mort contre tous les infracteurs. Force est donc pour tout le monde, pour les prêtres comme pour les laïques, de remplacer *Ihuh* par d'autres noms divins, tels que *Adni* et *Alhim*, ponctués *Adônâï* et *Elôhîm* (1).

Pourquoi ces défenses rigoureuses? On en a

(1) Il paraît y avoir eu deux défenses successives, la 1re au peuple et la 2de au sacerdoce, faites à environ 100 ans d'intervalle, l'une après le pontificat de Siméon, fils d'Onias Ier, que Prideaux surnomme *le Juste*, l'autre au temps du vrai Siméon-le-Juste, contemporain d'Antigone de Sokho. Prideaux dont j'ai suivi l'opinion a sans doute confondu les deux personnages. Voir à ce sujet un article de M. P. Mounier dans la *Revue de Théologie*, livon de novbre-décbre 1869, p. 343. — Drach, *ouv. cité*, I, p. 553-4, dit que Siméon-le-Juste est le pontife qui alla au devant d'Alexandre-le-Grand, selon Josèphe, *Archéologie*, lib. XI, c. 8. Mais, suivant Prideaux (*Histoire des Juifs*, III, p. 135 et suiv.), le souverain sacrificateur d'alors (l'an 333 avant J. C.) était *Jadduah*. Quoiqu'il en soit, la version grecque du Pentateuque prouve que sous le règne de Ptolémée Philadelphe (de l'an 284 à l'an 247) la prononciation du Tétragamme était interdite. Depuis quand l'était-elle? Je ne saurais le dire, même approximativement.

donné des raisons plausibles, mais insuffisantes, semblables à celles qui, dans l'Inde, empêchaient les initiés de communiquer aux profanes le divin monosyllabe *Aum*. Il est certain qu'à cette époque indéterminée, les adeptes des deux religions confondaient le nom avec le dieu. Les rabbins disaient comme les Brâhmanes : « son nom est lui et lui est son nom ». Le Tétragramme est ineffable, parce qu'il est le dieu-tout. Le prononcer, ajoutaient-ils, ce serait mettre dans sa bouche le monde entier avec toutes ses créatures etc., etc., etc. (1). Mais, voici, selon toute apparence, la raison décisive : les astrologues, les magiciens, les sorciers, les thaumaturges en avaient abusé au point de scandaliser les vrais croyants (2). Le plus sûr moyen de réprimer ces profanations, c'était d'interdire l'emploi de ce nom divin ; *cessante causâ, cessat effectus.*

Est-ce à dire qu'antérieurement à ces prohibitions religieusement observées, les païens auraient

(1) Voyez l'*Histoire des Juifs* de Basnage, III, 1re partie, p. 328, et le *Lexicon Chald., Talmud, et Rabbinicum* de Buxtorf, p. 2432 B. où R. David, sur Isaïe XVI, 21, s'exprime ainsi : *Ki Hua Chmu, Uchmu Hua*, c'est-à-dire en latin : « *Nam ipse* (est) *nomen-ejus, et nomen-ejus* (est) *Ipse*, et comparez *Lois de Manou*, II, 74-6, 83-IV, 135 et XI, 265. C'est d'ailleurs l'idée que Strabon (Géographie, XVI, p. 1104, édit de 1707), se faisait du dieu de Moïse, l'un des prêtres Egyptiens, selon lui. — Le mot hébreu *Chm* (*Nomen* et *Numen*), s'emploie souvent dans la Bible en place de *Ihuh* (Voir le *Thesaur*. V° *Chm*).

(2) Origène, le Talmud, Damascius et Maïmonide sont d'accord là-dessus. Voyez Souciet, *Recueil cité*, p. 279, et p. 377-83, et Movers, *ouv. cité*, p. 552.

puisé chez les Hébreux l'idée d'appliquer aux sept planètes et par suite aux sept jours de la semaine les sept lettres (consonnes ou voyelles, il n'importe ici), de l'Heptagramme *Yehôoua* ou *Iehôvah* formé à l'aide du Tétragramme hébreu *Ihuh*?

Nous avons vu qu'Eusèbe de Césarée le pensait à l'égard des Grecs à propos de l'oracle de l'Apollon de Claros, et que plus tard les partisans de la forme Jehovah le soutinrent à l'égard des Egyptiens au sujet d'un texte grec attribué à Démétrius de Phalère. Cette thèse pouvait paraître spécieuse aux exégètes des derniers siècles qui croyaient le Tétragramme exclusivement propre au Mosaïsme. Dans le nôtre, elle ne me paraît plus guère admissible. En effet,le Rig-Véda, nous l'avons vu, contient un qualificatif *Yahô*, n[if] *Yahuh*, identique au *Iahô* de S[t] Jérôme, et désignant la grande divinité du feu, comme le *Ihuh* de la Bible. Or jecrois avoir suffisamment montré qu'en passant de l'orient à l'occident de l'Asie, cet *Iahô* ou *Iahuh*, avait pu s'allonger en deux ou quatre Heptagrammes, soit *Yahvah* et *Yahvih*, soit *Yehovah* et *Yehovih*, selon la différence des dialectes ou des intonations, et par suite donner lieu aux nombreuses combinaisons de voyelles grecques qu'on lit tant sur le monument de Milet que sur les amulettes des gnostiques Basilidiens et autres.

En ce qui touche plus particulièrement la théorie musicale et planétaire dont je viens de parler, et

son application à la période hebdomadaire, institutions que les Jehovistes dont il s'agit prétendent avoir été fondées toutes deux sur ce nom divin et sur la Bible hébraïque. tout porte à croire au contraire que les Grecs et les Egyptiens, les Phéniciens et les Hébreux, les Médo-Perses et les Aryas indiens les avaient empruntées successivement à l'astrolâtrie Assyro-Chaldéenne. Il est vrai que les inscriptions cunéiformes de Babylone et de Ninive, retrouvées notamment à Borsippa et à Khorsabad, n'ont pas encore révélé avec certitude à nos assyriologues modernes la forme primitive et isolée *Yahô* ou *Yahuh*, base des rêveries astrologiques du gnostticisme oriental, car jusqu'à ce jour ils ne l'ont trouvée, sans la signaler, que dans le nom propre composé *Iaoubid* que portait un roi de 'Hamath, détrôné par le monarque assyrien Saryukin Mais leurs études ultérieures pourront leur faire découvrir ou déchiffrer d'autres monuments du même genre plus anciens que le VIIIe siècle avant notre ère et plus explicites, je veux dire des textes qui, au lieu de *Ban*, *Ben* ou *Bin* « fils », contiendront à l'état isolé *Iaô* ou *Iau* (ce dernier prononcé *Iaou*), avec application au dieu du *feu*, au dieu *fils* par excellence, car je suis bien tenté de ne voir dans ce qualificatif assyrien *Ban*, *Ben* ou *Bin* « fils », qu'une traduction de son synonyme hébreo-Aryen *Yahuh* ou *Yahô*.

Quant au nom propre *Hu* que M. Oppert transcrit *Aô*, tout en reconnaissant qu'il répond au pronom

hébreu *Hua* « Lui ou l'Être », je crois que les Assyro-Chaldéens ont pu l'écrire aussi soit *Hua*, soit *Hué*, soit même *Hui*, car leurs inscriptions changent quelquefois *A* en *I*, à la manière arabe. De telle sorte qu'en préposant *Iehô* (pour *Iahô*) soit à *hua*, soit à *hui*, on pourrait expliquer la formation tant du IEHΩOUA de Gesner et consorts que du IEHΩOUI plus hypothétique indiqué au § précédent, et se rendre ainsi compte de la substitution massoréthique tantôt d'*Adônâï*, tantôt d'*Elôhîm* dans la lecture ou dans la prononciation du Tétragramme de la Bible.

Quelque jugement que l'on porte de ces conjectures et de celles que j'y ai ajoutées de mon chef en m'arrêtant à des formes purement sanscritiques tirées du *naturalisme* des Védas, je n'y attache pas assez de prix pour m'y arrêter davantage, et je me hâte de conclure.

Ce qui ressort avec évidence des discussions auxquelles je viens de me livrer, c'est que les nombreuses combinaisons de voyelles planétaires qui ont préoccupé les sectes gnostiques avant comme après l'avènement du christianisme, n'avaient pas la Bible pour source unique, ni même pour base principale. Elles étaient originairement fondées sur une théorie astrologico-musicale, inventée, suivant toutes les probabilités, sur les rives du Tigre ou de l'Euphrate, soit à Ninive, soit à Babylone, et répandue de proche en proche, d'un côté, sur celles de l'Arius, de l'Oxus, de l'Indus et du Gange, de l'autre, sur

celles de l'Oronte, de l'Halys, du Jourdain et du Nil. Ces prêtres assyro-chaldéens, à la fois astronomes, astrologues et astrolâtres, sont reconnus aujourd'hui pour inventeurs et promoteurs du fameux système des sept planètes ou des sept lumières et de son application à la semaine de sept jours (1), période plus antique, fondée originairement sur les quatre principales phases de la Lune durant chacun des 12 mois de l'année, qui avaient été portés alternativement à 29 et à30 jours.

En dégageant le petit cycle hebdomadaire des lunaisons qui excédaient de 1, de 2 ou même de 3 jours le nombre 7 multiplié par 4, pour le rattacher aux sept planètes, ces astrolâtres sont parvenus à le rendre plus continu, plus régulier, plus stable, plus indépendant des autres mesures du temps. Aussi leur théorie nouvelle a-t-elle fait le tour de l'ancien monde. Les Hébreux et les Indiens l'adoptèrent, les uns plutôt, les autres plus tard, en y mêlant des idées *cosmogoniques* tirées de leurs croyances respectives sur la manière dont ils concevaient l'œuvre de la création. Mais les premiers, les purs Jéhovistes au moins, s'abstinrent de donner des noms planétaires aux jours de la semaine : ils ne firent exception qu'en faveur du 7e jour, appelé dans leurs livres sacrés *Chbt lihuh*

(1) Je me borne à renvoyer là-dessus d'abord aux *ouv. cités* de MM. J. Oppert et Fr. Lenormant, puis au résumé succinct et substantiel de M. A. Maury publié dans la *Revue des deux mondes* en Mars 1868, p. 476-7.

« repos de Jehovah », considéré comme créateur en six jours, ou « repos à Jehovah » symbolisé par le feu qui devait être éteint le 7e jour dans toutes les demeures, son sanctuaire excepté (1).

C'est une question controversée parmi les indianistes de savoir si les Aryas du Sapta Sindhou qui étaient presque tous polythéistes, connaissaient les sept Planètes, appelées par leurs successeurs *Sapta Sûryâs* « les sept soleils » au masculin (2), et s'ils pratiquaient la semaine de sept jours qui n'apparaît pas clairement dans les Védas.

Je n'ose me prononcer sur ces deux points; je ne les mentionne en terminant que pour rappeler d'abord leurs idées sur la création des trois mondes par les sept rayons d'Agni, qu'ils plaçaient tantôt à son foyer terrestre, tantôt dans le disque solaire, tantôt dans l'astérisme de la grande-Ourse; ensuite un certain hymne védique relativement moderne il est vrai, qui, remontant à l'origine des choses, représente les sept Richis divins célébrant, comme les étoiles du matin dans Job (3), l'œuvre de la création avec les mètres, les Rhythmes, les modulations, les chants spéciaux propres à chacun, et cela de concert avec les *Viçvadevas* « tous les

(1) Je reviendrai là-dessus dans un chap. ultérieur.

(2) Voir les *Indische Studien* de M. Albrecht Weber, II, p. 238 et 396, et IX, p. 363, en note.

(3) Job, XXXVIII, 4-8.

dieux », qui complètent l'octave [1]; enfin la conception familière aux poètes Aryas de leur triple ou septuple Agni comme dieu créateur, en même temps que comme *Sahasô Yahô* « fils de la force ».

Je relève de nouveau cette qualification mystique sur laquelle je reviendrai encore plus d'une fois, parce qu'elle est identique à la dénomination genésiaque *Yahuh Elôhim* donnée pour la première fois précisément à l'occasion de l'œuvre des six jours, et que ce titre de *Yahô* ou *Yahuh*, diversement allongé en *Heptagramme* chez les Aryas comme chez les sémites et les Khamites, a pu fournir matière aux nombreuses combinaisons de voyelles dont les anciens astrologues de l'Asie ont tant abusé. Je nomme ici les poètes Aryas, au lieu des Anachorètes de l'Inde, leurs successeurs, par la raison que déjà ils jouaient assez volontiers sur les noms et les nombres divins, et que l'un d'eux a dit, en parlant d'*Agni Viçvakarman*, c'est-à-dire du *feu créateur universel* :

Celui qui entre les dieux était seul dieu.

Yah Dêvêchu adhi dêvah êkah âsît [2].
profession de foi qui semble avoir été traduite

(1) Rig-Véda, trad^on Langlois, IV, p. 422-3. Voir l'hymne tout entier.

(2) Rig-Véda A, M. X, H. 121, R. 8. ou *Nouv. Leçons* de Max. Müller *sur la science du Langage*, II, p. 198.

par l'Oracle de l'Apollon de Claros dans ce vers grec déjà cité :

Φράζεο τὸν πάντων ὕπατον θεὸν ἔμμεν' ΙΑΩ.

Dis que de tous les (dieux) le plus grand dieu, c'est Iaô

Après ces longs et fastidieux commentaires sur le qualificatif *Yahuh Elohim* des patriarches hébreux, originaires de la Chaldée, je m'estimerais heureux de pouvoir passer immédiatement à l'explication du *Sahasô Yahuh* des *Richis Aryas*, leurs contemporains du Sapta Sindhou ; car là le chemin est moins encombré, grâce aux déblais des modernes indianistes. Ce sera l'objet de l'un des chap. suivants, destinés pour la plupart au parallèle des deux divinités. Mais avant d'aborder le fond, il me reste en la forme à éclaircir et compléter certains détails de mes deux chapitres imprimés qui précédent. On trouvera ces éclaircissements accessoires dans les corrections et additions supplémentaires qui suivront l'*Errata* ci-après. Quant au parallèle annoncé, je me vois forcé de l'ajourner pour peu de temps, je l'espère, me proposant de le faire précéder d'un résumé ces croyances aryennes, peu connues de la grande majorité des lecteurs.

ERRATA

A JÉHOVAH ET AGNI (INTRODUCTION)

Page v,	ligne	8,	au lieu de *Babylome*, lisez : Babylone.
— vi,	—	25 (note 2),	*VII et VIII*, lisez : VI et VII.
— vii,	—	28 (note 1),	*Hymne*, lisez : Hymnen.
— xii,	—	15, —	*préjudiciélle*, lisez : préjudiciable.
— xiii,	—	24 (note 1),	*Einlucitumg*, lisez : *Einleitung*.
— xviii,	—	9, —	*sur le mouothéisme*, lisez : sur l'opposition entre le monothéisme.
— xix,	—	17, —	*qu'Elohim n'est ici*, lisez : qu'appliqué à Dieu, *Elohim* n'est jamais qu'un pluriel.
— xxiii,	—	13, —	*an besoin*, lisez : au besoin.
— xxv,	—	12, —	*les occasions*, lisez : des occasions.
— xxxvi,	—	16 (note 1),	*Anzeigher*, lisez : *Anzeiger*.
— xl,	—	19, —	*par l'A*, lisez : par l'U.
— xli,	—	20 (note 1),	*des deux premiers fleuves aux deux derniers*, lisez : des deux derniers fleuves aux deux premiers.
— xlv,	—	31 (note 6),	*d'y evenir*, lisez : d'y revenir.
— xlvii,	—	20, —	*Cartharginois*, lisez : Carthaginois.
— liv,	—	17, —	*ou forme*, lisez : ou la forme.
— lvi,	—	33 (note 2),	*Stélo*, lisez : Stéle.
— lvi,	—	35 (note 2),	*peiites*, lisez : petites.
— lx,	—	2, —	*Beni-Israëls*, lisez : Beni-Israël.
— lx,	—	12, —	*aux sept*, lisez : aux neuf.
— lx,	—	19, —	*succeseeur*, lisez : successeur.
— lxi,	—	29 (note 2),	après *quem Jehovah audit*, ajoutez : et dans celui de *Huhm* (*quem Jehovah impulit*).
— lxii,	—	26, —	*d'ailtreurs*, lisez : d'ailleurs.
— lxiii,	—	24 (note 2),	*Sakharah*, lisez : Sakkara ou Saqqara.

Page LXIV, — 8, — *Chargych,* lisez : Chargyèh.
— LXIV, — 24 (note 2), *effectné,* lisez : effectué.
— LXVII, — 6, — *et qu'ils avaient,* lisez : pays qu'ils avaient.
— LXVIII, — 2, — *syllable,* lisez : syllabe.
— LXXI, — 27 (note 1), *constestée,* lisez : contestée.
— LXXII, — 24, — *un chap. prélimiuaire,* lisez : un ou deux chap. préliminaires.
— LXXIII, — 7, — *hors d'œuvre,* lisez : préambule.
— LXXIV, — 6, — *chacnn,* lisez : chacun.
— LXXIV, — 11, — *VII et VIII,* lisez VI et VII.

CHAPITRE I

Page 7, ligne 12, au lieu de *tel que celni,* lisez : tel que celui.
— 8, — 14, — *décédé sous le règne,* lisez : décédé, *selon Prideaux,* sous le règne.
— 22, — 5, — *les Septanfe,* lisez : les Septante.
— 27, — 1, — *les voyelles dérivées,* lisez : les points-voyelles dérivés.
— 31, — 28 (note 1), *sonscrit,* lisez : souscrit.
— 32, — 27 (note 4), les p. laissées en blanc sont 428 pour le vol. et 16 pour le tirage.
— 32, — 28 (note 4), § 2, lisez § 4.
— 36, — 21 (note 1), §§ 168, 05, 293 et 426, lisez : p. 51-60.
— 37, — 29 (note 1), *exprime,* lisez : exprimerait.
— 39, — 12, — *fornatiou,* lisez : formation.
— 39, — 29 (note 1), après M. III, au lieu de S. I. 8,12, lisez : A. I, S. 8, R. 12.
— 42, — 12, — au lieu de *prouve,* lisez : prouvent.
— 43, — 27 (note 1), 7[e] *série, IX, p.* 160, lisez : 5[e] série, X, p. 187.

CHAPITRE II

— 49, — 8, — *elasse,* lisez : classe.
— 55, — 10, — *antiquiïé,* lisez : antiquité.

Page 58, — 12, au lieu de *ou Iô, et Ihô ou à la fin,* lisez : ou *Ihô,* ou *Iô,* et à la fin.
— 58, — 18, — après *aux* §§. ajoutez : V et VI.
— 59, — 4, — *Tétragrame,* lisez : Trigramme.
— 63, — 15, — *qualificaift,* lisez : qualificatif.
— 64, — 16, — *kéri khethb,* lisez : qéri khéthibh.
— 64, — 19, — *Mikya ehu,* lisez : *Mikyehu.*
— 65, — 4, — *succes,ives,* lisez : successives.
— 65, — 10-11, — *IV,* lisez : III.
— 67, — 6, — *maintenaut,* lisez : maintenant.
— 69, — 6, — *donble.* lisez : double.
— 69, — 19, — *puissaut,* lisez : puissant.
— 74, — 23, — *avaicnt,* lisez : avaient.
— 74, — 27 (note 2), *Eglise...p.,* lisez : Eglise... p. 483.
— 74, — 30 (note 5), *Jhub,* lisez : Ihuh.
— 75, — 19, — *hypothétiqne,* lisez : hypothétique.
— 76, — 19 (note 1), *ou,* lisez : au.
— 81, — 29 (note 2), *Iudo-,* lisez : Indo-.
— 82, — 15, — *l'affinité,* lisez : l'identité.
— 85, — 23 (note 1), *G. Rogier,* lisez : G. Rodier.
— 86, — 24 (note 2), 1° *H à Mercure,* lisez : 1° A à Mercure.
— 89, — 2, — *les lcs,* lisez : les.
— 91, — 26, — *Creuzer,* lisez : Polier, dans Creuzer etc..
— 97, — 4, — *quadrilatere,* lisez : quadrilitère.
— 99, — 24 (en note), *Iaphista,* lisez : *Iaphtha.*
— 100, — 38 (note 2), *Ihua, une leçon Iaoui,* lisez : sur une leçon *Ia-oué.*
— 102, — 12, — IEOUA-HO, lisez : IEOUAHΩ.
— 103, — 12, — *Vahô-holà!* lisez : Yahô-holà!
— 106, — 1, — après *Saptartchi,* ajoutez : n^{if} *Saptartchih.*
— 107, — 4 et 28 (en note), (4), lisez : (1).
— 108, — 7, au lieu de *Rikeha,* lisez : *Rikcha.*
— 108, — 8, — après *Aich ou Ach,* ajoutez : roux?
— 110, — 4, — après *Numen,* ajoutez en note : II, p. 345.

Page 114,	—	2, 20, 26, 27,		(5) et (6), lisez : (1) et (2).
— 114,	—	29 (note 2),		*Pamétik*, lisez : Psamétik.
— 116,	—	24 (note 2),		*Djivan*, lisez : *Djivô* (pour *Djivah*).
— 116,	—	25,	—	*I, p.* 92, *St.* 10, lisez : I, p. 236, St. 16.
— 116,	—	29 (note 4),		LXII, lisez : XL.
— 118,	—	14,	—	eu, lisez : en.

CORRECTIONS ET NOTES SUPPLÉMENTAIRES

Nota. Outre les fautes d'impression pour les mots relevés à l'*Errata* ci-dessus et celles d'accentuation et de ponctuation qui m'ont échappé dans la correction des épreuves et que le lecteur voudra bien excuser, le texte et les notes des chap. I et II contiennent des transpositions de chiffres, de mots ou de lignes et des omissions d'éclaircissements qu'il peut être utile de signaler et de réparer. En voici un relevé à peu près complet.

P. 11, ligne 17, note 2. — Cette note doit être placée et lue *comme* 1re à la p. suivante.

P. 12, ligne 26, note 1. — Cette note se rapporte avec son chiffre à la p. suivante.

P. 20, ligne 28, note 2. — Ajoutez à cette note : ou enfin la *Grammaire comparée des langues classiques* par M. Fr. Baudry, 1re partie : *Phonétique*, p. 4-7 ; 52-71 ; 165-7 ; 174-200. Ce dernier ouvrage est le plus complet et le plus instructif pour la comparaison du grec et du latin avec le sanscrit. Je reviens d'ailleurs là-dessus aux p. 435, 438 et 446 du vol. académique ou aux p. 27, 32 et 38 du tirage à part.

P. 24, ligne 2. — Ajoutez en note : Ce nom propre composé *Iaoubid* ou mieux *Yaoubid*, dans lequel *ou* est une transcription française de l'*u*, n'a point les deux aspirées médiale et finale de l'hébreu *Ihuh*. M. J. Menant constate dans

son *Syllabaire assyrien* que les articulations du *He* sémitique, à la différence de celles du *'Heth*, n'ont pas de représentant spécial dans l'écriture anarienne ou cunéiforme, parce que la légère aspiration que le *h* doux comporte y est réputée ou inhérente à la voyelle assyrienne ou absorbée par le caractère qui la précède ou qui la suit (Voir le *syllabaire cité*, p. 284, dans le 7e vol. des *Mémoires présentés par divers savants à l'Acad. des* Inscript. et Belles-lettres, Paris, 1869, in-4°). Le même phénomène se reproduit dans les inscriptions aryennes, également cunéiformes : témoin le nom zend *Ahuramazdâ* qui, en persépolitain, s'écrit *Auramazdâ* sans *h*.

P. 35, lignes 11 et 12, avant l'alinéa. — Ajoutez en note : Voyez sur l'hypothétique *Yahavan* et sa signification présumée, (savoir : doué de force), le ch. II, § 5, p. 512-3, V, ou p. 104-3, Tirage. — Il paraît que les Basques ou Euscariens emploient pour désigner Dieu l'appellatif *Yaun* ou *Jaon, Yain* ou *Jain* « Seigneur, maître », ou même *Jabe-on* « maître bon ou Seigneur bon », et que très-souvent ils le font suivre de l'expression *Goïkoa* « celui d'en haut », nom basque du dieu *Lunus*, appelé ordinairement *Il-Argi* « mourir-lumière », d'où le mois a été nommé *Ila-Bethe* qu'on explique généralement par *Ilargi-bethe* « lune-pleine ». Voyez à ce sujet l'intéressante dissertation de M. Julien Vinson, de Bayonne, dans la *Revue de linguistique et de philologie comparée*, fascicule de janvier 1870, p. 274-305). — Je relève ces formes euscariennes *Yaun, Iaon, Iabe-on* à cause de leurs ressemblances avec celles de certaines transcriptions grecques du Tétragramme hébreu, telles que *Iaon* ou *Iaôn* et *Iabe* (pour *Yahveh*). La finale *un* ou *on* rappelle les suffixes *un* ou *ûn*, et *van* ou *ôn* encore, les uns sémitiques et les autres aryens (Voir ci-dessus ch. I, § 7, p. 443, V. ou p. 31, T., et ch. II, § 5, p. 512-3, V. ou p. 104-5, Tirage). — Strabon déclare (Geogr. III, IV, 16) que les *Celtibères* (c'est-à-dire les ancêtres des Basques), sacrifiaient dans la nuit de la pleine-lune à un certain dieu anonyme, dieu qui, suivant M. J. Vinson, devait être l'astre des nuits. J'accepte cette interprétation, mais en ce sens seulement que le *Yaun Goïkoa* de ces peuplades répondrait ou au *Yahuh-Elohim* des Hébreux, ou au *Sahasô-Yahuh* des Aryas, je veux dire au dieu du

feu, à celui qui venait de remplir le disque de la lune, qui apparaissait là dans toute sa gloire, comme le Soleil, et que l'on adorait dans sa brillante image. J'ajoute avec Maïmonide et Spencer que le livre des Nombres (XXVIII, II), répète surabondamment que les holocaustes du jour de la nouvelle-lune doivent être offerts à Jehovah (texte hébreu *lihuh*), de peur que le peuple ne fût tenté de les adresser à l'astre dont le croissant venait de réapparaître le soir après deux nuits de disparition. Au surplus, le sens de Seigneur ou maître que les Euscariens donnent à leur *Yaun*, *Yain* ou *Jaon*, *Jain*, est identique à celui de l'*Adôn* phénicien et de l'*Adônài* hébreu, qualifiés tous deux *Yahô* ou *Yahuh*. Les Juifs avaient substitué *Adni* à *Ihuh*, parce qu'ils les croyaient synonymes, et les Perses avaient agi de même à l'égard de leurs noms divins *Ahû* « l'esprit vital » *Ahura* « celui qui possède ou qui donne la vie », et *Qadhâta* « donné de soi-même », ainsi que l'a montré Eug. Burnouf dans son *Commentaire sur le Yaçna* Zend, p. 50-1, 70-2, et 544. Il me semble donc que les anciens Basqnes s'étaient conduits de la même manière et que l'abbé Darrigol, cité par M. J. Vinson, approchait de la véritable étymologie, sans l'atteindre, lorsqu'il se bornait à rendre par « le bon maître d'en haut », les qualificatifs euscariens *Yaungoika*, *Jaongoikoa*, *Yabe-on-goikoa* et leurs abrégés, *Yainkoa*, *Yinkoa*, *Jainkoa*, *Jinkua*. En sa place je serais remonté jusqu'au *Ihuh-al-'alìun* de la Genèse, XIV, 22 « Jehovah, le dieu-fort, le Très-Haut ».

P. 36, ligne 10-19, — Ces lignes à partir des mots *Je me borne* Jusqu'à § IX, ne rendent pas toute ma pensée et préparent assez mal la transition à ce § IX. D'abord, entre les mots *je me réserve d'y revenir*, et ceux-ci *dans un chap. ultérieur*, il faut lire : *au § suivant et dans* etc. Ensuite, au lieu de *Toutefois il est bon d'en dire dès maintenant quelques mots*, lisez : *Toutefois, il importe de l'exposer dès maintenant et même d'y insister, avant de clore* etc. Enfin, avant § IX, lisez l'alinéa suivant :

« Quelle que soit la vraie date de la définition transcendante du Tétragramme *Ihuh* que le livre de l'Exode attribue à Moïse (III, 14, et VI, 3), et sur la quelle je me propose de revenir plus tard (*Si quà fata sinunt*), on a vu au § V de l'introduction que, selon moi, le rédacteur de la Genèse n'a pas commis d'anachro-

nisme en mettant ce nom divin dans la bouche de ses personnages, tous antérieurs à l'établissement du Mosaïsme et à la rédaction des trois documents *Elohim, Jehovah* et *Jehovah-Elohim* à l'aide desquels on a composé le Pentateuque tel qu'il est parvenu jusqu'à nous. Force est donc pour moi de chercher ailleurs que dans la Bible hébraïque non seulement la vraie prononciation de *Ihuh* qui fait l'objet principal des deux 1ers chapitres de mes études Biblico-Védiques, mais encore son origine ethnologique et sa signification patriarcale ou populaire. C'est ce que j'essaie de faire au § IX, *par anticipation*, au risque d'encourir le reproche de me livrer à une discussion prématurée dans un chapitre annoncé comme devant traiter de la forme et non du fond de l'énigmatique Tétragramme des Hébreux ».

Nota. Le reproche auquel je m'expose pourra aussi m'être adressé en partie au sujet du chap. II que j'ai jugé à propos d'adjoindre au 1er à l'effet de reprendre à nouveau et d'examiner, au double point de vue de l'histoire et de la philologie comparée, les lectures *Jehovah* et *Jehovih*, tirées, à tort ou à raison, de la ponctuation massorèthique, ainsi que les autres formes ou transcriptions plus ou moins accréditées de ce nom divin. A cet égard, voici mes explications et mes excuses : D'abord, en pareille matière, il est bien difficile de parler du son d'un mot obscur sans s'occuper du *sens* qu'il peut avoir, surtout lorsqu'on s'écarte des opinions reçues, je veux dire sans aller au devant des objections que la prévention ne manque pas de faire. Ensuite, les retards inévitables qu'éprouvent l'impression et la publication des diverses parties du présent travail et, avant tout, mon âge avancé m'avertissent de ne pas remettre au lendemain des explications que je puis donner le jour même, fut-ce accessoirement et hors de leur place.

P. 54, ligne 15, avant les notes, ajoutez : et 5° Paul Renand, *Christianisme et Paganisme*, p. 209 (Bruxelles, 1851, in-8°).

P. 59, ligne 20, note 1. — Ajoutez en note : « l'écriture cunéiforme tient compte de l'*A* final dans le nom du roi d'Israël Jehu, hébreu *Ihua*, car M. J. Menant le transcrit *Yahua* à la p. 148 de son *syllabaire assyrien*, ci-dessus cité. Les formes grecques *Iaua* et *Iauas* de l'abbé Movers ne sont donc pas hypothétiques comme je l'avais supposé dans une note de la p. 479, V, ou 671, T, lig. 21-2, n. 1.

P. 61, ligne 20. — Ajoutez en note : Les langues de l'Inde dérivées du sanscrit, au lieu de *Dyu* écrivent *Dju* et prononcent *Djou*. N'est-ce point d'une semblable permutation que vient, *par redoublement*, le *Djou-Djou* des habitants du nouveau *Calibar*, en Afrique, mot par lequel ces indigènes de la Nigritie désignent la *divinité*, selon M. Vivien de Saint-Martin ? C'est ainsi que le roi Ezéchias, nous l'avons vu, répète deux fois de suite le nom divin *Yâh* dans son élégie rapportée par le prophète Isaïe, XXXVIII, 11.

P. 76, lignes 20 et 29, notes 1 et 3. — Ces deux notes doivent être placées et lues, savoir : la 3e tout d'abord, et la 1re avant la 2e.

P. 85, ligne 9 du texte et la dernière de la note. Ajoutez à la fin de cette note l'éclaircissement qui suit :

Il paraît que Pythagore et Platon, après leurs voyages en Orient, avaient entrevu les rapports harmoniques des sons-voyelles avec les notes musicales. Cette théorie, ébauchée en Angleterre par les physiciens Willis et Wéatstone, selon M. Auguste Laugel (dans son petit livre intitulé : *la voix, l'oreille et la musique*, p. 53 et 58), a été mise récemment hors de toute contestation au delà du Rhin, d'abord par Donders, puis par Helmholtz et finalement par R. Kœnig. D'après ce dernier, les cinq notes vocales *ou, o, a, e, i* sont caractérisées par les cinq octaves du *Si bémol*, ou, en nombres ronds, par les notes qui font respectivement 450, 900, 1800, 3600 et 7200 vibrations sonores par seconde. Ces savants négligent l'*u* exceptionnel, (grec et français), parce qu'il est trop voisin de l'*i*, et l'aspirée simple *h*, probablement parce qu'elle se confond avec la voyelle qui la suit. Cette loi extrêmement simple expliquerait pourquoi dans toutes les langues on trouve à peu près les mêmes voyelles ; ce sont des timbres échelonnés par octaves. Voyez là-dessus ou le *Journal des débats* du 28 avril 1870 ou le n° 17, p. 931-2, des *Comptes-rendus hebdomadaires de l'Académie des sciences* (de Paris), pour le 25 du même mois.

P. 88, ligne 24. — Au lieu de la phrase : je me bornerai à rappeler dans une note relative au 1er, mes idées sur les trois explications etc., lisez : Je me bornerai à substituer dans deux notes relatives au 1er, mes conjectures personnelles aux trois explications etc.

P. 91, lignes 24-5, à la note. — Le renvoi aux *Purânas* Hindous est fautif et doit être ici négligé. Vérification faite de mes notes sur le *Vichnu-Purâna* de Wilson, j'ai reconnu que les sept planètes y sont rangées suivant l'ordre qu'elles gardent chez les astrologues Egypto-grecs ou Chaldéo-perses dans l'une des deux distributions *par domiciles* ou *par décans*, qu'ils en faisaient systématiquement entre les 12 signes du zodiaque solaire, appelé en sanscrit *Raçi-Tchakram* « Roue des signes ». Ce qui me paraît plus ancien dans l'Hindoustan comme ailleurs, c'est l'arrangement hebdomadaire relevé par Polier, par Colebrooke, par Abel-Rémusat et par M. Guigniaut, parce qu'il est tiré soit du très-vieux rituel des prières que les Brâhmanes adressent encore aux sept planètes visibles, soit des calculs fantaisistes à l'aide desquels ils expliquent leurs grands cycles des quatre âges du monde et des 14 Manous dont sept sont encore à venir, soit des cartes uranographiques dressées en divers lieux et en divers temps par leurs imitateurs Bouddhistes, soit enfin des distributions astrologiques des sept corps errants entre les 28 astérismes ou *Nakchatras* de leur antique zodiaque lunaire. Je reviendrai sur tout cela dans la dernière note supplémentaire ci-après.

P. 93, note 1. — J'ai oublié de joindre au Ps. CXIX le livre de Job, XXXVIII, 7, où il est parlé des étoiles du matin qui. lors de la création, poussaient des cris de joie avec les enfants de Dieu qui chantaient en triomphe. C'est par imitation que les plus pieux adorateurs de Jehovah précédaient l'aurore pour le supplier. Cet usage s'est perpétué parmi les esseniens et chez les dévôts du Talmud. Ces pieux adorateurs de Jéhovah attendaient dans une attitude religieuse le lever du soleil et terminaient leur prière du matin à l'instant même où son disque allait se montrer, et il paraît qu'ils y invoquaient secrétement le nom *quadrilitère*. Etait-ce en souvenir de la lutte nocturne de Jacob avec l'homme divin qui avait refusé de se nommer à lui, mais qui l'avait béni aux 1res lueurs du jour après avoir changé son nom en celui d'Israël, suivant Genèse, XXXII, 24-31? A ce sujet voyez le savant *Essai* de M. J. Derenbourg, couronné récemment par l'Académie des Inscriptions, *sur l'histoire et la géographie de la Palestine d'après le Talmud*, p. 169-70.

P. 99. — Après la ligne 20, en note, lisez les lignes 24 à 29, et reprenez alors les lignes 21 à 23, interverties.

P. 99, ligne 27, en note. — Ajoutez au mot *Aberanenthôr* : La *Pistis Sophia* donne pour variante *Aberanenthô* et *Aberamenthô*, et dans les extraitsde Reuvens (*Lettres à M. Letronne*, p. 5-6),4 on lit *Aberamenthôou*, interprété « Seigneur habitant du vide » avec cette addition : c'est « l'une des 14 épithètes de Typhon ». C'est-à-dire de *Seth* que certains gnostiques confondaient avec le dieu des Juifs, à l'exemple des Egyptiens postérieurs aux deux Dynasties des *Ramsès*. (Voyez le § V de mon *introduction*, et notez à ce propos d'abord que, dans les 14 épithètes barbares de *Typhon-Seth*, relevées par Reuvens, entre le qualificatif *Iô*, et ensuite que sir Henry Rawlinson, suivant Bunsen dans l'édition anglaise de son grand ouvrage sur l'Egypte, IV, p. 208), a trouvé le nom du dieu *Set* ou *Seth* appliqué à Saturne (après l'avoir été au Soleil), sur des inscriptions cunéiformes de Babylone et de Ninive.

P. 105, ligne 25, note 1. — Ajoutez à cette note 1 l'explication suivante : Dans le sanscrit classique, la déclinaison du thème nominal *Yahu*, n^if^ *Yahuh*, voc^if^ *Yahô*, donnerait aux n^if^ et voc^if^ pluriels, non pas *Yahvah* pour le masc. et *Yahvih* pour le fém., mais bien, pour les deux genres, la forme commune *Yahavah*, à l'exemple du masc. *Sûnu* « fils », et du fém. *Tanu* « corps », qui font à ces deux cas du pluriel *Sûnavah* et *Tanavah* (Voir la *Vergleichende grammatik* de Bopp, p. 272, 1re édit.). Or je tiens d'un Israélite instruit qu'en Portugal et en Espagne les rabbins de nos jours rendent *Ihuh* par *Yañavah* ou *Yehavah*, à la différence de leurs collègues de Pologne et d'Allemagne qui le prononcent *Yehovah*.

P. 116, lignes 10 et 11. — A la phrase : *mais la recherche de l'étymologie* etc., substituez celle-ci : Mais la comparaison de l'hébreu avec le phénicien peut fournir pour l'*Aô* des Cypriotes une explication plus simple. — Puis à la phrase suivante, remplacez *Or* par *En effet*.

P. 117, ligne 2. — Ajoutez en note : On a vu précédemment que la suppression de l'*i* initial de ce nom divin se retrouve en hébreu dans les trois noms propres ci-après : 1° *Huhm* pour

Ihuhm (Josué, X,3); 2° *Huch'ma* pour *Ihuchm'a* (I Chroniq. III,18), et 3° *huch'a* pour *Ihuch'a* (Nomb. XIII, 9, 17).

P. 118, ligne 2, note 1. — Ajoutez à la note le renvoi qui suit : Primitivement les *Mazzalôth* ou *Mazzarôth* hébreux ou assyro-chaldéens désignaient les *Menâzil-al-Kamar* arabes, c'est-à-dire les 27 ou 28 *mansions de la lune* durant sa révolution sidérale, et répondaient ainsi aux *Nakchatras* hindous, c'est-à-dire aux (célestes) gardiens de la nuit, et aux *Sieou* chinois, comme l'a prouvé M. Albrecht Weber tant dans ses deux dissertations allemandes sur les *Nakchatras* (*Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin*, années 1860-2) que dans les T. II et IX de ses *Indische Studien*. Mais, dans la suite des âges, on en a réduit le nombre à 12 pour les appliquer aux 12 soleils de l'année, puis aux 12 signes du zodiaque solaire parcourus par les sept planètes. Suivant moi, c'est en ce sens restreint que le livre de Job (XXXVIII, 32), emploie le pluriel *Mazzarôth* lorsqu'il fait dire à Jehovah parlant au saint homme : « Feras-tu sortir les *Mazzarôth en leur temps*, et conduire *'Aich* (l'Ourse) avec sa queue? ». Car les mots *en leur temps* supposent une succession *d'années* ou de *mois* tout au moins, bien plutôt que de simples jours dans un seul mois. — Dans l'astronomie poétique des Indiens, les 12 signes du zodiaque solaire sont réputés fils de 12 des 27 ou 28 constellations de l'ancien zodiaque lunaire, et à ce titre ils en tirent leurs noms distinctifs. Il a dû en être de même en Assyrie, en Chaldée et, par suite, en Palestine, s'il est vrai, comme je le pense avec M. A. Weber, que les prêtres chaldéens sont les inventeurs des deux zodiaques.

P. 122, lignes 9-10. — Ajoutez en note : On sait que la lune met en moyenne 29 jours 1/2 à revenir au soleil et 27 jours 1/3 à revenir à la même étoile, et que, dans ces deux révolutions, l'une synodique et l'autre sidérale, elle reste invisible durant au moins deux jours entre deux lunaisons, savoir : un jour avant et un jour après la conjonction, absorbée qu'elle est alors dans les rayons solaires. En se guidant uniquement sur elle, il était impossible d'en tirer chaque mois quatre semaines sans résidu au 1er cas et sans déficit au 2d; ce qui a fait dire à notre Delambre (*Histoire de l'astronomie ancienne*, I, p. 401) que le cycle hebdomadaire n'était qu'une période

planétaire fictive, superstitieuse et relativement moderne. Appliquée aux Grecs et aux Romains, l'observation est très juste. Il n'en est pas de même à l'égard des Juifs postérieurs à l'établissement du Mosaïsme et des Hindous postérieurs à la période Védique, car, chez les uns comme chez les autres et chez les premiers surtout, la semaine figure avec un cachet lunaire incontestable, quoique fort mélangé de traits relatifs à la *cosmogonie.* Bailly l'avait amplement établi tant dans son *Histoire de l'astronomie ancienne* que dans son *Astronomie indienne et orientale*, et ses idées ont été admises récemment par M. G. Rodier dans son *Antiquité des races humaines.* Sans remonter aussi loin que ce dernier savant dans les âges anté-historiques, j'admets à mon tour les vues de l'infortuné maire de Paris. La semaine me paraît avoir été successivement *lunaire synodique*, puis *lunaire sidérale*, ensuite *lunaire cosmogonique*, et finalement *cosmogonico-planétaire.* Il me semble que les inventeurs ou promoteurs de cette petite période se sont d'abord guidés sur les syzygies et les quadratures qui se succèdent de 7 en 7 jours avec une fraction de 9 heures en moyenne, qu'ensuite, mieux éclairés par l'observation des phénomènes de notre satellite, ils ont substitué à sa révolution synodique sa révolution sidérale en la portant à 28 jours en nombre rond, au lieu de 27 jours avec 7 à 8 heures. Ce procédé simple et commode pour les calculs, mais peu accessible au vulgaire, vu la difficulté de bien reconnaître les étoiles qui chaque nuit avoisinaient la lune, leur a procuré des semaines exactes de sept jours, des mois lunaires de 28 jours ou de 4 semaines, et des années luni-solaires de 13 mois formant ensemble 364 jours (au lieu de 365 jours 1/4, durée réelle de l'annnée solaire), et de 52 semaines complètes, sans déficit comme sans excédant. Bailly a trouvé des preuves de ces calculs et de ces usages raisonnés dans l'Inde méridionale et dans l'Indo-Chine, mais à une époque postérieure de plusieurs siècles à la mort du Bouddha Çakyamouni. A mon tour, je crois en avoir découvert des vestiges beaucoup plus anciens chez les Hébreux au chap. XXIX du 4e livre du Pentatenque où il est question du nombre décroissant jour par jour des veaux à offrir à Jehovah depuis 13 jusqu'à 7 durant la semaine de la

fête des tabernacles qui commençait le 15 et se terminait le 21 du 7e mois, la solennité du 22 rentrant dans le cadre des sabbats de la néoménie. (Sur ce dernier point, comparez Nombres, XXVIII, 11 et XXIX, 35). Je vois là des traces d'une origine assyro-chaldéenne sur laquelle je reviendrai à la dernière note additionnelle qui va suivre.

Page 131, lignes 19 à 22. — Ce que je dis aux quatre lignes citées des idées cosmogoniques que les Indiens et les Hébreux auraient mêlées à leur acceptation plus ou moins ancienne de l'hebdomade planètaire, inventée et transmise, selon toute apparence, par les prêtres astronomes de la Babylonie, peut s'appliquer chez les premiers à leurs deux antiques quinzaines lunaires de chaque mois, commençant après les syzygies (conjonction et opposition) et chez les seconds à leurs quatre antiques *Sabbats* mensuels réglés originairement sur les quatre principales phases de l'astre des nuits (nouvelle lune, 1er quartier, pleine lune et dernier quartier). D'un côté en effet, les Hindous de nos jours continuent d'allumer avec pompe au commencement de chaque quinzaine lunaire, de même qu'aux quatre phases du soleil (les solstices et les équinoxes), les trois feux sacramentels du triple Agni, que leurs ancêtres considéraient comme le dieu rénovateur des phases de la lune et de celles du soleil, c'est-à-dire comme le feu universel et abstrait qui alimente en secret les deux astres régulateurs des nuits, des jours, des lunes ou mois, des saisons et des années (Voir à ce sujet le Rig-Véda Langlois, IV, p. 320, Sts 18-9). D'un autre côté, les modernes Israélites dans leurs priéres du matin aux Néoménies et aux Sabbats remercient encore l'éternel créateur de renouveler les figures de la lune (Voir *leur Recueil de prières journalières,* traduites par M. Anspach, p. 179 et 259). Tout porte à croire qu'il en était de même chez les Assyriens de Ninive et d'Arbèles. Car il apparaît de leurs inscriptions cunéiformes qu'ils donnaient, 1° au dieu créateur, entre autres noms, celui d'*Asur* ou *Assur* (sanscrit *Asura,*esprit vivifiant), 2° au dieu *Sin* ou *Lunus* celui de *dieu trente* et 3° à la double déesse *Istar* ou brillante (Bible *'Achtoreth,* plur. *'Achtarôth*), à la fois guerrière et voluptueuse, celui de déesse *quinze,* nom qui paraît avoir passé des deux quinzaines lunaires à la

planète Vénus, étoile du soir et du matin qui a, comme la lune, des phases croissantes et décroissantes et que les astrologues d'Egypte, de Grèce et d'Italie appelaient planète d'*Isis*, d'*Héra*, de *Junon*. Ajoutons qu'en même temps les Babyloniens donnaient à leur dieu *Marduk* (le *Mérodakh* de la Bible), pris à tort ou à raison pour Jupiter-Planète, le titre de *dieu de la semaine* et *des légions* (Voir à ce sujet les *ouv. cités* de MM. J. Oppert, A. Maury et Fr. Lenormant).

Même p. 131, ligne 26 et dernière du texte. — Ajoutez par annotation à *Chbt lihuh* : — Les anciens rabbins reconnaissent que le nom propre *Chbti*, ponctué *Chabbetaï*, qu'Esdras, X, 15, et Néhémie, VIII, 7, XI, 16, donnent à un membre influent de la tribu de Lévi, revenu de Babylone à Jérusalem, désignait la *planète Saturne*. Gésénius (Voir son *Thesaur.* in V°) le rend par » *Sabbato* natus », né le jour du Sabbat. Ce lévite portait donc le nom de la planète qui, chez les Chaldéens, présidait au jour correspondant à celui de sa naissance.

P. 132, lignes 5 à 11. — Ajoutez par annotation : Les poëtes du Rig-Véda emploient quatre noms pour désigner certaines phases lunaires. Deux de ces noms, *Gungû* (ailleurs *Kuhû*), et *Râkâ*, sont reconnus pour s'appliquer aux deux syzygies (conjonction et opposition). Quant aux deux autres, *Sinivâlî* et *Anumati*, les indianistes y voient, les uns, les deux jours suivants, les autres, ceux des quadratures (1er et dernier quartier). Ils conviennent tous d'ailleurs que le calendrier des Aryas était lunaire et que, pour ramener la célébration des fêtes aux saisons convenables, on intercalait deux mois, l'un au milieu et l'autre à la fin d'un cycle de 5 ans. C'est plus tard seulement et à une époque indéterminée que les Brahmanes ont adopté le calendrier solaire, toutefois sans abandonner l'ancien pour le comput des fêtes ou des cérémonies religieuses, observation qui s'applique également aux Egyptiens. — Tout récemment Max Müller, dans sa *Rig-Vêda-Sanhitâ, translated and explained* p. 241, semble adopter, l'opinion de W. Jones, Lassen, Wilson et Langlois sur l'usage de la semaine de sept jours chez les Aryas, non pas de la semaine *planétaire*, mais de l'antique semaine *lunaire*, car c'est aux sept jours de celle-ci qu'il rapporte les expressions

védiques *Sapta-Adityâs* « les sept fils d'*Aditi* » *Sapta-Sûryâs* « les sept soleils ». Suivant lui, la réunion des sept jours lunaires ou *Tithis* formait un *Parvan* « un nœud, une jointure », célébré par une cérémonie religieuse. C'est ainsi que l'entendaient les quatre savants que je viens de nommer. Leurs arguments ne manquent pas de force, je me borne à renvoyer à leurs écrits. Me permettra-t-on d'ajouter que le retour de la fête hindoue du 7[e] jour (sanscrit *Saptamî*, grec *Hebdomé*, latin *Septima*), dans les deux quinzaines lunaires de chaque mois, pourrait bien être indiquée dans les Védas par cette appellation *Parvanâ-parvana* « de *Parvan* en *Parvan* » ? (Voir les textes cités par Benfey, p. 120 de son *Glossar* Védique). — En Judée, le *Chabbat* était consacré à *Jéhovah*, d'où son nom *Chbt lihuh* ; dans le Sapta-Sindhou, le *Parvan*, son équivalent, l'aurait été à Agni, comme plus tard la *Saptamî* indienne, répondant à la *Chabu'a* juive suivant Wilson, le fut ou au soleil ou à la lune, selon que l'on suivait le calendrier solaire ou le calendrier lunaire (Voyez l'intéressant article de Wilson sur les fê es des Hindous dans l'*Asiatik Journal*, VIII, p. 82 et suiv.). J'appliquerais donc à ce Sabbat-*Parvan* de l'Inde, la strophe suivante du R. V. L. (I, 180, 4) : « Pour te rappeler notre souvenir, O Agni, nous voulons à *chaque Parvan*, entretenir ton foyer, et t'apporter des libations. Et toi, exauce nos vœux, en prolongeant nos jours ». En place du voc[tf] *Agné*, mettez son épithète *Sahasô-Yahô*, et vous aurez l'équivalent du *Yahuh Elohim* de la Genèse, créant le monde en six jours et se reposant au 7[e]. Il est reconnu, je crois, que dès le temps d'Alexandre-le-Grand, ce 7[e] jour des Juifs était le samedi, ou le jour de *Saturne*, auquel nous avons substitué le dimanche, ou le jour du *Soleil*, en acceptant d'ailleurs les noms païens des sept jours de la semaine. Cela indique, ce me semble, qu'au 4[e] siècle avant notre ère, les Juifs faisaient coïncider le jour du Sabbat avec celui de la planète Saturne et que Simonis, dans son *Onomasticon*, n'avait pas tout-à-fait tort de prendre le nom propre *Chbti*, cité à la note précédente, pour une abréviation de *Chbtih* et de l'interprétir par *repos de Yâh*. — A ce dernier égard, ce n'est pas trop s'avancer que de voir là un emprunt fait par les Israélites aux Assyro-Chaldéens. Ce qui me paraît

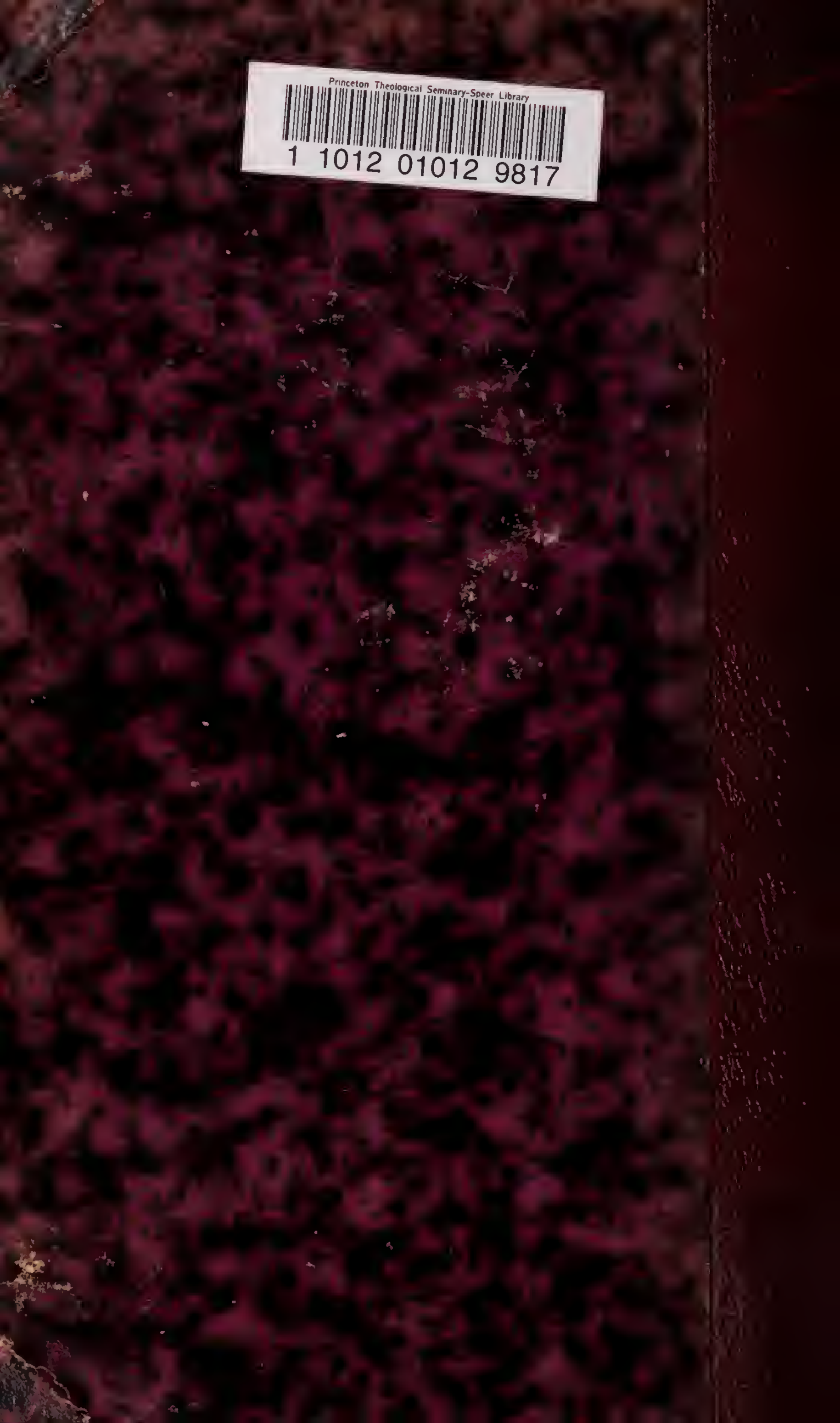
certain, c'est que, chez ceux-ci, la semaine planétaire s'était associée de très bonne heure à la semaine lunaire, soit synodique, soit sidérale, et qu'elle avait fini par la remplacer entièrement comme plus complète, plus exacte et plus *sacrée*. On sait d'ailleurs que ces peuples, *naturistes* comme les Aryas, étaient avant tout astrolâtres ; qu'ils honoraient particulièrement le Soleil et la Lune, les cinq petites planètes et les 12 signes du zodiaque, et que leurs prêtres avaient distribué entre ces 12 signes les sept astres errants sous 4 points de vue astrologiques, c'est-à-dire en les considérant comme lieux de *domicile*, d'*exaltation*, de *décadence* et de *chute* des Planètes (Voyez là-dessus, après l'*Origine des cultes* de Dupuis et l'*Histoire des religions* par Delaulnaye, le Chap. 2 moins compliqué de l'intéressant livre de M. Alfred Maury, intitulé *La magie et l'astrologie dans l'antiquité et au moyen-âge*, 4e édit.). — La substitution des planètes aux phases lunaires me ramène à la série hebdomadaire : Soleil, Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne, que les érudits ont retrouvée à Siam, dans le Deccan, en Suisse et dans la Gaule. Pour abréger, j'ai négligé de dire qu'en Perse, cette série était remplacée par la suivante qui est la même prise en sens inverse : Saturne, Vénus, Jupiter, Mercure, Mars, Lune, Soleil (Voir le *Boundehesch*, le *Viraf-Nameh* et le *Zerdust-Nameh*, dans le *mémoire* de feu Félix Lajard *sur deux Bas-reliefs mithriaques trouvés en Transylvanie*). Ces deux séries me paraissent d'origine chaldéenne, et si j'y reviens dans cette dernière note supplémentaire, c'est qu'à mon avis elles se rattachent toutes deux aux titres *Iaô* et *Sabaôth* donnés par les Chaldéens au créateur ou *Démiurge* selon Jean le Lydien et Cédrenus. — Remarquons d'abord sur la première que Diodore de Sicile (lib. II, c. 30-1), en parlant des peuples de la Babylonie et de la Chaldée, déclare, non seulement qu'ils appliquaient aux cinq petites planètes les noms de leurs divinités nationalees, exemple suivi par les Indiens, par les Perses, par les Egyptiens, par les Grecs et par les Germains, mais, ce qui est plus topique, qu'ils les rangeaient dans l'ordre suivant : 1° Mars, 2° Vénus, 3° Mercure, 4° Jupiter et 5° Saturne, L'historien grec se trompe évidemment quant à Vénus, mais son erreur est facile à corriger. Il suffit pour cela de rétablir

cette planète à la 4e place, au lieu de la 2e, en se guidant sur la série hindoue, germanique et gauloise qui me paraît antérieure en date au système astronomique : Lune, Mercure, Vénus, Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. — Remarquons ensuite sur les deux séries hebdomadaires rappelées ci-dessus, qu'on peut les retrouver dans les inscriptions cunéiformes de Borsippa, et de Khorsabad, anciens quartiers, l'un de Babylone, et l'autre de Ninive. Si je ne me trompe point, il y avait à cet égard entre les deux *Zicurat* ou observatoires sacrés de ces deux capitales, une différence qui paraît s'être reproduite dans les autres monuments babyloniens et assyriens du même genre. Elle consistait en ce qu'à Borsippa, Saturne figurait en haut de la série avant Vénus, et le Soleil en bas après la Lune, tandis qu'à Khorsabad, le 1er se présentait en bas et le 2d en haut. Tel est du moins le sens que je donne, non sans hésitation, aux indications un peu trop succinctes et de M. A. Maury et de M. Fr. Lenormant, puisées sans doute dans les curieux déchiffremenrs de M. J. Oppert et de sir Henry Rawlinson (Voir pour le 1er, *Revue des deux mondes* du 15 mars 1868, p. 476-7, et pour le 2d, *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, I, p. 36-8; II, p. 199-200 et p. 231-4, 4e édition). Je suppose qu'au dessus, les prêtres astrolâtres des deux pays plaçaient le ciel des fixes, séjour du dieu suprême, adoré sous différents noms suivant les localités. — Cela posé, je crois pouvoir en tirer les conclusions suivantes : — 1° les deux séries hebdomadaires des planètes, considérées et prises alternativement de bas en haut et de haut en bas, semblent correspondre à deux semaines diamétralement opposées, l'une directe et montante, l'autre rétrograde et descendante comme les deux gammes musicales *do, ré, mi, fa, sol, la, si*, et *si, la, sol, fa, mi, ré, do* ; — 2° elles se rapportent évidemment aux deux voyages doubles, les uns demi-annuels, les autres demi-mensuels, que le soleil et la lune exécutaient dans la bande zodiacale, tantôt pour monter du Sud au Nord, tantôt pour descendre du Nord au Sud. Je fais observer, par parenthèse et par forme de conjecture, que si dans les deux séries, les deux points de départ et d'arrivée (Cancer ou Lion d'un côté, Capricorne ou Verseau de l'autre) s'écartent

d'un signe zodiacal, c'est probablement que l'une se référa aux planètes solaires de l'abbé Movers et l'autre à ses planètes lunaires. — 3° quoiqu'il en fût, c'est plus tard sans doute que les mystagogues de l'Orient, ceux de l'Inde surtout, ont mêlé à ces conceptions astrologico-mythologiques, leurs perpétuelles rêveries sur les voyages des âmes à travers les sphères, soit pour monter de la terre au ciel du soleil, lorsqu'elles avaient quitté leurs enveloppes corporelles, soit pour descendre du ciel de la lune sur la terre lorsqu'elles s'incarnaient de nouveau (Voir à ce sujet le *Mémoire explicatif du zodiaque chronologeque et mythologique*, vol. in-4° publié par Dupuis en 1806). — 4e De là est venue l'échelle double des mystères de Mithra, adoptée par les sectes gnostiques et ramenée par Origène (dans son 6e livre contre Celse), à l'échelle mysterieuse du songe nocturne de Jacob à Béthel, et cela non sans apparence de raison, car cette échelle s'élevait de la terre au ciel, les *Béni-Elohim* « enfants de dieu ou des dieux », y montaient et en descendaient, tandis que *Jehovah* se tenait au sommet (Genèse, XXVIII, 11-22), comme le *Iaô-Sabaôth* ou démiurge des Assyro-Chaldéens, selon Damascius, Jean le Lydien et Cedrenus. — 5° Les peuples voisins des Juifs confondaient Jehovah, tantôt avec Saturne auquel ils donnaient le titre mystique de Soleil et le double rang de 1er et de 7e, tantôt avec le soleil que les Chaldéens appelaient *Aôum-is*, au lieu de *Môum-is*, selon la correction de Movers (*ouv. cité* p. 553) qui le compare avec raison à l'*Aum* des Indiens, tandis que les gnostiques qui, à l'exemple de leurs devanciers, confondaient volontiers les deux astres, appliquaient au nocturne *Kronos* ou Saturne le titre d'*Ialdabaôth* « fils des ténèbres », d'abord propre au soleil levant, et voyaient en lui le *Prôtogonos* des Phéniciens et des Orphiques, le *Monogenès* des Assyro-Chaldéens, le *Prathamah-Dêvah* ou *Ekah-Dêvâh* des *Vêdântistes* indiens, titres qui nous ramènent forcément, d'un côté, au *Sabasô-Yahuh* des Védas, de l'autre, au *Yahuh-Elohim* de la Genèse. — Quant à l'époque de la découverte des 5 petites planètes et de leur adjonction au Soleil et à la Lune pour faire des sept astres errants les génies tutélaires des sept jours de la semaine, il paraît qu'elle remonte chez les Chal-

déo-Assyriens à une très-haute antiquité, si l'on s'en rapporte à l'inscription cunéiforme de Borsippa, car Nabuchodonosor s'y vante d'avoir restauré la tour des sept lumières de la terre, construite par un *antique roi du pays* et haute de sept étages distingués par des teintes différentes répondant aux couleurs des sept planètes, et d'y avoir ajouté, lui, un dôme en l'honneur du dieu-suprême. MM. J. Oppert, A. Maury et Fr. Lenormant (Voir leurs *ouv* ci-dessus *cités*), ont très bien montré qu'il s'agit là de la fameuse tour de Babel mentionnée dans la Genèse, XI, 2-9, cr décrite par Hérodote. A l'égard de la coupole qui manquait à l'antique édifice et que Nabuchodonosor y avait ajoutée pour couronnement, elle représentait sans doute la voûte céleste (la Râqy'a de la Genèse) avec tout le cortége des étoiles fixes qui la parsemaient et au haut desquelles se tenait l'ancien des jours (de Daniel) assis sur un trône de saphir, la tête tournée à l'est comme le soleil ouchant, ayant à sa gauche les sept astres de la grande-Ourse, ses companogus assidus et, à sa droite six de leurs sept épouses, les pléïades, condamnées à tourner loin de leurs maris respectifs pour cause d'infidélité. Il ne me paraît pas téméraire d'attribuer aux prêtres de la Chaldée un mythe relevé par les Purânas hindous, car l'amant des pléïades adultères était le *Sahasô-Yahô* des Aryas, le *Iaô-Sabaôth* des Chaldéens, le *Yahuh-Elohim* de la Genèse, c'est-à-dire le fils de la force ou des forces et le père des sept lumières. On sait qu'à Babylone on amenait tous les soirs au grand dieu *Bél* une jeune femme pour passer la nuit auprès de lui dans son sanctuaire, et de là vient peut-être qu'on ne distingue clairement au ciel que six pléïades, bien qu'en réalité elles soient au nombre de sept, suivant la remarque du poète Ovide.

Amiens. — Imprimerie de E. Yvert, rue des Trois-Cailloux, 64.


Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 01012 9817